André Caroff

Mme ATOMOS JETTE un FROID

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

André Caroff

Mme ATOMOS JETTE un FROID

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

ANDRÉ CAROFF

Mme ATOMOS JETTE UN FROID

ROMAN

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIIIe

© 1969 ÉDITIONS FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

M^me^ Atomos n'avait disparu que depuis un mois, et rien ne laissait penser qu'elle réapparaîtrait prochainement. Son laboratoire de Riverside était détruit, ses savants tués, le gros de sa bande en fuite.

En somme, pour M^me^ Atomos, tout était à refaire. Ce ne serait pas facile, car toutes les forces de police des U.S.A. gardaient l'œil grand ouvert. De plus, le visage de la terrible Japonaise s'étalait sur tous les murs, dans les journaux, sur les magazines, occupait depuis un mois la première page de couverture de *Life.*

On atteignait la mi-décembre. Le froid était vif, mais sec. Derrière la vitrine de son magasin de jouets, Stephano n'avait pas le sourire. Les affaires marchaient mal (environ 3,4 p. 100 de moins que l'année précédente à pareille époque) et, malgré l'approche des fêtes, les habitants d'Amarillo, Texas, ne se décidaient pas à délier les cordons de leur bourse. 3,4 p. 100 !

Les impôts, eux, ne baisseraient pas d'un poil !

Stephano se faisait un sang d'encre. Il n'avait repris ce commerce que depuis seize mois, payait encore un tas de traites, se demandait sans optimisme de quoi demain serait fait.

Morne, il regardait l'avenue grouillante à cause de la sortie des bureaux, pensait que si seulement 2 p. 100 de cette foule lui achetait un article, sa fin de mois serait assurée. Puis, son regard se posa sur une magnifique petite brunette, et il cessa d'être une machine à calculer.

Elle était réellement jolie, pleine de courbes, et Stephano n'avait jamais vu des jambes aussi parfaites que les siennes. Elle marchait vite, stoppa sur le bord du trottoir, leva la tête pour surveiller les feux de signalisation

autorisant le passage des piétons. Dans le groupe qui attendait, il y avait d'autres filles, mais Stephano ne voyait qu'elle.

Le feu passa au vert. Le groupe s'élança entre les voitures, se mêla au groupe qui venait du trottoir d'en face. Cela forma un petit remous, puis le feu redevint favorable aux voitures. Alors, non sans étonnement, Stephano constata que la jolie petite brunette se trouvait toujours à la même place, dans la même position. Comme elle était quasiment collée à la borne, la foule circulait autour d'elle sans la heurter. Elle ne gênait pas la circulation, et personne ne s'occupait d'elle, à part Stephano qui s'ennuyait dans sa boutique déserte.

Dix minutes s'écoulèrent. La fille regardait les feux sans bouger d'un centimètre, et Stephano commença à croire qu'elle devait être un peu piquée.

À ce moment, une cliente entra. Elle voulait un jeu de construction pour son fils âgé de dix ans. Quelque chose de pas trop enfantin, de pas trop savant, de pas trop cher, mais de bonne qualité. Elle barba Stephano pendant vingt minutes, lui fit sortir la moitié de son stock, s'en alla finalement sans rien acheter. Stephano l'aurait étranglée !

Il remit tout en ordre, alluma une cigarette, retourna se poster derrière sa vitrine et n'en crut pas ses yeux : la petite brune était encore à côté de sa borne, tête levée, une jambe en avant, comme prête à s'élancer, mais sa position n'avait pas varié. Pas d'un centimètre !

Rester comme cela pendant trente minutes relevait de l'exploit, même si on a un rendez-vous. Stephano se dit qu'elle observait peut-être une pendule, pensa immédiatement qu'il n'y en avait pas dans la direction où regardait la jeune fille.

Non, décidément, elle ne s'intéressait qu'aux feux.

Stephano ne la lâcha pas de l'œil pendant le quart d'heure qui suivit. Il avait la sensation d'épier une statue. Puis, le visage de Bill, le cop de service, s'interposa entre lui et la jeune fille. Bill lui fit un clin d'œil. Stephano lui fit signe d'entrer.

— Qu'est-ce que tu veux, garçon ?

Stephano lui montra la jeune fille. Bill siffla admirativement.

— Tu es aux premières loges, ici, *hey ?*

Stephano consulta sa montre.

— Elle est comme ça depuis cinquante minutes.

— Ah ! Et alors ?

— Je veux dire qu'elle n'a pas bougé un cil pendant tout ce temps ! Regarde-la bien. Tête levée, une jambe en avant, un bras plié… Elle est presque en déséquilibre ! Curieux, non ?

Le cop surveilla la fille pendant cinq minutes, et ses traits exprimèrent finalement la stupéfaction.

— Pas possible, c'est un mannequin !

— Non, non, non, elle est tout ce qu'il y a de vivante ! Je l'ai vue s'amener à toute allure, en balançant des hanches, et elle s'est arrêtée là avec les autres piétons en attendant le signal lumineux. Depuis, elle n'a pas bougé, c'est tout.

— *Okay !* je vais lui dire deux mots. Il y a quelque chose de pas clair, là-dedans.

Il ne savait pas ce qui « n'était pas clair », ressentait un vague malaise, que Stephano accentua en demandant :

— Elle est en infraction, Bill ?

Le cop souleva sa casquette, se gratta le crâne, remit sa casquette. Il était embêté.

— Non, elle n'est pas en infraction. On ne peut même pas lui reprocher de faire le trottoir, pas vrai ?

Stephano eut un regard narquois.

— Ce serait une méthode tout à fait nouvelle…

Maintenant que Bill prenait l'affaire en main, il s'amusait franchement. Bien sûr, l'attitude et le comportement de la jeune fille étaient étranges, mais pas autrement inquiétants. En fin de compte, elle se tenait debout. Tant qu'on est debout, on est en bonne santé, c'est bien connu.

Il dit :

— Tu ne vas pas la laisser comme ça, Bill !

— Non, je vais lui dire deux mots. Si elle est là depuis bientôt une heure… Bon, j'y vais.

Stephano tapa dans ses mains, fit « Bravo ! » mais Bill ne commenta pas. Il sortit, traversa la chaussée sans se préoccuper des voitures, prit pied sur le trottoir d'en face. La mine sévère, il s'avança vers la jeune fille, stoppa juste derrière elle.

— *Miss ?*

Il avait parlé haut, comme tout cop qui se respecte, mais elle ne daigna pas se retourner. Bill la contourna. À présent, il voyait bien que cette fille

n'était pas normale. Ses yeux avaient une fixité de pierre, elle semblait ne pas respirer, et son visage portait une fine pellicule de givre.

— *Miss,* il faut circuler…

Un attroupement se formait déjà autour de Bill et de la jeune fille. Cependant, contrairement à ce qui se produisait d'habitude, personne ne parlait. L'immobilité de la jolie petite brunette impressionnait tout le monde. Une statue !

Bill avala sa salive. Il ne savait que faire.

— Elle est morte ! lâcha une femme âgée, je suis certaine qu'elle est morte !

Un homme se mit à rire.

— Vous avez déjà vu des morts se tenir en équilibre sur la pointe des pieds ? À mon avis, cette gamine se moque de nous ! Encore un truc publicitaire ! Tenez, je suis sûr qu'une caméra TV est en train de nous filmer, en ce moment !

Sa remarque détendit tout le monde. Content de son succès, l'homme fit remarquer :

— Regardez, elle a une sorte de givre sur la figure ! Il ne fait pas froid à ce point, n'est-ce pas ? Je me demande où est planqué son micro ?

Mains derrière le dos, crispées autour de son bâton, Bill hésitait toujours, commençait néanmoins à croire à une émission télévisée. Si c'était en direct, il devait avoir bonne mine !

Puis, intrigués par ce rassemblement, des automobilistes arrêtèrent leur véhicule pour voir ce qui se passait, et un embouteillage se produisit sur le carrefour. Bill se mit en mouvement.

— Circulez ! Circulez ! On n'est pas au cirque !

Les gens bougèrent, mais s'arrangèrent pour exécuter une sorte de circuit, si bien que les choses restèrent ce qu'elles étaient. Bill estima que la plaisanterie avait assez duré.

— Vous, la comédienne, avancez !

Il prit la fille par le bras, tira à lui. Le bras se détacha avec un claquement sec et, déséquilibrée, la jeune fille tomba de côté, raide comme une barre d'acier. Bill tenta de la rattraper, par réflexe, mais la fille s'écrasa sur le macadam de toute sa hauteur et se brisa en mille morceaux ! Exactement comme un pare-brise émietté par la projection d'un caillou…

Bill recula en lâchant le bras qui explosa à son tour en touchant le sol. Une femme hurla idiotement, et cela provoqua un début de panique. Tout le

monde reflua, et Bill demeura au milieu du carrefour, tout seul, avec, sur les bras, une femme brisée qu'il faudrait ramasser à la petite cuillère !

Démentiel !

---oOo---

Smith Beffort croisa les jambes, offrit son paquet de cigarettes que le docteur Wegh refusa d'un signe, et demanda :

— En somme, *miss* Lodge était frigorifiée ?

— Dans le sens vrai du terme. Je ne sais comment cela s'est produit, mais je peux dire qu'elle a subi un refroidissement de l'ordre de trois cents degrés centigrades. Si l'on se souvient que la roche se fend à moins cinquante degrés, il n'y a rien d'étonnant à ce que *miss* Lodge ait littéralement éclaté en touchant terre. Actuellement, elle se réchauffe doucement, mais cela ne changera évidemment rien à son état. Elle sera enterrée sous forme de petites parcelles de viande, voilà tout…

L'humour noir du docteur fit frissonner Mie. Beffort eut un sourire pointu, remercia le docteur Wegh et entraîna sa femme au-dehors.

— Où allons-nous, Smith ?

— Voir un certain John Stephano, dit Beffort.

Il héla un taxi qui passait, donna l'adresse de Stephano où ils arrivèrent dix minutes plus tard. Beffort se présenta et demanda :

— C'est vous qui avez le premier remarqué *miss* Lodge ?

— Exact, elle était là-bas, tout contre la borne.

— Dites-moi, monsieur Stephano, êtes-vous certain que personne n'est venu la déposer contre cette fameuse borne ?

Stephano sourit.

— Elle sortait de chez *Moriss* quand je l'ai aperçue, et je peux vous dire qu'elle était bien vivante ! C'est en arrivant au bord du trottoir que la chose s'est produite. Ce fut comme si cette pauvre fille avait été touchée par la baguette magique d'une fée, vous voyez ?

Smith et Mie remercièrent, prirent congé. La fée était sans doute M^me^ Atomos, et la baguette magique un nouveau rayon réfrigérant ! La mort fulgurante de *miss* Lodge n'était probablement qu'un essai.

— M^me^ Atomos a réussi à remonter un laboratoire, malgré la chasse dont elle est l'objet, fit sombrement Beffort. Et ceci, trente jours après l'affaire de Riverside(1) !

Mie lui serra le bras.

— C'était à prévoir, Smith. M^me^ Atomos n'a pas mis tous ses œufs dans le même panier, et elle dispose encore d'un tas de complicités sur le territoire des U.S.A. Il en sera ainsi tant qu'elle pourra compter sur l'*O.A.A.M.A.*(2). Puis, Ida Brown et Robert Costello courent toujours…

Beffort examinait le carrefour. Il était environné d'immeubles percés d'une multitude de fenêtres. La veille, M^me^ Atomos, ou l'un de ses serviteurs, se tenait peut-être derrière cette fenêtre ou derrière celle-ci ?

— Qu'allez-vous faire, Smith ?

— Rien, répondit Beffort. Nous n'avons pas de témoignage suffisant, pas l'ombre d'une piste. *Miss* Lodge est morte assassinée par M^me^ Atomos, c'est une certitude. À part cela, nous ne savons pas autre chose. Il faut attendre, Mie.

— Attendre quoi ?

— D'autres morts, malheureusement ! À Amarillo ou dans une autre ville…

---oOo---

Deux jours plus tard, une queue de trois cents personnes attendait l'ouverture des portes du *Texas-Palo,* où le dernier western d'Henry Hathaway sortait en exclusivité.

Robert Mitchum et Catherine Justice tenaient les rôles principaux, ce qui expliquait l'affluence. Cinéma pas mort ! Le froid était vif, mais jamais des candidats spectateurs n'avaient poireauté avec autant de bonne humeur. Il est vrai que l'approche des fêtes de fin d'année contribuait à cette décontraction générale.

En face du cinéma, les Beffort et Akamatsu sirotaient un dernier scotch avant de regagner leur hôtel. Mie avait réussi à tirer Smith de ses préoccupations en profitant de l'arrivée du Japonais venu en observateur. Ils avaient dîné au restaurant *Ethery* et se trouvaient dans ce bar par le plus grand des hasards. Naturellement, et malgré les efforts de Mie, les deux hommes finirent par revenir à la mort brutale et assez fantastique de *miss* Lodge.

— Ce que je ne comprends pas, dit Akamatsu, c'est que la jeune fille soit restée debout après avoir été « frigorifiée ».

Smith tira une bouffée de sa cigarette.

— Elle était arrêtée au moment où John Stephano l'a vue s'immobiliser définitivement. Je suppose que si le rayon l'avait frappée en pleine marche,

elle serait tombée aussitôt et aurait *éclaté* sous les yeux de la foule.

— Pourquoi elle ? fit pensivement Akamatsu.

— Oh ! il est vraisemblable que M^me^ Atomos ne l'a pas spécialement sélectionnée. L'enquête préliminaire a démontré que *miss* Lodge menait une vie très ordinaire, très sage, et sans aucun mystère.

Akamatsu avala une gorgée de Cutty Sark.

— Rien ne prouve que M^me^ Atomos soit responsable de la mort de *miss* Lodge, dit-il sans trop de conviction.

Beffort eut un sourire ironique.

— Si vous avez une autre explication, je suis preneur !

— Un phénomène naturel ?

— Allons, Yosho, ne rêvez pas, voulez-vous ? *Miss* Lodge aurait pu être frappée par la foudre, ou succomber à une congestion consécutive au froid… En fait, il aurait pu lui arriver n'importe quoi ! Mais pas cela ! Aucun phénomène naturel ne peut produire un froid aussi terrible ! Le docteur Wegh a été formel : trois cents degrés centigrades, pas un de moins !

Mie se pencha entre les deux hommes.

— Et si nous allions au cinéma ? Regardez le monde qui attend en face…

Smith montra les dents.

— En fait de cinéma, dit-il, la lutte que nous menons contre M^me^ Atomos me suffit amplement ! Pas vrai, Yosho ?

Mais Akamatsu ne l'écoutait pas. Raide, attentif, il fixait une Ford grise en stationnement de l'autre côté de l'avenue. Beffort et Mie suivirent son regard. Akamatsu murmura :

— Je dois avoir des visions, Smith. Il me semble que la jeune femme qui tient le volant est Ida Brown.

Beffort écarta le rideau, mais la Ford se trouvait entre deux réverbères, dans une zone d'ombre, et il lui fut impossible de distinguer les traits de la conductrice. Par contre, il repéra un homme installé sur la banquette arrière.

— De quelle voiture parlez-vous ? demanda Mie.

— La Ford grise, la renseigna Akamatsu, devant l'entrée de service du cinéma… Tenez ! elle se met en marche !

Cela ne pouvait guère aider Mie, car la Ford s'éloignait du bar en suivant le trottoir où s'étirait la queue. La voiture avança lentement, pénétra dans la lumière violente que dispensait la façade du cinéma, et Mie bondit.

— C'est Ida Brown ! lâcha-t-elle.

— Et Costello ! aboya Smith.

Déjà, Akamatsu se ruait vers la porte, pistolet paralysant au poing. Il franchit le tambour en trombe, déboucha sur le trottoir, leva son arme à l'instant précis où la Ford disparaissait à l'angle de l'avenue. Akamatsu piqua un sprint, vira devant le cinéma, eut sous les yeux la perspective d'une rue déserte…

— Trop tard ! fit Smith qui avait suivi.

— Et nous sommes à pied ! déplora Mie en les rejoignant.

Elle se retourna, dans l'espoir de découvrir un taxi, poussa un cri terrible. Smith et Akamatsu pivotèrent à leur tour, virent que les gens formant la queue s'écroulaient comme des quilles. À mesure qu'ils touchaient le sol, ils s'émiettaient ainsi que du verre, cascadaient dans le ruisseau, vidant leurs vêtements qui jonchaient le trottoir. Miraculeusement épargnée, une tête de femme roula sur la chaussée, passa sous les roues d'une voiture, fut écrasée comme une coquille de noix.

Blême, Beffort se tourna vers Yosho.

— Phénomène naturel, *hey ?*

Mie n'était pas une petite nature, mais, devant ce spectacle atroce et stupéfiant, elle tourna tout bêtement de l'œil.

Akamatsu la rattrapa à temps, pas très sûr de ne pas lui éviter d'éclater en s'écrasant sur le bitume…

CHAPITRE II

Après la tragédie du cinéma *Texas-Palo,* l'on dénombra 329 victimes en comptant les paires de chaussures alignées sur le trottoir, mais, en ce qui concernait les corps, il fut impossible de rendre à chacun le membre ou l'organe qui lui appartenait. Les sacs transportés à la morgue ne contenaient que des cubes de chair, des fragments d'os, des veines et des artères emplies de sang en poudre…

En quelques instants, M^me^ Atomos venait de faire une éclatante démonstration de sa puissance retrouvée, ramenait les Américains aux plus beaux jours de la « Terreur Atomos » !

Brusquement, on oublia la politique, les difficultés monétaires, la conquête de la Lune, et toute l'attention du pays se porta sur Amarillo, où les reporters affluèrent en masse. Mais, une fois que l'on eut pris des photographies et interrogé ceux qui avaient assisté à l'incroyable tuerie, les gens de la presse, ceux de la radio et de la télévision commencèrent à tourner en rond dans la ville surpeuplée. Les catastrophes attirent toujours des curieux. À l'approche de Noël, la ville devenait florissante, et même John Stephano voyait son chiffre d'affaires remonter à plus 18,2 p. 100 !

Mais tous ces nouveaux venus n'étaient pas que des touristes en quête de sensations fortes ou des gens appartenant à l'information. Parmi eux, il y avait également les commandos de la force « Dragon Vert », ceux du F.B.I., et une équipe de choc formée depuis peu par Smith Beffort. Cette équipe comprenait les vieux briscards de la lutte anti-Atomos : Witturst, Hyde, Charney, Bernitz, Brady, Stuton, Baxer, Seurer et le G'man Dan Stone.

Pour l'heure, cette équipe se trouvait au complet dans la salle de conférences de l'hôtel *Memorial,* où les Beffort et Akamatsu avaient élu

domicile pour la durée des opérations.

Cette réunion découlait d'une lettre reçue le matin même par Smith. Une lettre signée de M^me^ Atomos. Beffort fit circuler l'enveloppe.

— Comme vous le voyez, elle est datée du 17 décembre, c'est-à-dire d'hier, et a été postée à 12 h 30. En voici le texte :

Cher Smith Beffort,

Je suis navrée d'avoir manqué l'occasion de vous tuer lors de notre dernier match, mais j'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir rendu la pareille en m'échappant avant le dernier round. Nous sommes donc à égalité en nous présentant une fois de plus sur le ring. J'ai tué miss Lodge dans le seul but de vous faire venir à Amarillo et, ce soir, je supprimerai les spectateurs d'une salle de spectacle située en ville. Ceci, à seule fin de vous prouver que j'attaque ce combat avec une arme particulièrement efficace !

Malheureusement, je ne dispose encore que d'un seul exemplaire de ce merveilleux fusil réfrigérant, mis au point par le professeur Amata avant la destruction de l'île Atomia. Sa fabrication fut longue, faute de disposer d'un laboratoire, mais j'ai la joie de vous annoncer que, désormais, cette fabrication sera faite en série !

Cette bonne nouvelle vous remplira de jubilation, j'en suis certaine ! Pensez que, très bientôt, je pourrai réfrigérer en un clin d'œil les habitants d'une ville aussi importante que New York ou Los Angeles ! N'est-ce pas extraordinaire ? Nous travaillons actuellement sur un canon réfrigérant, mais sa réalisation demandera plusieurs mois. Ce qui me désole. J'avais rêvé de souhaiter une bonne année aux Américains en abattant en plein vol plusieurs avions de ligne… Enfin ! Tous les bonheurs ne peuvent venir en même temps ! Si j'arrive à vous frigorifier, vous et votre charmante épouse, avant le nouvel an, je me déclarerai largement satisfaite !

En souhaitant beaucoup de nouveaux morts ! Hiroshima ! Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !

Smith reposa la lettre, et dit :

— Elle a tenu parole, hier soir. Trois cent vingt-neuf personnes ont été assassinées devant le *Texas-Palo,* sous nos yeux, juste avant que nous ne puissions intervenir. En vérité, il s'en est fallu de très peu que nous ne capturions Ida Brown et Robert Costello ! Mais, l'intervention personnelle de ceux-ci prouve que M^me^ Atomos manque d'effectifs. En outre, nous pensons que la portée du fusil réfrigérant est très limitée. Dix ou vingt

mètres, pas davantage ! Hier soir, la Ford pilotée par Ida Brown rasait littéralement le trottoir tandis que Costello balayait la foule de son rayon meurtrier.

— Pas une certitude, mais une supposition, coupa Hyde.

— Supposition, d'accord, admit Beffort. Cependant, souvenez-vous que *miss* Lodge était également au bord d'un trottoir lorsqu'elle s'est pétrifiée. Des voitures défilaient devant elle. À mon avis, Costello l'a réfrigérée à bout portant, en passant, depuis cette même Ford qu'Ida Brown devait déjà, conduire ! Entre parenthèses, cette manière d'agir ne laisse-t-elle pas croire que le fusil en question est très lourd et encombrant ? Avec une arme légère, maniable, Costello opérerait à pied, dans la foule anonyme assurant sa protection…

Witturst fit la moue.

— Même léger, il n'est pas facile de trimbaler un fusil sous son pardessus, et presque impossible de l'utiliser dans la foule sans être repéré. Néanmoins, je suis de votre avis en ce qui concerne le poids et l'encombrement du bidule. Pour produire un froid aussi intense, il doit falloir tout un appareillage… Une machine assez semblable à celle qui domestiquait les atomes, il y a de cela cinq ans.

Cinq ans ! Le chiffre étonna tout le monde. La première attaque de M^me^ Atomos contre les États-Unis remontait effectivement à cette époque ! Depuis, et malgré une chasse fantastique, la terrible Japonaise avait toujours échappé à la justice.

Puis, la déclaration de Witturst produisit son petit effet. Owen Bernitz, chef de la force « Dragon Vert », intervint le premier en disant, dans son vocabulaire très libre :

— Si la mère Atomos doit balader ses outils dans une bagnole, j'aime mieux vous dire qu'elle ne fera pas long feu ! Mes gars vont la détecter en moins de deux !

— Tous vos hommes sont ici ? s'enquit Beffort.

— Tous, avec une voiture radio par tête de pipe ! Ralf Stuton tiendra le dispatching *D.V. As.* installé dans une villa de Pleasant Valley, et vous pourrez le contacter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. À propos, patron, j'ai fait suivre votre Chevelle Malibu…

Beffort remercia d'un signe. Il n'en laissait rien paraître, mais la nouvelle lui faisait plaisir. Avec la Malibu, indicatif radio « Masque Jaune » pour tous les véhicules de la force « Dragon Vert », du F.B.I. et de la police, il

avait quasiment fait des miracles. Il est vrai que la Malibu pouvait défoncer des murs de 40 cm d'épaisseur, qu'elle possédait un armement d'automitrailleuse, et que sa vitesse de pointe était surprenante. Beffort se souvenait, et se souviendrait toujours, du massacre d'une équipe Atomos motorisée du côté de Cincinnati(3).

— Nous, dit Witturst qui répondait à une invitation muette de Beffort, nous sommes en liaison avec Washington où Evans suit cette nouvelle affaire avec énormément d'attention par le truchement des téléscripteurs. Son dernier message disait que Louis Radetich arrive par le prochain avion et qu'il nous faudra veiller sur lui. Depuis que sa femme et ses enfants ont été assassinés par M^me^ Atomos dans le labo de Riverside, il ne pense qu'à sa vengeance. À mon avis, Smith, il va se faire étendre pour le compte au premier round, comme dit M^me^ Atomos !

Beffort comprenait Louis Radetich. Après la mort de Bob, lui-même et Mie avaient traversé une période de folle excitation ne pouvant s'assouvir que dans l'action.

— Laissons faire Radetich. Maintenant, il n'a plus rien à perdre, sauf sa peau… Passons à l'ordre du jour. *Primo :* nous devons retrouver une Ford grise dont le numéro d'immatriculation commence par 339, type conduite intérieure, modèle 68 ou 69. *Secundo :* Ida Brown et Robert Costello ne sont pas à Amarillo par hasard. Chaque fois que M^me^ Atomos frappe en tel ou tel endroit, cela signifie que son refuge n'est pas très éloigné. Comme à Riverside, il nous faudra prospecter la région. Il est 10 heures du matin, et nous sommes le 18 décembre. Le problème doit être résolu avant Noël ! Vous savez ce qu'il vous reste à faire…

---oOo---

Tandis que Beffort tenait son conseil de guerre à l'hôtel *Memorial,* M^me^ Atomos en faisait tout autant dans son nouveau laboratoire de Dalhart. Un bâtiment en surface, ce qui était exceptionnel, et sur la façade duquel s'étalait une raison sociale on ne peut plus raisonnable : *Laboratoire Bolls & Lingston. R.M.*

Bolls et Lingston *existaient* depuis cinquante ans, étaient très honorablement connus, possédaient leur maison entre Dalhart et Hartley, et personne n'aurait imaginé que ces deux hommes intègres pouvaient travailler pour M^me^ Atomos.

Seulement, la féroce Japonaise avait l'art et la manière de contraindre les gens à la servir. Bolls et Lingston avaient des enfants, des petits-enfants auxquels il était possible qu'un accident arrive en cas de difficulté… M^me^ Atomos ne plaisantait pas. Le sort réservé à la famille de Louis Radetich un mois auparavant était encore dans toutes les mémoires.

Donc, le laboratoire *Bolls & Lingston. R.M.* avait pignon sur rue, des employés parfaitement honnêtes, et des sous-sols où d'autres employés ne travaillaient que la nuit… Cela, les gens l'ignoraient, naturellement. D'ailleurs, l'équipe de M^me^ Atomos était fort réduite, ainsi que son matériel de fabrication. En somme, et contrairement à ce que la lettre réceptionnée par Smith Beffort laissait sous-entendre, la sinistre femme ne produisait encore que de manière très artisanale.

Mais cet état de choses ne pouvait la décourager. Depuis la destruction de l'île Atomia, c'était la première fois qu'elle était en mesure de *sortir* une arme originale, très éloignée de la panoplie traditionnelle, et capable de lui assurer une supériorité indiscutable sur ses adversaires. Cependant, M^me^ Atomos n'était ni utopiste ni mythomane. Elle savait que rien ne serait acquis tant que sa production de fusils réfrigérants resterait aussi faible. Puis, ainsi que Beffort et Witturst le supposaient, il fallait effectivement un véhicule pour transporter le lourd « producteur de froid ». Machine indispensable sans laquelle le fusil proprement dit n'était rien…

De l'autre côté de la table, face à M^me^ Atomos, se tenaient Ida Brown, plus vamp que jamais, Robert Costello à l'inquiétant visage et Amstrong, le colored-man athlétique et jeune pour qui M^me^ Atomos était une idole.

Il est vrai que, dans sa nouvelle peau, M^me^ Atomos valait le déplacement ! Sur un podium, elle aurait facilement remporté le premier prix, même opposée à Ida Brown, à condition toutefois de dissimuler l'éclat de son regard derrière des lunettes fumées ! Car, dans ce regard, il y avait toute la méchanceté du monde, toute la cruauté de l'univers, toute la haine du néant.

Dans un si beau visage, c'était bouleversant.

— Je dois vous féliciter pour votre intervention intelligente d'hier soir, fit M^me^ Atomos de sa voix redevenue mélodieuse. Mais, êtes-vous absolument certains que Beffort a vu votre voiture ?

— Cela ne fait pas de doute, madame, répondit Ida Brown avec respect. Dans mon rétroviseur, j'ai nettement vu Akamatsu se ruer au-dehors, arme au poing, puis Smith et Mie l'ont suivi aussitôt. Ensuite, j'ai dû accélérer afin d'éviter le rayon du pistolet paralysant.

Un sourire merveilleux détendit les lèvres de M^me^ Atomos.

— Parfait. Tout se passe comme nous l'avions espéré. Que savez-vous sur les Beffort, Robert ?

— Ils sont descendus au *Memorial,* chambre 15, au second étage, tandis qu'Akamatsu s'installait au quatrième. D'après le coup de téléphone de Halton, on entre et l'on sort du *Memorial* comme dans un moulin.

M^me^ Atomos offrit des cigarettes, et Amstrong se déplaça pour lui donner du feu. Ida Brown et Costello échangèrent un bref coup d'œil. Entre le jeune Noir et la patronne, il devait se passer des choses…, en privé.

— La Ford servira à attirer Smith et Akamatsu loin de l'hôtel. Ida donnera un fil anonyme au cours de la prochaine nuit, vers trois heures du matin, par exemple. Pour tromper Beffort, il sera nécessaire de lui raconter une histoire plausible, sur un ton sincère, comportant suffisamment d'affolement pour que cet appel puisse passer pour un authentique S.O.S. Face à une situation urgente, il est probable que Beffort ne jugera pas utile de réveiller Mie. Il préviendra Akamatsu, se fera sans doute accompagner de quelques autres collaborateurs, et prendra la route à bord de sa Malibu.

M^me^ Atomos s'interrompit, baissa les yeux.

— Une fois que Mie Azusa-Beffort sera seule, Amstrong interviendra avec ceci.

Elle ouvrit un tiroir, déposa sur la table un objet rond et lourd, assez semblable à une grenade.

— Cet engin n'est qu'une bombette contenant un gaz soporifique aux effets immédiats. Au moindre choc, sa carapace se fendille et laisse s'échapper le gaz. Le problème est de faire respirer ce produit à Mie… Avec l'aide de Halton, cela ne devrait pas être trop difficile, n'est-ce pas ?

Robert Costello opina.

— Si elle est seule, cela n'offrira pas la moindre difficulté. Halton pourra facilement s'emparer d'un passe et conduira Amstrong jusqu'à la chambre 15. Ouvrir la porte, jeter l'engin, refermer le battant ne prendra que quelques secondes… Mais, ensuite ?

— Ensuite, dit M^me^ Atomos, il faudra faire sortir Mie du *Memorial.* Voici comment vous opérerez…

---oOo---

Louis Radetich débarqua du Jet à 11 heures, prit un taxi et se fit conduire à l'hôtel *Memorial.* Il avait beaucoup maigri, et ses cheveux étaient devenus

blancs, mais son attitude comportait une implacable détermination. Radetich ne vivait plus que dans un seul but : abattre M^me^ Atomos.

Il l'avait juré devant les tombes de sa femme et de ses six enfants, au cimetière de Riverside, et rien ne saurait l'arrêter tant qu'il serait vivant. Il avait vendu sa maison, abandonné son travail, et avait rangé dans une valise le petit nécessaire d'un homme sans domicile fixe. Désormais, il vivrait en hôtel, dans les trains, les avions, les voitures. Tireur hors classe, champion de Californie, il savait qu'il tuerait M^me^ Atomos d'une seule balle dès qu'il la tiendrait dans sa ligne de mire. Cela n'était qu'une question de patience.

Au *Memorial,* Radetich se fit annoncer à Beffort, grimpa au deuxième, frappa. Mie vint lui ouvrir, le fit entrer dans le petit salon où Smith et Yosho conversaient encore.

— Bonjour, dit Radetich. Surpris de me voir ?

— Non, Washington nous avait prévenus de votre arrivée, répondit Beffort. Puis, n'êtes-vous pas membre de la force « Dragon Vert » ?

Radetich acquiesça, et dit aussitôt :

— À ce propos, Smith, j'aimerais que vous me laissiez une certaine liberté en ce qui concerne mes activités futures dans le cadre de la lutte anti-Atomos.

— Franc-tireur ?

— En quelque sorte… Ce n'est d'ailleurs pas pour me singulariser. J'ai l'impression que mon action sera plus efficiente si j'opère seul.

Akamatsu le dévisagea.

— Vous ne pouvez réussir de cette façon, Louis. Contre M^me^ Atomos, son organisation et l'*O.A.A.M.A.,* il était nécessaire d'opposer une autre organisation. C'est ce qu'a fait Smith en créant « Dragon Vert » qui dispose d'un armement et de moyens d'information très complets. Si vous travaillez en marge, vous serez privé d'une foule de renseignements indispensables.

— Yosho a raison, approuva Beffort. D'autant plus que vous n'avez aucune chance de jouer les agents secrets, puisque M^me^ Atomos et ses complices vous connaissent. Au mieux, vous risquez tout bonnement de vous faire inutilement tuer !

Radetich s'assit, le front soucieux. La virulence de sa haine lui avait fait perdre de vue le côté pratique de la lutte qu'il se préparait à mener.

— Alors, que dois-je faire ?

Beffort le rassura immédiatement.

— Je vais vous confier une voiture appartenant à « Dragon Vert » et équipée d'un poste émetteur-récepteur grâce auquel vous resterez en liaison avec notre dispatching. Actuellement, Owen Bernitz et ses hommes recherchent une Ford grise dont le numéro d'immatriculation commence par 339, type conduite intérieure, modèle 68 ou 69. Parallèlement, le F.B.I. et la police s'efforcent de retrouver Ida Brown, Robert Costello et un jeune homme de race noire dont nous ne connaissons pas le nom. Faites une partie de ce travail, et vous pourrez être sûr d'être dans la bonne voie. En suivant la Ford, ou l'une des trois personnes en question, vous arriverez fatalement à M^me^ Atomos. Avez-vous besoin d'argent ?

— Non, j'ai ce qu'il me faut. Où est la voiture ?

Akamatsu tira un porte-clés de sa poche, entraîna Radetich jusqu'à la fenêtre.

— C'est la Chevrolet noire qui est sur ce parking. Voici sa clé de contact…

Radetich s'empara du porte-clés, marcha vers la porte.

— À bientôt, dit-il simplement.

— Êtes-vous armé ? s'enquit Beffort.

— Merci, je suis armé, sourit Radetich.

Et il sortit. Il donnait l'impression d'être une mitrailleuse prête à cracher le feu.

CHAPITRE III

Pendant toute la journée de ce 18 décembre, les hommes de la force « Dragon Vert », ceux du F.B.I., et la police municipale d'Amarillo et de ses environs, enquêtèrent vainement à l'intérieur d'un périmètre représentant approximativement le double de la surface de la ville. Garages, parkings et voies privées furent inspectés sans résultat. La Ford grise portant un numéro d'immatriculation commençant par les chiffres 339 demeurait introuvable.

En outre, un millier d'usines, d'ateliers et de bâtiments divers à « usage commercial » reçurent la visite de policiers, mais, là encore, l'action des groupes anti-Atomos se solda par un échec.

Au soir de cette décevante journée, Smith Beffort, sa femme et Akamatsu dînèrent au restaurant de l'hôtel *Memorial.*

— Un coup pour rien, fit Smith. Nous recommencerons dès demain.

Son ton était calme, nullement découragé. Contre M^me^ Atomos, il ne fallait jamais s'attendre à remporter une victoire par K.O. Akamatsu avala une huître, et dit :

— Dans sa lettre, M^me^ Atomos a écrit : « J'ai tué *miss* Lodge dans le seul but de vous faire venir à Amarillo. » Je pose la question : pourquoi ?

Beffort haussa les épaules.

— Cela coule de source. Elle va essayer de nous éliminer une fois pour toutes, de manière spectaculaire, pour démontrer sa puissance et paniquer nos compatriotes. Nous vivants, elle ne peut se concentrer sur l'accomplissement de sa vengeance contre les États-Unis, vous le savez bien, Yosho.

— Oui, mais je tenais à vous le faire dire, car la menace qui pèse sur vous et Mie ne semble pas vous alarmer outre mesure ! Vous ne croyez pas qu'il

serait prudent de prendre quelques précautions ?

Smith et Mie eurent le même sourire. Ils chassaient M^me^ Atomos, et M^me^ Atomos les chassait. C'était dans l'ordre des choses.

— Vous savez, Yosho, répondit Mie, *elle* ne peut se permettre de nous tuer n'importe comment, Smith vient de le rappeler. Cela nous met à l'abri des embuscades ordinaires, nous place en quelque sorte dans une position plutôt favorable. Le jour que M^me^ Atomos choisira pour passer aux actes, il est évident que les U.S.A. et le reste du monde seront au courant.

Elle but une gorgée de vin blanc, et ajouta :

— Personnellement, et dans l'état actuel de nos connaissances sur la forme que prendra cette nouvelle bataille, j'aurais tendance à me méfier du chiffre trois.

Smith et Yosho la fixèrent avec surprise. Mie expliqua :

— *Trois* cents degrés centigrades, *trois* cent vingt-neuf victimes devant le *Texas-Palo, trois* cent trente-neuf pour le numéro d'immatriculation de la Ford ! Vous ne trouvez pas cela extraordinaire ? Sans compter que nous sommes tous *trois* sur la liste noire de M^me^ Atomos…

Ils ne surent pas si elle plaisantait ou non, mais rirent de bon cœur. Pourtant, ils auraient dû être plus attentifs. En certaines circonstances, Mie possédait une sorte de sixième sens.

Smith entendit une sonnerie, tendit la main vers le réveil, comprit à temps qu'il s'agissait du téléphone. Il alluma sa lampe de chevet, décrocha.

— Navré de vous déranger, *sir,* s'excusa la standardiste de nuit du *Memorial,* mais on a insisté pour vous parler. La communication vient de Tulia. La prenez-vous ?

— Je prends, fit Beffort.

---oOo---

Tulia se trouvait à une soixantaine de kilomètres d'Amarillo, sur la *divided highway* 87, et Beffort se demandait qui pouvait l'appeler sans passer par le dispatching de Ralf Stuton.

— Monsieur Smith Beffort ?

Une voix féminine terriblement tendue, presque angoissée.

— C'est moi. Que voulez-vous ?

La femme eut un soupir profond, une hésitation, et se mit à parler très vite. À l'entendre, on avait le sentiment que ses minutes étaient comptées. Smith pensa tout de suite qu'un danger la menaçait.

— Je m'appelle Erika Kersten, monsieur Beffort, et j'habite à Tulia, non loin de Vigo Park, sur la départementale numéro 146. Vous m'écoutez ?

— Continuez…

— Comme tout le monde, je sais que M^me^ Atomos est dans notre région et que sa nouvelle arme tue par refroidissement. Or, voici maintenant une dizaine de minutes, j'ai été réveillée par mes poules. Elles gloussaient, caquetaient…

— Vos poules ? coupa Beffort. Dites, si c'est une blague…

— Écoutez ! cria la femme. Je ne vous dérangerais pas à pareille heure, si ce n'était pas *très* important ! En fait, je suis morte de peur !… J'ai été voir ce qui se passait. À ce moment, mes poules s'étaient calmées, mais j'étais inquiète.

Beffort faillit couper. Il avait sûrement affaire à une cinglée. Mie ouvrit un œil, se dressa sur un coude.

— Dans le poulailler, continua Erika Kersten, elles dormaient les yeux grands ouverts… J'en ai touché une, et elle s'est cassée, monsieur Beffort ! Cassée !

Smith avait déjà un pied à terre. À l'autre bout du fil, la femme reniflait. Elle était terrorisée, c'était certain !

— Vous n'avez vu personne, madame Kersten ?

— Non, mais une voiture stationne à proximité de ma maison. Ses lumières sont éteintes, mais j'ai pu voir qu'il s'agissait d'une Ford grise, comme celle dont parlent les journalistes !

Sans lâcher le téléphone, Smith enfilait son pantalon.

— Restez où vous êtes, dit-il. Quel est votre numéro de téléphone ?

— Je n'ai pas le téléphone. Je suis dans une cabine publique située à côté de ma maison, et je ne vais pas y rester ! Il y a des gens dans cette voiture, monsieur Beffort ! Après mes poules, pourquoi pas moi ?

— Ne partez pas ! gronda Smith. Sans vous, nous ne trouverons pas cette Ford assez vite ! Ne pouvez-vous attendre à l'angle de la 87 et de la 146 ?

— Entendu ! Dépêchez-vous !

Elle raccrocha, et Smith s'habilla à toute allure.

— Où allez-vous ? s'enquit Mie.

— À Tulia. Il y a là-bas une femme affolée, dont les poules ont été réfrigérées, et qui prétend qu'une Ford grise stationne à côté de chez elle !

Mie sourit.

— C'est un canular ! La police locale serait de toute façon sur place avant vous.

— Je ne puis rien négliger, Mie. Puis, avec la Malibu, je serai rendu en vingt-cinq minutes. Pendant que je lace mes chaussures, voulez-vous avertir Stuton ?

Mie s'empara du combiné, passa par le standard, fut très rapidement en ligne avec *628 D.V. As.*

— Allô ! Ralf. Ici, Mie. Mon mari va partir pour Tulia où une Ford grise vient d'être signalée…

Smith s'approcha du micro et jeta :

— Faites cerner le secteur, Ralf ! Barrages discrets sur la 87 et la 146 ! Je vous contacterai depuis « Masque Jaune ».

— *Okay !* lâcha Stuton.

Mie raccrocha, posa un regard sur le réveil.

— Méfiez-vous, Smith, il est *trois* heures !

Beffort filait vers la porte.

— Et Yosho ? demanda Mie.

— Stuton doit être en train de le réveiller, mais je ne puis l'attendre. Éteignez et dormez ! À tout à l'heure !

Il sortit en claquant la porte.

Mie se leva, alla fermer au verrou, revint se coucher et fit l'obscurité. De la rue, monta un hurlement de moteur. La Malibu s'élançait vers Tulia… Cinq minutes s'écoulèrent, et l'on frappa à la porte. Sans bouger, Mie demanda :

— C'est vous, Yosho ?

— Oui. Smith est-il déjà parti ?

— Comme un bolide !

— Merci…

Mie entendit un martèlement de talons, puis le silence retomba sur le *Memorial* qui n'était plus l'hôtel tranquille que vantait sa publicité. Mie s'assoupit sans parvenir à retrouver le sommeil. En pointillé, elle se demandait comment la femme de Tulia savait que Beffort logeait au *Memorial.* Cela flotta un instant dans son esprit, s'imposa enfin, et Mie s'assit. Maintenant, elle était parfaitement lucide. Cette histoire était louche. Les poules, la Ford grise… tout cela à 3 heures du matin !

À présent, les aiguilles lumineuses du réveil marquaient 3 h 35. Smith devait être à pied d'œuvre. Mie décrocha le téléphone sans prendre la peine

d'allumer. Elle avait l'intention d'appeler le dispatching de Stuton afin d'obtenir les dernières nouvelles en provenance de Tulia, se figea en constatant que l'appareil était privé de tonalité.

Mie reposa sans bruit le combiné sur son support, se leva et traversa la chambre à pas de loup. Depuis qu'elle combattait contre M^me^ Atomos et son organisation, elle avait appris à se méfier des anomalies. Or, l'appel de Tulia et la brusque panne de son téléphone constituaient deux anomalies de première grandeur. Elle ouvrit doucement un tiroir, s'empara de l'arme qui lui tomba sous la main. Au poids et à la forme, elle devina qu'il s'agissait d'un 38 spécial. Elle aurait préféré un pistolet paralysant, mais jugeait ne pas avoir le loisir de faire un choix.

Dans l'obscurité, en tâtonnant un peu, car elle n'était pas encore familiarisée avec les lieux, elle se dirigea vers la salle de bains. Son action était irréfléchie, purement instinctive, comme celle qui pousse un animal à fuir devant une menace lointaine, non formulée, mais que ses sens perçoivent.

Elle se trouvait sur le seuil de la salle de bains, lorsque la chose se produisit. Ce fut extrêmement rapide : la porte de l'appartement s'ouvrit violemment, un objet explosa sur la moquette, et la porte se referma immédiatement.

Sans réfléchir, Mie se rua dans la salle de bains, repoussa le battant et s'y adossa. Elle attendait une violente déflagration, mais rien ne se produisit. La première explosion avait été très faible, semblable à une ampoule qui se brise, et Mie prévoyait que la seconde, bien que tardive, ébranlerait le bâtiment jusqu'à ses fondations. Un certain temps passa sans incident nouveau, puis elle entendit le grincement caractéristique d'un des gonds de la porte principale.

Cette fois, on pénétrait chez elle en douceur.

Mie entrebâilla très précautionneusement le battant, vit la lueur blême d'une torche électrique, puis deux silhouettes se précisèrent. Deux hommes. Un Blanc et un Noir.

Le second portait un grand sac, le premier une mitraillette.

Mie ouvrit le feu sans sommation, tirant de la hanche et donnant la lumière en même temps. Le fracas des détonations secoua le *Memorial* de la cave au grenier, tandis que l'homme à la mitraillette tressautait sous les impacts. Il s'écroula en lâchant son arme. Le Noir amorça un pas.

— Ne bougez pas, prévint Mie avec calme.

Amstrong laissa tomber son sac et leva les bras.

Mie Azusa-Beffort lui faisait presque aussi peur que M^me^ Atomos…

---oOo---

À 5 heures du matin, Amstrong se trouvait assis dans le bureau de Martens, chef du F.B.I. local, avec, dans les yeux, l'éclat insoutenable d'une lampe à iode.

En face et autour de lui, il y avait Smith Beffort, Akamatsu, Mie, Witturst et Hyde. Amstrong n'était pas sur le grill depuis longtemps, mais la sueur commençait déjà à couvrir son front étroit. Il se savait mal embarqué, loin de M^me^ Atomos et de ses astuces, définitivement livré à lui-même. Cela n'était pas fait pour lui remonter le moral. Puis, il avait entendu dire que les G'men n'étaient pas des enfants de chœur, quand il s'agissait de faire parler un client récalcitrant.

— Qui était Erika Kersten ? demanda Beffort.

— Ida Brown, répondit Amstrong sans hésitation.

Il se dégonflait dès la première question, car la mise en condition avait été menée de main de maître. Beffort se détendit un peu. Il s'était attendu à une résistance beaucoup plus acharnée.

— Je m'en doutais, dit-il sur le ton de la conversation, et je connais la suite. Avec l'aide de Halton, récemment engagé au *Memorial* en qualité de serveur, et logé dans l'hôtel, vous avez coupé le téléphone de ma chambre après mon départ et celui d'Akamatsu. Grâce à son passe-partout, ce même Halton a pu manœuvrer le verrou de l'extérieur, puis vous avez jeté une sorte de grenade anesthésique dans les lieux. Où deviez-vous conduire ma femme ?

Là, on abordait le sujet tabou, et Amstrong se raidit. S'il parlait, sa peau ne vaudrait plus un *cent.* Tôt ou tard, M^me^ Atomos le descendrait, même en prison, même en pénitencier ! Cela, Amstrong en était persuadé.

— Je ne sais pas, dit-il.

Beffort se débarrassa de son mégot. Par expérience, il savait exactement ce qu'Amstrong ressentait. Avant lui, d'autres membres de l'organisation Atomos avaient eu des réactions identiques. L'infernale M^me^ Atomos tenait son monde par la terreur !

— Votre réponse est idiote, Amstrong. Chargé d'enlever ma femme, ce qui, entre nous, n'était pas une mission de tout repos, vous prétendez à présent tout ignorer de l'endroit où vous deviez la mener…

Il se leva, se planta devant le Noir.

— En vérité, vous avez peur que votre patronne ne vous condamne à mort, et c'est sans doute ce qu'elle décidera si vous *restez* en vie. Éventualité peu probable. Dans la salle voisine, il y a une chaise électrique dont nous avons la ferme intention de nous servir si vous persistez à protéger M^me^ Atomos ! Elle est la plus grande criminelle de tous les temps ! Cela vous est-il seulement venu à l'esprit ?

Amstrong resta muet. La férocité de M^me^ Atomos ne faisait aucun doute. Celle des G'men restait à prouver.

— *Okay !* dit Beffort, emmenez-le à côté.

Witturst et Hyde se penchèrent. Amstrong bondit, bouscula les deux hommes, fonça vers la porte en balayant Mie. Beffort et Akamatsu plongèrent en même temps, mais le Noir était doué d'une puissance peu commune. Il rua, mettant Akamatsu à moitié K.O., se retourna contre Smith qui s'accrochait désespérément à l'une de ses jambes.

La scène s'était déroulée en un éclair. Witturst, Hyde, Mie et Akamatsu étaient encore à terre. Si Amstrong parvenait à sortir du bureau, il se ferait descendre à coup sûr en traversant la salle de garde. Or, Smith le voulait vivant.

Il bloqua un punch meurtrier en opposant le coude, se releva sans lâcher la jambe du Noir. Déséquilibré, celui-ci effectua une fantastique cabriole, se libéra, accrocha la poignée de la porte. À cet instant, Witturst et Hyde vinrent à la rescousse, sèchement, et Amstrong succomba malgré sa force.

Deux minutes plus tard, il roulait des yeux blancs en sentant les courroies de la chaise électrique s'enrouler autour de son corps. Plus intelligent, il aurait compris que cela n'était qu'un simulacre. On ne lui avait pas rasé le crâne, il ne portait pas de casque, et seulement deux électrodes pouvaient conduire le courant à travers son anatomie. Mais Amstrong était trop paniqué pour enregistrer ces détails. D'autant plus que les assistants affichaient une mine grave, compassée, et que Mie n'avait pas été autorisée à entrer dans la salle.

— Alors, demanda Beffort, toujours muet ?

— Vous n'avez pas le droit ! hurla Amstrong, je n'ai pas été jugé !

Smith tendit le doigt.

— Le droit, nous le prenons. Là-bas, l'un de mes hommes a la main sur une manette. S'il la pousse d'un cran, vous recevrez une décharge douloureuse. S'il pousse encore, la décharge est intolérable, et vous vous

tordrez en hurlant. Le troisième cran est mortel. Avant de vous torturer, je répète ma question : où deviez-vous conduire ma femme ?

Amstrong regarda par-dessus son épaule, vit Charles Hyde qui tenait effectivement une manette appartenant à un complexe électrique affreusement angoissant.

— Parlez, mon vieux, conseilla Witturst, sans quoi, cette salle puera la chair grillée avant cinq minutes !

Amstrong suait de peur. Il balança la tête, à la façon d'un boxeur sonné, s'immobilisa et dit :

— Je devais ramener Mie Azusa au laboratoire *Bolls & Lingston…*

— Où est ce laboratoire ?

— Près de Dalhart… C'est là-bas que M^me^ Atomos fabrique les fusils réfrigérants et les producteurs de froid…

La vanne était ouverte, et il raconta tout. Mais, paradoxalement, il fut incapable de donner l'emplacement précis du laboratoire, si bien que Beffort perdit un temps précieux à consulter l'annuaire professionnel de la région.

Néanmoins, il n'était que 5 h 40 lorsque la Malibu et six véhicules bourrés de G'men s'élancèrent dans la direction de Dalhart.

Smith conduisait vite, sans se préoccuper des autres voitures. Alors qu'il prenait un virage à une allure excessive, Mie prophétisa :

— Inutile de risquer la mort, Smith. Quand nous arriverons à destination, les oiseaux ne seront plus au nid ! Si nous récupérons le matériel, ce sera très bien.

Beffort lui jeta un coup d'œil torve. Même lorsqu'elle raisonnait juste, il avait horreur qu'elle joue les pythonisses !

CHAPITRE IV

Ainsi que Mie l'avait dit, le laboratoire *Bolls & Lingston* avait été évacué par M^me^ Atomos et son équipe. Cela s'était fait précipitamment, car les mystérieuses machines encombrant le sous-sol avaient systématiquement été mises hors d'usage.

Mais, bien que tardive, l'intervention des forces de l'ordre représentait tout de même une indéniable victoire. Désormais, et à moins de disposer d'un autre laboratoire, ce qui était douteux, M^me^ Atomos ne pourrait poursuivre la fabrication de sa nouvelle arme. Donc, en ce sens, la capture d'Amstrong avait une certaine valeur.

Pourtant, Smith faisait grise mine. La piste de la sinistre femme était de nouveau perdue. Elle avait disposé d'un appréciable laps de temps pour prendre le large, et Dieu seul savait où elle pouvait se trouver. Dieu, mais sûrement pas Amstrong !

Beffort l'imaginait à des centaines de kilomètres, et il eût été bien surpris s'il avait pu voir M^me^ Atomos marcher de long en large à travers les pièces d'un splendide appartement situé en plein centre d'Amarillo.

M^me^ Atomos écumait. On lui avait pris sa bête à plaisir, sa chose, son jouet ! *Hiroshima ! Nagasaki !* Cela allait se payer, avec des intérêts ! Imbécile d'Amstrong !

— Où est-il, Robert ?

— Au central F.B.I., madame.

— Halton ?

— À la morgue…

Costello et Ida Brown n'en menaient pas large. L'équipe Atomos s'amenuisait au fil des mois, et la patronne ne parlait pas de renouveler les

effectifs. Grâce à l'*O.A.A.M.A.,* elle ne manquait ni d'argent ni de chercheurs, ce qui avait permis la mise au point du fusil réfrigérant, mais en ce qui concernait le matériel humain, c'était autre chose.

Puis, on avait quitté le laboratoire *Bolls & Lingston* après la destruction des appareils, et les spécialistes s'étaient dispersés. Avant qu'un regroupement ne soit possible, combien de temps s'écoulerait-il ?

À bout de rage, M^me^ Atomos s'assit.

— Nous allons attaquer, dit-elle.

Costello se sentit devenir pâle.

— Attaquer quoi, madame ?

— Le central F.B.I., Robert.

Il se produisit un silence. Costello et Ida Brown échangèrent un regard. Apparemment, la patronne ne pouvait se passer de son boy nègre ! Discuter avec M^me^ Atomos n'était pas spécialement recommandé, mais Costello commençait à en avoir ras le bol.

— C'est une folie, dit-il. Le central F.B.I. est bondé de G'men, et les rues sont pleines de policiers et de « Dragon Vert » ! Tous possèdent nos photographies ! Si nous mettons le nez dehors, cela équivaudra à un suicide !

M^me^ Atomos croisa les jambes, alluma une cigarette.

— Vous conduirez la camionnette. Ida et moi prendrons place à l'arrière, et nous irons tranquillement jusqu'au central. Le producteur de froid pèse trente-cinq kilos, et ne me dites pas que vous ne pouvez pas le porter ! Une fois là-bas…

---oOo---

Jamais, de mémoire d'homme, personne n'a osé s'attaquer à un bureau du F.B.I. car, premièrement, c'est sans intérêt, et, deuxièmement, la riposte risque d'être foudroyante.

Donc, aux portes d'un bureau central, il n'y a pas de surveillance particulière. Les choses se passent comme dans le hall d'une quelconque société commerciale. Le visiteur donne son nom et sa carte d'identité à la réception, indique le motif de sa démarche, et on le dirige vers le service compétent.

Ensuite, bien entendu, dans l'enceinte même du bureau F.B J., c'est une autre paire de manches. Il existe des « Défendu aux personnes n'appartenant pas au service », des « Interdiction d'entrer », des « Interdiction de stationner dans ce couloir », etc., si bien qu'il est

proprement impossible de s'écarter d'un circuit déterminé sans rencontrer l'œil noir d'un 38 spécial.

Comme dans n'importe quel bureau administratif des États-Unis, la vraie journée de travail ne commence pas avant neuf heures du matin. Mais, en raison de sa vocation particulière, un bureau F.B.I. tient une permanence vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Aussi, les trois réceptionnistes ne furent pas autrement étonnés de voir un homme et deux femmes pénétrer dans le hall à 7 h 10, alors que le jour n'était pas encore levé.

L'homme portait une caisse, lourde et encombrante, d'où sortaient deux fils reliés à un tube chromé assez semblable à l'extrémité d'un gros séchoir électrique. Une jeune femme tenait ce tube. L'autre femme ne portait rien qu'un grand sac à main. Mais les réceptionnistes n'éprouvèrent pas la moindre crainte. L'homme et les deux femmes avaient des lunettes noires et des cannes blanches d'aveugles…

L'un des réceptionnistes se leva dans l'intention de guider ces pauvres gens, mais une vibration se fit entendre, le bout du « séchoir électrique » lâcha quelques étincelles, et les réceptionnistes – deux assis et un debout – se statufièrent à jamais.

Maintenant, les « aveugles » étaient seuls dans le hall.

M^me^ Atomos revint en arrière, ferma hermétiquement la porte à double battant de l'entrée principale, et rejoignit Costello et Ida Brown.

— Les cellules ?

— Au sous-sol, répondit Costello. L'escalier est là, à gauche…

M^me^ Atomos sortit de son sac un pistolet paralysant (celui qu'elle avait récupéré sur le corps d'Old Lucky(4) quelques mois auparavant) et dit :

— Vous ne bougez pas d'ici. Vous êtes aveugles. Vous discutez avec les réceptionnistes. Si un ou plusieurs G'men se présentent dans le hall, vous les réfrigérez. Dans trois à quatre minutes, je serai de retour.

Elle traversa le hall, descendit l'escalier, déboucha dans une petite salle où deux G'men montaient la garde.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

M^me^ Atomos les paralysa d'un petit coup de rayon, avisa un trousseau de clés dont elle s'empara, poussa une porte. Le couloir était large, bordé de cellules.

— Bob ?

Seule, M^me^ Atomos devenait familière. Il y eut un grondement, un bond, et Amstrong passa son visage entre les barreaux.

— Patronne !

Il en restait baba, le colored-man ! Mme Atomos eut un sourire. Bob était épaté, mais Smith Beffort en piquerait sans doute une crise cardiaque. Elle tendit les clés.

— Sortez de là, voulez-vous ?

Amstrong attrapa le trousseau, tandis que Mme Atomos surveillait le couloir, et trouva bien vite la bonne clé. En une fraction de seconde, il fut dehors, hésita, pas très sûr que la patronne n'était pas uniquement venue pour le tuer. Mme Atomos le dévisagea, sourit. Son jouet était intact, toujours aussi bel animal, entier dans sa bêtise et sa fidélité.

— Suivez-moi, Bob.

Ils remontèrent sans incident, firent irruption dans le hall qui, entre-temps, s'était peuplé d'hommes pétrifiés. Il y en avait tout au long de l'escalier descendant du premier étage, sur le seuil d'une porte communicant avec la salle de garde. Ida Brown et Costello avaient rempli leur contrat, mais étaient un peu pâlichons. Même pétrifiés, tous ces G'men demeuraient impressionnants.

— Nous nous replions, intima Mme Atomos. Amstrong, ouvrez la porte.

Devant les autres, elle ne l'appelait plus Bob. Pudeur…

Costello avança, se chargea du producteur de froid, suivit Ida Brown qui braquait le fusil sur l'entrebâillement des battants. Amstrong acheva de les faire pivoter. Personne ne stationnait sur le trottoir. Mme Atomos fit un signe, rangea le pistolet paralysant dans son sac à main, fila en direction de la camionnette garée à deux pas.

Il n'était que 7 h 20 quand le véhicule démarra.

Mme Atomos laissait derrière elle une vingtaine de morts, une cellule grande ouverte, et deux G'men paralysés pour une soixantaine de minutes. Plus tard, ils raconteraient à Smith Beffort ce qui s'était passé. Publicité…

Hiroshima ! Nagasaki !

Mme Atomos éclata de rire.

---oOo---

Pendant que Mme Atomos prenait des risques afin de sauver son amant noir d'une détention criminelle à vie, Smith Beffort et les siens enquêtaient très consciencieusement dans le sous-sol du laboratoire *Bolls & Lingston.* Au cours d'une fuite précipitée, il est bien rare que l'on songe à tout.

Pourquoi M^me^ Atomos n'aurait-elle pas laissé derrière elle des indices compromettants ?

Contrainte de détruire ses précieuses machines, donc pressée par le temps, elle avait pu négliger de prendre certaines précautions élémentaires.

Le sous-sol du laboratoire était vaste. On l'avait divisé en cinq parties bien distinctes : atelier, dortoir-réfectoire, salle d'études, chambre d'essais, bureau-studio. Tout ceci était fort éloigné des refuges ultra-modernes de la grande période Atomos mais, compte tenu des circonstances, Beffort estimait que c'était une réalisation remarquable. Pour faire cela à la barbe des Américains, il fallait s'appeler M^me^ Atomos…

Selon toute évidence, le bureau-studio avait été le domaine privé de la terrible Japonaise, et ce fut en cet endroit que Smith et Mie poussèrent leurs recherches, tandis que le reste de l'équipe s'occupait des autres pièces. Mais la tâche s'avérait épineuse car, contrairement à une règle bien établie, M^me^ Atomos avait abandonné sur place des monceaux de papiers. Il y avait là des plans, des descriptifs bourrés de chiffres, des dossiers épais comme la cuisse, mais l'ennui, c'était que tout cela avait été tapé en japonais !

Akamatsu et Mie étant les seuls à lire cette langue ne pourraient évidemment traduire cette montagne de papiers dans un laps de temps satisfaisant. Yosho en fit la remarque. Beffort opina et répondit :

— Il est plus que probable que ces dossiers et ces plans sont sans valeur, sinon M^me^ Atomos les aurait détruits avant de quitter les lieux. Néanmoins, nous ne pouvons faire autrement que de les déchiffrer en totalité. Là-dedans, il y a peut-être la formule du rayon réfrigérant…

Akamatsu en doutait, mais n'aurait pu le jurer. À son habitude, M^me^ Atomos parvenait à semer le doute dans l'esprit de ses adversaires, freinait leur action, les contraignait à tourner en rond pendant qu'elle-même prenait du champ…

Mais, alors que chacun s'interrogeait, Owen Bernitz fit irruption dans le sous-sol à 7 h 30 et hurla :

— M^me^ Atomos vient d'attaquer le Central d'Amarillo ! Elle a libéré Amstrong et réfrigéré une vingtaine de G'men ! Un marchand de journaux parle d'une camionnette…

Smith lui coupa la parole :

— Aucun survivant au Central ?

— Deux mecs paralysés dans la salle des cellules, mais il ne faut pas compter les entendre avant une bonne heure !

— Ce marchand de journaux ?

— Il passait. Selon lui, M^me^ Atomos et Amstrong étaient accompagnés d'un homme et d'une femme qui peuvent être Costello et Ida Brown !

Beffort frappa furieusement une table de son poing crispé.

— Cette femme est diabolique ! Elle avait prévu que le laboratoire nous attirerait comme la confiture attire les mouches, et que le gros de notre équipe sortirait de la ville en lui laissant ainsi les mains libres ! Il faut retourner à Amarillo ! Tout le monde en voiture !

Il se rua dans l'escalier. Tous le suivirent, sauf Mie qui se dirigea vers le bureau-studio. Elle entendit les voitures démarrer, sourit, retira son manteau et vida sur le sol tout le contenu d'un classeur. Confusément, sans raison précise, elle sentait que cette pièce renfermait l'indice qui lui permettrait de retrouver la piste de M^me^ Atomos ou de l'un des membres de l'*O.A.A.M.A.*

Puis, on n'avait pas besoin d'elle à Amarillo…

Dans le silence, elle se mit au travail. Assez vite, elle comprit que les plans n'avaient aucun rapport avec le rayon réfrigérant. Tous retraçaient la mystérieuse implantation de moteurs électriques, de lignes téléphoniques, avec des renvois aux dossiers dont l'un portait le titre : « New Africa ».

Mie laissa tout ce fatras de côté, se pencha sur le bureau qu'elle vida de son contenu. Une carte globale réunissant le Mississippi, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane et la Caroline du Sud. Cinq États nettement séparés des U.S.A., coupés également de la Floride, accompagnés de titres de propriété portant sur l'achat de huit mille hectares de terrain au Mississippi…

« New Africa » ?

Mie poursuivit ses recherches sans se laisser distraire par ce nouveau problème, et sa montre indiquait la demie de neuf heures lorsqu'elle découvrit une feuille coincée entre un tiroir et le fond du bureau. Il s'agissait d'un contrat de location pour trois appartements appartenant à un certain Arthur Bergmann. La signature du contrat remontait à juin 67, accordait un bail de trois ans à *miss* Ida Brown et un droit de sous-location…

Mie se sentit soudain fiévreuse. Elle ne croyait absolument pas qu'Ida Brown et Costello occupaient encore l'un des trois appartements, mais espérait simplement que la visite des lieux lui apporterait le second maillon de la chaîne qui se dessinait.

Elle glissa la feuille dans son sac, à côté de son pistolet paralysant, remonta à l'air libre, et se fit ramener à Amarillo par l'un des policiers gardant le laboratoire. Aux faubourgs de la ville, elle prit un taxi, donna l'adresse indiquée sur le contrat de location, réalisa alors que deux appartements étaient situés dans la 15e Avenue, non loin d'Ellwood Park, tandis que le troisième donnait sur la 16e Avenue. Ce détail ne l'avait pas frappée d'emblée, et elle était maintenant trop lancée dans son action pour y attacher de l'importance.

Elle descendit de taxi devant le numéro 214 de la 15e Avenue, pénétra dans l'immeuble sans la moindre hésitation, songeant à la surprise de Smith lorsqu'elle lui raconterait comment le hasard l'avait amenée à découvrir un refuge Atomos en plein centre d'Amarillo.

Sur les boîtes aux lettres, elle trouva rapidement le nom d'Arthur Bergmann qui logeait au douzième et dernier étage. Elle y grimpa d'un coup d'ascenseur, sonna à la porte. Un instant passa, et des pas feutrés se firent entendre de l'autre côté du battant. Mie subit calmement l'inspection à laquelle se livrait Bergmann par le truchement du viseur grand angulaire installé à sa porte, et un verrou claqua enfin, tandis que le battant pivotait, découvrait un homme âgé, aux traits fatigués, visiblement malade.

— Que voulez-vous ? s'enquit-il d'un ton aigre.

Mie exhiba sa carte du F.B.I.

— Je désire vous interroger à propos d'une de vos locataires. Puis-je entrer ?

Bergmann s'effaça de mauvaise grâce, referma, guida Mie jusqu'à un vaste living dont les fenêtres très larges s'ouvraient sur la perspective d'Ellwood Park.

— Asseyez-vous, dit Bergmann, qui semblait maintenant plus intrigué que fâché du dérangement que Mie lui imposait. De quelle locataire voulez-vous parler ?

Mie montra le contrat de location, et les yeux de Bergmann s'écarquillèrent légèrement. Mie nota ce changement.

— Comme vous le voyez, il s'agit de *miss* Ida Brown, monsieur Bergmann. Je…

— Elle n'habite pas véritablement ici, coupa l'homme avec une brusque volubilité, et, en fait, je me suis toujours demandé ce qui l'avait poussée à louer trois appartements pour n'en rien faire. Surtout à un tel tarif ! Si vous comptiez sur moi pour vous renseigner, j'en suis incapable. Je n'ai vu cette

jeune femme qu'une seule fois, et si elle ne payait pas régulièrement les locations, je pourrais tout aussi bien croire qu'elle est morte !

Il se tut subitement, sourit et demanda :

— Que lui reprochez-vous ?

— Rien. Je désire seulement visiter les trois appartements loués par Ida Brown… Dites-moi, monsieur Bergmann, vous ne lisez pas souvent le journal, n'est-ce pas ?

— Heu !… Ma foi, non.

— Je m'en doutais. Sinon, il y a longtemps que vous sauriez qu'Ida Brown est l'âme damnée de M^me^ Atomos !

Le visage de l'homme devint gris, et il se laissa choir sur le plus proche siège.

— Vous ne devriez pas me dire cela, *miss !* J'ai une maladie de cœur, et de telles révélations…

Il pompa l'air, bouche grande ouverte, et Mie eut l'impression qu'il allait se trouver mal. Puis, il reprit enfin son souffle, s'excusa d'un sourire, dit qu'il devait immédiatement prendre un médicament et s'éloigna vers la cuisine.

Une fois seul, Bergmann fonça sur un ventilateur. Il le mit en marche, pressa un bouton. Il le lâcha, et une voix à peine audible demanda :

— Je suis là. Que voulez-vous, Arthur ?

— Madame, chuchota l'homme, Mie Azusa-Beffort est ici.

— Seule ? gronda M^me^ Atomos.

— Seule, confirma Bergmann.

— Retenez-la un instant, ordonna M^me^ Atomos. Nous la capturerons dans l'ascenseur…

CHAPITRE V

L'ascenseur montait d'un jet jusqu'à l'appel situé au plus haut étage de l'immeuble » c'est-à-dire que si deux personnes l'appelaient en même temps, il obéissait d'abord à la plus éloignée du rez-de-chaussée, mais faisait « l'autobus » à la descente et pouvait stopper à chaque étage si besoin était.

En cela, il n'avait rien de particulier, se comportait comme des milliers d'ascenseurs modernes, et Mie ne fut pas surprise, et encore moins alertée, de voir la cabine s'immobiliser au sixième palier. D'ailleurs, elle était plongée dans une foule de réflexions sur Arthur Bergmann. Un homme bizarre, en sachant certainement plus qu'il le prétendait au sujet d'Ida Brown, évidemment malade mais, surtout, mort de peur pour une raison que Mie ne comprenait pas.

Puis, la porte de la cabine s'ouvrit sur Costello et Amstrong, et Mie comprit tout en un éclair.

— Voulez-vous nous suivre, madame Beffort ? demanda gentiment Costello.

Mie glissa la main dans son sac, saisit la crosse du pistolet paralysant, mais Amstrong la neutralisa instantanément. Il était d'une force peu commune, et Mie ne tenta plus de résister. Costello lui arracha son sac à main, trouva le pistolet. Mie poussa un hurlement, afin d'alerter les autres locataires, mais Costello la fit taire d'un coup de rayon, et Amstrong n'eut que la peine de la soulever pour la transporter dans l'appartement voisin.

Paralysée pour soixante minutes, mais consciente, Mie aurait tout le temps de se reprocher sa légèreté. Depuis que M^{me} Atomos sévissait sur les

États-Unis, jamais aucun de ses adversaires n'était tombé en son pouvoir avec autant de bonne volonté.

---oOo---

Au Central d'Amarillo, une fois que Beffort et les siens eurent constaté les dégâts causés par M^me^ Atomos, on commença à s'inquiéter de Mie. Jusqu'en cet instant, chacun avait pensé que la jeune femme s'était embarquée dans un autre véhicule. Maintenant, il fallait bien admettre qu'elle avait dû s'attarder chez *Bolls & Lingston.* Smith téléphona, apprit que Mie avait été reconduite en ville par une voiture de police.

— Où est-elle descendue ? s'enquit Beffort.

— Dans le faubourg Nord. Ensuite, elle a pris un taxi.

Smith remercia, raccrocha, consulta sa montre. Mie était absente depuis plus d'une heure. Préoccupant…

— Si Mie a décidé de prendre un taxi au lieu de continuer dans la voiture de police, pronostiqua Akamatsu, c'est sûrement par souci de discrétion. Autrement dit, elle a découvert une piste en fouillant le sous-sol du laboratoire !

— Voilà précisément ce dont j'ai peur, fit sombrement Beffort. Ce genre de comportement ne lui est pas coutumier. J'ai l'impression qu'elle a voulu obtenir une sorte de confirmation avant de nous prévenir de sa découverte… Je n'aime pas cela, Yosho.

— Il n'y a pas encore de quoi s'alarmer, dit Akamatsu, qui commençait malgré tout à éprouver une certaine anxiété. Votre femme a prouvé qu'elle pouvait se promener sans nourrice. Je suis certain que nous aurons de ses nouvelles avant peu.

Beffort ne commenta pas, feuilleta le rapport établi par Witturst. Il comportait le témoignage des deux G'men que M^me^ Atomos avait paralysés avant de délivrer Amstrong, et celui du vendeur de journaux. De loin, ce dernier était le plus intéressant. L'homme avait de la mémoire, un certain don d'observation, et sa description de la camionnette et de ses occupants était parfaite. Malheureusement, il n'avait eu ni l'idée ni le loisir de relever le numéro d'immatriculation du véhicule.

— Des camionnettes grises à cabine avancée, regretta Beffort, il y en a des tas dans Amarillo. Comment lancer un avis de recherches sans disposer de plus amples renseignements ?

Akamatsu haussa les épaules.

— Renseignements ou pas, cela revient au même. M^me^ Atomos ne prendrait pas le risque d'utiliser de nouveau un véhicule ayant servi pour…

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Il décrocha, écouta, demanda de ne pas quitter, et dit en passant le combiné à Beffort :

— Un appel de l'extérieur.

Smith prit le combiné, se nomma. À l'autre bout du fil, une voix masculine s'enquit :

— Savez-vous où est votre femme, monsieur Beffort ?

Smith plaqua sa main au micro, regarda Akamatsu.

— Faites repérer cet appel, Yosho, je vais essayer de prolonger la conversation.

Akamatsu quitta la pièce en trombe. Smith dit :

— Allô ! Parlez plus fort, je vous entends mal !

— M'entendez-vous mieux ? fit l'autre, plus haut.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Peu importe, Beffort. Je suis simplement chargé de vous apprendre que votre femme est prisonnière de M^me^ Atomos.

Smith serra les dents. Depuis la première phrase de l'inconnu, il savait à quoi s'en tenir, mais la révélation brutale venait néanmoins de le frapper. Maintenant, il lui fallait faire durer la communication, afin que le numéro du demandeur soit repéré par le service compétent.

— Grotesque ! lâcha-t-il, ma femme effectue des achats en ville ! Si vous croyez…

— Écoutez, coupa l'autre, je n'ai pas l'intention de vous convaincre ! M^me^ Atomos vous fait savoir que Mie sera exécutée demain soir si une somme de dix millions de dollars n'est pas déposée d'ici là derrière la grille nord de San Jacinto Park !

— Dix millions de dollars ! Vous êtes cinglé, mon vieux ! C'est une somme énorme, et même si je savais où la trouver, il me serait matériellement impossible de la réaliser en liquide en un temps aussi court !

— Avec l'aide du gouvernement des États-Unis, vous parviendrez à réunir cette somme très vite, assura l'autre.

— Ma femme a une valeur à mes yeux, mais, pour le gouvernement des U.S.A…

— M^me^ Atomos y a songé ! Une promesse d'un millier de morts au soir du réveillon de Noël décidera très certainement vos dirigeants à ouvrir leur

caisse, n'est-ce pas ? Nous avons prouvé notre efficacité à plusieurs reprises au cours de ces derniers jours, et pouvons parfaitement recommencer.

Smith fit un effort terrible pour garder son calme.

— M^me^ Atomos ne tient jamais ses promesses, sauf lorsqu'il s'agit de tuer ou de détruire, dit-il froidement. Quand elle aura l'argent, elle assassinera ma femme et « réfrigérera » quand même un millier d'innocents le soir de Noël. Donc, vous pouvez lui dire immédiatement qu'il n'y aura personne à la grille de San Jacinto Park !

Il y eut un silence, puis l'inconnu reprit :

— M^me^ Atomos avait prévu votre réaction, Beffort. Mais vous changerez d'avis en recevant la main droite de Mie Azusa demain à minuit. Dix millions de dollars en coupures usagées, ou la main de votre femme ? Réfléchissez…

Il coupa brusquement, sans préavis, et la brève sonnerie vibra douloureusement à l'oreille de Smith. Il raccrocha à son tour, quitta le bureau, se heurta presque à Akamatsu qui revenait du rez-de-chaussée.

— Alors, Yosho ?

— Néant, dit sombrement le Japonais. L'appel provenait d'une cabine publique… Autant dire qu'il aurait fallu deux fois plus de temps pour la situer. Puis, le type se serait débiné bien avant que nos hommes n'arrivent sur place. Bref, c'est un coup pour rien !

Grave, Smith opina.

— C'était une chance à courir, mais je n'escomptais pas la réussite. Maintenant, il ne nous reste qu'un seul moyen pour sauver Mie : retrouver le taximan qui l'a chargée dans le faubourg Nord, en espérant qu'il se souviendra de l'endroit où il l'a déposée !

---oOo---

Tandis qu'une équipe recherchait le chauffeur de taxi, ce qui n'était pas une tâche aisée, compte tenu du peu de renseignements dont on disposait à son propos, Smith et Akamatsu reprenaient leurs investigations dans le sous-sol du laboratoire *Bolls & Lingston.*

Réaction logique. Mie avait été enlevée après avoir obtenu un indice en fouillant l'ex-repaire Atomos, et il n'était pas déraisonnable d'espérer découvrir le même indice. Vers midi, Akamatsu tomba en arrêt devant le dossier « New Africa » et la carte groupant les cinq États, trouva également les titres de propriété portant sur l'achat de huit mille hectares de terrain au

Mississippi. Pour lui, cela était de l'hébreu, mais Smith releva le nez lorsque Yosho lui en fit la traduction.

— J'ai récemment lu un article de Robert Sherill, publié dans *Esquire,* qui donnait des détails sur la création et les agissements d'un mouvement pour l'établissement de cette « Nouvelle Afrique ».

Akamatsu haussa les sourcils.

— C'est un canular ?

— De prime abord, je l'ai pensé, mais le fait que M^me^ Atomos s'intéresse à « New Africa » change la face des choses !

— De quoi s'agit-il, Smith ?

— D'une nouvelle nation, formée de Noirs américains, et qui s'établirait sur les territoires de ces cinq États du Sud que voici. Selon *Esquire,* les dirigeants du mouvement auraient déjà présenté une requête au gouvernement fédéral en vue d'obtenir une indemnité de quatre cents millions de dollars et d'un transfert de pouvoirs leur donnant autorité pour gouverner les États en question. Un président du gouvernement de la république « New Africa » aurait été nommé en la personne de Robert F. William, qui vit actuellement à Pékin, ainsi qu'un premier vice-président, Milton Henry, et tous les membres d'un cabinet des ministres. D'après Milton Henry, ainsi que le rapporte l'auteur de l'article, la stratégie de ce « gouvernement en exil » prévoirait deux phases d'action. Premier temps : armer les Noirs dans les villes du Nord et de l'Ouest pour les protéger contre la réaction des Blancs devant les demandes de sécession. Deuxième temps : envoi d'un million de Noirs solidement armés au Mississippi où leur tâche consistera, en forçant un vote en leur faveur, à obtenir tous les postes de shérifs. Une fois la police ainsi entre leurs mains, les armées noires entreraient au Mississippi, s'empareraient des points stratégiques. Après quoi, elles investiraient les quatre autres États visés – Alabama, Georgie, Louisiane, Caroline du Sud – pour y agir de même(5).

Akamatsu en resta bouche bée.

— Voilà une chose qui n'arriverait pas au Japon, finit-il par déclarer.

Smith ne releva pas, se pencha sur les titres de propriété.

— Je me souviens aussi que Milton Henry a précisé à Robert Sherill : « *Nous avons déjà commencé à bouger en achetant une cinquantaine d'hectares au Mississippi.* » Cela était dérisoire, mais nous voyons ici que l'achat porte effectivement sur huit mille hectares, ce qui n'est plus dérisoire du tout !

Akamatsu se gratta le sommet du crâne. Il vivait depuis pas mal de temps aux États-Unis, mais le comportement des Américains l'étonnait toujours.

— Ne me dites pas que vous prenez tout cela au sérieux !

Beffort lui dédia un sourire mince.

— Quand M^me^ Atomos tire les ficelles, je prends tout au sérieux, Yosho. Il y a quelque temps, elle voulait deux ou trois États du Sud, et désirait que notre pays cesse sa guerre en Asie. Cela prouve que M^me^ Atomos est « engagée », que ses convictions peuvent parfois prendre le pas sur sa vengeance contre les U.S.A. Ainsi, que croyez-vous qu'elle veuille faire des dix millions de dollars qu'elle exige pour la libération de Mie ?

— Acheter encore du terrain ?

— Cela coule de source, assura Beffort. Elle a tellement besoin de cet argent, qu'elle est prête à épargner ma femme aussi longtemps que tout espoir d'acquérir cette somme n'est pas perdu. Ainsi, mon correspondant a tout d'abord dit que Mie serait tuée demain soir si l'argent n'était pas déposé derrière la grille nord de San Jacinto Park. Ensuite, et devant ma résistance au chantage, il n'a plus parlé que d'une main coupée…

— Comme pour la femme de Louis Radetich, rappela Akamatsu.

Il dévisagea Beffort et demanda :

— Vous avez dit : *il n'a plus parlé que d'une main coupée !* Considérez-vous ça comme un moindre mal ?

Beffort eut un geste d'agacement.

— C'était une façon de parler, Yosho ! Une manière de souligner que M^me^ Atomos serait peut-être disposée à faire des concessions en échange d'une promesse de paiement. Elle doit défendre son prestige vis-à-vis des Noirs américains qui cotisent depuis longtemps à l'*O.A.A.M.A. !* Sur cette terre, on ne donne rien pour rien. Eux aident M^me^ Atomos qui, à son tour, devra les aider pour la création de « New Africa ». Si elle ne le fait pas, elle se retrouvera livrée à elle-même, privée de source de revenus, de repaire, d'effectifs ! Bon sang ! Tout bien pesé, je me demande si l'enlèveraient de Mie ne sera pas finalement la plus grande défaite de M^me^ Atomos ! En tuant la petite Lodge et les candidats spectateurs du *Texas-Palo,* elle ne recherchait qu'un seul et unique résultat : s'emparer de Mie afin de pouvoir exercer un chantage en vue d'obtenir dix millions de dollars ! Si besoin était, cela prouve à quel point M^me^ Atomos tient à cet argent, n'est-ce pas ?

— C'est évident, approuva Akamatsu.

— Donc, continua Smith, si elle tue Mie…

— Pas de fric, termina Yosho.

Le visage de Beffort s'éclaira.

— Donc, la vie de Mie n'est pas en danger ?

Akamatsu le doucha instantanément :

— Non, mais sa main droite l'est ! Ensuite, vous recevrez la main gauche, puis un pied ou une oreille… Désolé, Smith, mais je crois fermement que le temps qu'il nous reste est infiniment précieux, et que nous devons nous garder d'un optimisme exagéré. Si M^me^ Atomos veut dix millions de dollars, elle les aura ! À moins que nous ne délivrions Mie entre-temps…

Il posa une main amicale sur l'épaule de Smith, ajouta :

— Je comprends que vous tentiez de vous raccrocher au moindre espoir, car la vie de votre femme est la chose la plus importante. Néanmoins, vous devez regarder la situation avec réalisme.

Beffort opina.

— Vous avez raison, Yosho. En somme, il n'y a rien que nous ne puissions faire, sauf trouver ce chauffeur de taxi ?

Akamatsu écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Ici, nous avons vainement tout bouleversé, ce qui laisse supposer que Mie a emmené l'indice qui nous aurait permis de suivre la piste qu'elle-même a remontée. Retournons à Amarillo, Smith. Seul, le taximan nous intéresse, désormais.

La Malibu les ramena en ville en un temps record, mais les équipes de recherches n'avaient pas encore mis la main sur le fameux chauffeur de taxi. Cependant, l'on savait déjà que ce dernier n'appartenait pas à une compagnie fonctionnant sur appel téléphonique » et cela restreignait sensiblement le nombre des taximen à interroger.

— Seulement, fit remarquer Witturst, l'affaire n'est pas dans le sac. Notre homme peut avoir terminé son service, ou se trouver engagé dans une longue course à l'extérieur de la ville… J'ai la liste de tous les conducteurs travaillant à Amarillo, mais il nous faudra l'après-midi complet pour les passer au crible. Un appel à la radio faciliterait notre tâche.

— Impossible, décréta Beffort. Pour peu que M^me^ Atomos se tienne à l'écoute, elle apprendra comment nous comptons opérer et prendra ses dispositions pour nous faire échec. Il nous faut agir secrètement et ne dévoiler nos batteries à aucun prix.

Akamatsu plissa le front.

— Pendant ce temps, les heures passent, objecta-t-il, et la révélation du chauffeur de taxi peut ne plus avoir de valeur si M^me^ Atomos change de secteur.

Smith eut un rire creux.

— Tout à l'heure, vous me recommandiez de ne pas faire preuve d'un optimisme exagéré et, maintenant, c'est vous qui tombez dans ce travers. Qui pourrait prétendre que Mie a donné une adresse exacte au taximan ? Elle a pu quitter la voiture à un carrefour, dans une avenue bordée de grands immeubles, en plein centre d'Amarillo…

Il ne poursuivit pas son énumération, car c'était inutile. En vérité, chacun devait admettre que Mie se trouvait dans une position quasiment désespérée. À moins d'un coup de chance extraordinaire, M^me^ Atomos tenait cette fois-ci sa vengeance et s'y cramponnerait comme un chien s'accroche à un os. Tuer Mie, c'était d'un même geste saigner Smith à blanc…

CHAPITRE VI

Mie était douillettement installée dans un fauteuil profond, confortable, mais sa cheville gauche portait un bracelet d'acier qu'une courte chaîne reliait à l'un des pieds massifs du siège.

Ainsi, Mie pouvait se lever, changer de position lorsqu'une crampe la taraudait. Elle réussissait même à traîner son boulet sur l'épaisse moquette, et connaissait le moindre recoin de la pièce où elle était enfermée. Une porte blindée, munie d'une serrure extérieure ; une fenêtre à cadre fixe, formée de six panneaux de verre incassable, et isolée par des persiennes métalliques sans système d'ouverture, et c'était tout.

Pas un meuble, aucun motif décoratif, mais une insonorisation parfaite, et un distributeur d'air conditionné placé au ras du plafond, donc inaccessible…

En outre, et sans doute pour lui retirer toute envie de fuite, on avait confisqué le sac, les chaussures et les vêtements de la jeune femme. Dans son fauteuil, elle était en slip et soutien-gorge. Cela ne l'étonnait pas. Par contre, elle ne comprenait pas qu'on ne l'ait pas encore assassinée. En lui laissant la vie, M^me^ Atomos prenait un risque, car Mie était parfaitement décidée à lutter jusqu'au bout pour recouvrer sa liberté.

Au bout d'un certain temps, la serrure de la porte claqua, le battant pivota, et Ida Brown fit son apparition. Elle poussait devant elle une table à roulettes chargée d'un plateau-repas, et Costello l'escortait.

Mie se redressa. Ida Brown sourit et dit :

— Premier service, madame Beffort. J'espère que vous avez faim ?

— J'ai faim, merci, répondit Mie en lui rendant son sourire. Je suppose qu'il est midi ?

Comme on lui avait également retiré sa montre, elle n'avait plus aucune notion du temps. Ida Brown approcha la table du fauteuil en disant :

— Il est treize heures. Nous vous donnons une heure pour déjeuner, puis nous reviendrons. Veuillez noter que vous n'avez pas de couteau, pas de fourchette, et que le gobelet et l'assiette sont en carton. Il vous faudra manger avec vos doigts. Bon appétit.

Elle tourna les talons et sortit en entraînant Costello dans son sillage. La porte se referma, la serrure claqua, et Mie se retrouva seule, dans un silence complet, devant une sorte de bouillie faite de purée et de viande hachée, et d'un gobelet d'eau. Ce n'était pas très appétissant, mais elle se força à manger. Elle devait conserver ses forces pour être en mesure de profiter d'un éventuel relâchement de ses adversaires.

Elle liquida son repas en dix minutes, examina la table à roulettes qui comportait un double plateau en bois et quatre pieds en tube chromé. Apparemment, il n'y avait rien à en tirer, et Mie renonça à la briser afin de se servir d'un des pieds en guise de matraque. Cela n'aurait été valable que si elle avait eu la liberté de ses mouvements.

Mie se laissa aller contre le dossier de son siège, tenta d'évaluer les chances que Smith et ses hommes avaient de retrouver sa piste, pensa logiquement que tout reposait sur le chauffeur de taxi. Elle lui avait donné le numéro 214 de la 15e Avenue en prenant place dans sa voiture. Donc, si l'homme se souvenait de ce détail, Smith aurait la possibilité d'arriver jusqu'à l'immeuble. Après quoi, l'évolution des événements dépendrait de l'effet de surprise car, si Mme Atomos et ses acolytes assistaient au débarquement des forces anti-Atomos, un moyen d'évacuation serait immédiatement utilisé par le truchement de l'appartement donnant sur la 16e Avenue.

Mie réfléchissait toujours quand Ida Brown et Costello vinrent récupérer la table à roulettes. Ils se tenaient un peu raides, avaient l'air anxieux, et Ida Brown eut un frémissement en constatant que Mie n'avait pas touché à son gobelet d'eau. Elle fixa Mie droit dans les yeux et dit :

— Vous devriez boire, madame Beffort, car vous n'aurez plus d'eau avant ce soir.

Son regard en disait plus que ses paroles. Mie saisit le gobelet de carton, but, sentit un objet solide lui rouler sur la langue. Elle faillit le cracher, mais l'œil exorbité d'Ida Brown la stoppa. C'était un avertissement muet, une

mise en garde, un appel au secours. Mie reposa le gobelet, cala le mystérieux objet contre sa joue et demanda :

— Combien de temps allez-vous me garder ici ?

Brusquement soulagée, Ida Brown répondit :

— Je ne sais pas. M^me^ Atomos décidera elle-même. À ce soir, madame Beffort.

Elle recula en tirant la table, dévoila Costello qui présentait à Mie une petite pancarte disant : *Attention ! Micro et caméra au-dessus de la porte !*

Mie battit des cils pour montrer qu'elle avait compris, et Costello rangea sa pancarte dans la poche intérieure de son veston, suivit Ida Brown. Ils sortirent après un dernier coup d'œil de connivence. La serrure claqua de nouveau, et Mie replongea dans le silence. Elle était infiniment surprise de l'attitude de ses gardiens, avait hâte d'examiner de plus près l'objet qu'on lui avait fait parvenir de si étrange façon.

Mais, auparavant, il lui fallait se mettre à l'abri de la caméra, s'éloigner du micro probablement ultra-sensible. Elle patienta un moment, se leva et traîna le fauteuil devant la fenêtre. Ainsi, elle était aussi loin que possible du micro, et le haut dossier du fauteuil la dissimulait en partie à l'objectif indiscret de la caméra.

Sans bouger la tête, elle cracha silencieusement l'objet entre ses mains, vit qu'il s'agissait d'un minuscule tube de verre bouché par un tampon de caoutchouc. Ce genre de tube renfermait habituellement des pierres à briquet mais, pour la circonstance, il abritait un message soigneusement roulé.

Mie dégagea sans peine le bouchon, sortit le papier qu'elle déroula, et lut : « *Robert et moi sommes déterminés à vous venir en aide, car M^me^ Atomos est folle. En demeurant avec elle, nous courons à notre perte. Cette nuit, nous partirons avec vous. Tenez-vous prête.* »

C'était bref, mais très clair. Mie ignorait que l'attaque du matin contre le Central F.B.I. était à l'origine de la décision d'Ida Brown et Robert Costello, et, à vrai dire, cela lui était indifférent. Elle avait affaire à deux criminels qui, pris de panique, profitaient de l'aubaine pour jouer la carte d'une éventuelle réconciliation avec la justice. Donnant-donnant ; la vie de Mie contre une amnistie totale.

Préoccupée par la tournure que prenaient les événements, Mie n'entendit pas le sifflement léger qui fusait par le distributeur d'air conditionné. Elle

sentit simplement ses paupières s'alourdir, songea qu'elle avait sommeil, puis s'endormit d'un bloc.

---oOo---

Il était 18 heures, et la nuit régnait depuis longtemps sur Amarillo lorsque les taximen furent introduits dans le bureau de Beffort, au commissariat central. Il avait décidé de s'installer là en raison du drame qui s'était déroulé le matin même au Central F.B.I., où l'enquête préliminaire, inutile mais obligatoire, se poursuivait afin de déterminer les circonstances de l'attaque Atomos.

Ils étaient quatre qui, par un hasard peu banal, avaient chargé une femme de type asiatique dans le faubourg Nord, au milieu de la matinée. Witturst les pria de s'asseoir, et Smith posa simplement sur le bureau un portrait de Mie.

— Voici la femme qui nous intéresse, dit-il avec un calme qu'il était loin de ressentir. Lequel d'entre vous se souvient de l'avoir transportée ?

Un silence suivit sa demande. On était en fin de journée. Les hommes avaient tous parcouru une centaine de kilomètres dans les embouteillages, chargé une moyenne de vingt clients. Ils étaient fatigués, pas coopératifs, et, surtout, éprouvaient beaucoup de mal à rassembler leurs souvenirs.

Puis, l'un d'eux dit :

— Il me semble que ce visage ne m'est pas inconnu. En tout cas, la femme que j'ai emmenée ce matin lui ressemblait bougrement…

— Quelle était la destination de la course ? s'enquit patiemment Beffort.

— Attendez… Je revenais de la gare, où j'avais pris un client et ses valises… J'étais en maraude, à la limite de Pleasant Valley, quand cette femme m'a stoppé… J'ai traversé la ville jusqu'à la quinzième avenue, puis j'ai chargé un type avec deux gosses…

— Donc, coupa Beffort, votre cliente est descendue dans la quinzième avenue ?

Le chauffeur de taxi sourit.

— Tout juste ! Maintenant, ça me revient ! Elle allait au numéro 214 !

— Vous êtes certain du numéro ?

Du coup, le taximan hésita. Cela lui était venu naturellement mais, à présent qu'on lui demandait s'il ne se trompait pas, il n'était plus sûr de rien.

— Certain, c'est beaucoup dire, biaisa-t-il.

— Seriez-vous capable de reconnaître l'immeuble ?

— Je ne sais pas… Peut-être bien que oui.

Beffort se leva.

— Nous allons dans la quinzième avenue, dit-il. Ne craignez pas de perdre votre temps. Je vous dédommagerai, quel que soit le résultat de notre expédition. Comment vous nommez-vous ?

— Emmersson. Si ça ne vous fait rien, j'aimerais téléphoner à ma femme avant de partir. Depuis que la mère Atomos est dans le coin, elle a la trouille qu'on me ramène en petits morceaux, dès que j'ai dix minutes de retard pour la soupe !

---oOo---

Mie s'éveilla péniblement, bouche pâteuse, vit qu'elle avait dormi longtemps, car la nuit était tombée. Une lueur diffuse sourdait du plafond, mais aucune lumière n'était visible. Cela créait une ambiance inquiétante. Mie se redressa, chercha vainement le petit tube et le message, comprit très vite que quelqu'un avait pénétré dans la pièce pendant son sommeil.

Quelque chose craqua derrière elle. Elle se retourna, et une voix qu'elle ne connaissait que trop lâcha :

— Bonsoir, Mie Azusa. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre : Ida Brown et Robert Costello ne pourront pas vous aider à fuir, car ils sont morts.

M^me^ Atomos ricana, et reprit :

— J'ai procédé moi-même à leur exécution, mais vous êtes responsable de leur disparition. Si vous aviez caché le message d'Ida Brown, je ne me serais doutée de rien. De nos jours, on ne peut faire confiance à personne, n'est-ce pas ?

Son rire désagréable vibra de nouveau dans le haut-parleur, et Mie eut vraiment le sentiment d'avoir affaire à une démente.

— Non, fit M^me^ Atomos, comme si elle avait pu lire dans ses pensées, je ne suis pas folle ! Pas plus que les Américains qui atomisèrent froidement les habitants d'Hiroshima et de Nagasaki ! Depuis, je reconnais que la vie humaine n'a plus d'importance à mes yeux, mais je n'ai pas perdu la raison pour autant. Mon but est toujours le même, et je réduirai tôt ou tard les États-Unis en cendres… Sauf cinq États ! Là, sera créé le royaume Atomos qui ne fera vivre que des gens de couleur ! Mais, je parle et vous écoutez ! N'avez-vous rien à me dire, Mie Azusa ?

Machinalement, Mie leva les yeux vers la cloison située au-dessus de la porte.

— Je n'ai rien à vous dire. Je voudrais seulement savoir pourquoi vous ne m'avez pas encore tuée…

— Cela viendra, ma chère. Auparavant, j'espère que vous me rapporterez les quelques millions de dollars dont j'ai besoin pour mon futur peuple.

— « New Africa » ?

— Heureuse d'apprendre que vous êtes au courant ! Plus cela se saura, et plus j'aurai de sympathisants.

— Il semble en effet que vous commencez à perdre un peu de votre popularité auprès de l'*O.A.A.M.A.,* glissa Mie, non sans ironie. J'ai visité votre refuge, dans le sous-sol du laboratoire *Bolls & Lingston,* et il était loin d'être parfait. Vous baissez de mois en mois, n'est-il pas vrai ? Puis, vos collaborateurs vous lâchent les uns après les autres, si bien que vous en êtes réduite à pactiser avec les extrémistes racistes noirs qui ne songent qu'à manger du Blanc ! Avant, l'on vous donnait de l'argent. Maintenant, on vous en demande. Vous êtes sur la mauvaise pente, ma chère.

Mie attendit une réponse qui fut très longue à venir. M^me^ Atomos digérait visiblement très mal ce genre de critique.

Enfin, après avoir ravalé sa rage, elle dit d'une petite voix sucrée :

— Je vous prouverai d'ici peu que ma puissance est intacte. Je suis la plus forte. *Katéba kangoun, makéréba zokougoun,* comme l'on dit chez nous(6).

Mie ne commenta pas. Elle pensait que l'équipe Atomos qui veillait sur elle se trouvait bien réduite après la mort d'Ida Brown et de Robert Costello. En fait, mise à part M^me^ Atomos, il ne restait que le jeune Amstrong et le vieux Bergmann. Le premier possédait une force colossale, mais le second n'était pas capable d'offrir une grande résistance.

Si le chauffeur de taxi pouvait amener Smith jusqu'au 214 de la 15^e^ Avenue, et que l'investissement de l'immeuble s'effectue avec discrétion, la carrière criminelle de M^me^ Atomos pouvait être tranchée sans coup férir.

Seulement, entre M^me^ Atomos et les forces de l'ordre, il y avait le terrible fusil réfrigérant…

---oOo---

La Malibu de Beffort stoppa le long du trottoir. Emmersson tendit le cou, cligna des yeux, resta pensif un instant.

— C'est ici, dit-il finalement. J'ai arrêté mon taxi en face, et la petite dame a traversé au feu. Vous voyez que le 214 n'est pas loin.

Smith inspecta l'immeuble de douze étages. Mie y était entrée le matin même, mais rien ne prouvait qu'elle s'y trouvait toujours.

— Il faudra « faire » les appartements, murmura Akamatsu, et interroger les locataires. Si l'un d'eux travaille pour M^me^ Atomos, comment le saurons-nous ?

Witturst s'agita sur son siège.

— À mon avis, il faut opérer autrement. Si vous m'aviez écouté, nous aurions cerné le bloc avant de neutraliser tout le monde sans exception !

Smith se tourna vers le chauffeur de taxi, blême depuis qu'Akamatsu avait prononcé le nom de M^me^ Atomos, et dit en lui donnant une grosse coupure :

— Nous n'avons plus besoin de vous, Emmersson, merci.

— Je peux m'en aller ?

— Vous pouvez.

Le taximan ouvrit la portière, souleva sa casquette en guise d'adieu, et s'éloigna à toute allure. Witturst balança son mégot sur la chaussée.

— Nous ne sommes que trois, et nous ignorons à qui nous allons nous heurter. Pour peu qu'on nous braque avec le fusil à refroidir…

Smith coupa le contact, éteignit ses veilleuses, et dit :

— Personne n'a encore découvert la meilleure méthode à utiliser contre M^me^ Atomos mais, généralement d'importantes forces ont été employées chaque fois qu'elle montrait le bout de l'oreille. Aujourd'hui, nous changeons de tactique.

Il descendit, et Akamatsu le suivit. Witturst devait rester devant la porte, et c'était peut-être la passivité apparente de son rôle qui le rendait hargneux.

— Prenez le volant, Eddy, conseilla Beffort, et ouvrez l'œil.

Witturst grogna qu'il ouvrirait les deux yeux, et regarda Beffort et Akamatsu pénétrer dans l'immeuble, puis, dans son rétroviseur, il vit une Chevrolet noire s'arrêter derrière la Malibu. Louis Radetich en descendit, s'avança.

— De garde, Witturst ?

— Comme vous voyez, Louis. Quel bon vent vous amène ?

— J'ai entendu vos échanges radio avec *628 D.V. As.* et, me trouvant disponible, j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de moi. Par exemple, je peux me poster dans la seizième avenue.

— Pourquoi la seizième ?

— En consultant le plan du quartier, expliqua Radetich, je me suis rendu compte que cette maison pourrait avoir une seconde sortie sur l'autre façade du bloc. Ce n'est pas impossible…

Witturst lui jeta un regard torve.

— Avec M^me^ Atomos, le mot impossible n'existe pas. Personnellement, je suis plutôt content de vous voir ici. Prenez votre planque dans la seizième, Louis. Si ça ne sert à rien, ça ne peut pas faire de mal.

Radetich opina, remonta dans sa Chevrolet et démarra.

Par un curieux caprice du destin, la retraite de M^me^ Atomos se trouvait désormais coupée.

CHAPITRE VII

À l'abri des rideaux d'une fenêtre, Amstrong surveillait la 15e Avenue, quand la Malibu accrocha son regard. Il n'existait pas qu'une seule voiture de ce type, et Amstrong ne bougea pas. Puis, Beffort apparut, et le Noir éprouva la sensation de recevoir un punch meurtrier au creux de l'estomac.

Il se leva d'une détente, fonça dans le living où Mme Atomos tripotait les boutons d'un petit poste émetteur-récepteur, se planta devant elle, pouce tendu vers l'extérieur.

— Patronne ! Smith Beffort !

Mme Atomos bondit, se rua, écarta les rideaux. Elle identifia immédiatement la Malibu, ainsi que Beffort et Akamatsu qui se dirigeaient vers l'entrée de l'immeuble, vit également Witturst. Pétrifiée, elle perdit quelques secondes. Elle ne comprenait pas comment Beffort avait pu arriver jusque-là, ne parvenait pas à détacher son regard de la voiture…

— Patronne, il faut partir !

Immobile, sonnée, Mme Atomos cherchait son second souffle, quand Louis Radetich entra dans son champ de vision. Il échangea quelques mots avec Witturst, remonta en voiture, contourna l'immeuble…

— Patronne ! L'autre sortie !

Brusquement très calme, Mme Atomos lui fit face. La manœuvre de Radetich laissait entendre que le bloc était cerné par les forces anti-Atomos. Donc, il ne fallait plus songer à la sortie de la 16e Avenue.

— Prenez le producteur de froid et montez chez Bergmann, ordonna-t-elle sèchement. Je vous rejoins dans cinq minutes avec Mie Azusa.

Amstrong fila comme un lièvre, et Mme Atomos respira profondément pour se calmer. Elle imaginait très bien Beffort et Akamatsu dans le hall de

l'immeuble, résistait à la terrible envie de fuir qui la taraudait. Elle manipula le poste E.R., décrocha le micro.

— Ici, « Africa One » ! Répondez, « Libellule » !

Elle était en avance de dix minutes sur la vacation prévue et n'entendit qu'un sourd ronflement dans ses écouteurs. Elle répéta trois fois son appel, la sueur au front, réalisa soudain qu'elle paniquait inutilement. Si Beffort avait disposé de renseignements précis, la porte aurait déjà volé en éclats, et le bâtiment grouillerait de G'men du rez-de-chaussée au dernier étage. Néanmoins, chaque seconde qui passait amenuisait les chances de la terrible femme. Soudée à son siège, elle lança une dernière fois son indicatif, et une voix très audible répondit :

— « Libellule » à l'écoute, cinq sur cinq. Parlez, « Africa One »…

— J'ai besoin de vous immédiatement ! cracha M^me^ Atomos. Piste 2, secteur 18. *Immédiatement !*

— Pas avant quinze minutes, « Africa One » !

— Immédiatement ! hurla M^me^ Atomos.

— Bien compris, mais il me faut le temps d'arriver ! Balisez la 2 ! Terminé.

Il coupa, et M^me^ Atomos quitta son siège. Elle rafla les deux pistolets paralysants, un carton contenant les vêtements de Mie Azusa-Beffort, manœuvra les serrures de la pièce servant de cellule à la jeune femme. Son irruption brutale fit sursauter Mie. Arme au poing, l'air sauvage, M^me^ Atomos marcha vers le fauteuil, se baissa et ouvrit le bracelet d'acier à l'aide d'une clef, puis, reculant, elle dit :

— Habillez-vous, vos vêtements sont dans ce carton. Je vous accorde quatre minutes.

Mie sourit, demeura assise. M^me^ Atomos se conduisait comme un animal traqué, et la jeune femme en déduisait que Smith et « Dragon Vert » n'étaient pas étrangers à cet affolement.

— Levez-vous ! grinça M^me^ Atomos, sinon je vous paralyse !

Le sourire de Mie s'élargit.

— Allez-y, paralysez-moi ! Ensuite, vous devrez me laisser ici ou me porter entre vos bras pendant soixante minutes !

M^me^ Atomos sut qu'elle ne viendrait pas à bout de la jeune femme. Elle fit demi-tour, sortit, ferma la porte. Par l'intermédiaire de l'interphone, elle demanda à Amstrong de descendre et l'attendit sur le palier. Aucun bruit ne montait des étages inférieurs, et l'ascenseur était libre. Cela prouvait que

Beffort et Akamatsu visitaient l'immeuble appartement par appartement » systématiquement, interrogeant longuement chaque locataire.

À ce train, ils n'atteindraient pas de sitôt le sixième étage ! M^me^ Atomos respira mieux, fit signe à Amstrong qui prenait pied sur le palier après avoir emprunté l'escalier. Elle l'entraîna vers la pièce-cellule, ouvrit de nouveau la lourde porte blindée, pointa son arme sur Mie.

— Maintenant, dit-elle, décidez-vous : ou vous vous habillez et me suivez, ou je vous paralyse, et Amstrong vous emporte à moitié nue sous son bras ! Vous serez à sa merci pendant une heure, et je ne puis vous garantir qu'il ne vous violera pas un peu…

Amstrong comprit son rôle, avança ses grandes mains vers la poitrine de Mie qui recula et dit :

— Rappelez votre singe, je préfère vous suivre.

Elle ouvrit le carton, s'habilla en prenant son temps. Le calme apparent de M^me^ Atomos la déroutait. Si Smith avait été à proximité, la sinistre femme aurait montré plus d'énervement. Pourtant, elle nota que son ennemie consultait fréquemment sa montre, s'évertua à éterniser le boutonnage de son corsage. Alors, M^me^ Atomos releva le canon du pistolet paralysant.

— Vous finirez de vous vêtir dans l'escalier. Bob, emmenez-la. Veillez à ce qu'elle ne crie pas.

Amstrong crocha Mie par un bras, l'enveloppa dans le manteau qu'elle n'avait pas encore enfilé et la poussa devant lui, en lui fermant la bouche de la main droite. M^me^ Atomos laissa grande ouverte la porte principale de l'appartement, suivit Amstrong qui grimpait vite malgré le poids de Mie affalée contre lui.

Sur le palier du douzième, Arthur Bergmann attendait, plus livide que jamais, agité d'un tremblement continuel, le visage secoué de tics. Il crevait de peur, et ses dents s'entrechoquaient. Portant Mie, Amstrong pénétra dans l'appartement. M^me^ Atomos entra à son tour, pivota vers Bergmann qui bloquait la porte au verrou.

— L'échelle ? s'enquit-elle abruptement.

— Elle est prête, madame, et voici les torches…

Il s'agissait de quatre grosses lampes électriques. Quant à l'échelle, elle conduisait à une trappe installée dans le plafond et s'ouvrant directement sur la terrasse de l'immeuble.

— Montez, Bob, je m'occuperai des torches avec Bergmann.

Soulevant Mie comme une plume, Amstrong escalada les barreaux de l'échelle, souleva la trappe du crâne, disparut sur la terrasse avec son vivant fardeau. M^me^ Atomos paralysa Bergmann qui lui tournait le dos, le traîna dans la cuisine. Elle lui introduisit la tête dans le four de la cuisinière à gaz, tourna tous les boutons, ferma la porte de la cuisine et monta sur la terrasse.

Elle déposa les torches, tira l'échelle, laissa retomber la trappe.

— Bergmann ? demanda Amstrong, sans lâcher Mie.

— Il était vieux et encombrant, fit laconiquement M^me^ Atomos.

Elle alluma les torches, les installa en carré, rayon pointé vers le ciel, consulta sa montre. Si tout allait bien, « Libellule » apparaîtrait dans trois minutes.

À demi étouffée par l'étreinte du Noir, Mie réfléchissait activement. Selon toute évidence, M^me^ Atomos se préparait à fuir parce qu'un danger très proche la menaçait. La disposition des torches et le plan d'atterrissage qu'offrait la terrasse ne laissaient planer aucun doute sur le moyen de transport que M^me^ Atomos comptait utiliser.

Mie tenta de bouger, mais Amstrong la serra davantage, et elle éprouva la plus grande peine à respirer. M^me^ Atomos lui jeta un coup d'œil, sourit férocement, reporta son attention vers le ciel sombre. D'en bas, montait la rumeur de la ville et, même si Mie avait pu hurler, son cri se serait perdu dans cet incessant grondement. Découragée, elle se laissa aller. En l'état actuel des choses, elle ne pouvait absolument rien faire de constructif pour s'opposer aux projets de M^me^ Atomos.

---oOo---

Beffort et Akamatsu arrivèrent au sixième palier. Ils avaient avancé relativement vite, car les locataires des appartements visités étaient insoupçonnables. Des gens âgés, des commerçants, un médecin, un inspecteur des Impôts…

— Vous voyez cette porte, Yosho ?

Arme au poing, ils se glissèrent dans l'appartement silencieux, mais où toutes les lumières brillaient, remarquèrent instantanément le poste E.R. installé dans l'angle du living.

— Cette fois, souffla Akamatsu, on dirait que nous tenons le bon bout…

Il tâta le poste, fixa Beffort.

— Encore chaud. On l'a utilisé tout récemment.

Smith visita l'appartement, déboucha dans une pièce à la porte blindée, meublée d'un fauteuil au pied duquel traînait une chaîne équipée d'un bracelet métallique. Cela ressemblait à une cellule. Il fit demi-tour, entendit l'exclamation que poussait Akamatsu, piqua un sprint dans le couloir de dégagement.

— Regardez, Smith !

Beffort se pencha sur le placard-penderie, se trouva devant les cadavres raidis d'Ida Brown et Costello.

— Réfrigérés ! jeta Akamatsu. Il y a de l'eau dans le gaz chez M^me^ Atomos !

Sans un mot, Beffort revint dans le living, s'approcha de la fenêtre. De là, il voyait très bien la Malibu et Witturst à son volant. Il vira vers Akamatsu.

— Bon sang ! Je donnerais ma tête à couper que Mie est encore dans cette maison ! Personne n'est sorti, puisque Witturst est toujours à sa place… Venez, Yosho, j'ai dans l'idée que l'équipe Atomos s'est réfugiée plus haut !

Ils sortirent de l'appartement, commencèrent l'escalade des marches. Ils abordaient le dixième étage, lorsqu'un sifflement bizarre se fit entendre au-dessus de leur tête.

Beffort se figea.

— On jurerait un hélicoptère !

Akamatsu grimaça.

— C'est un hélicoptère, Smith ! Il va se poser sur la terrasse d'une seconde à l'autre !

Ils bondirent sans se consulter, atteignirent le dernier étage, furent assourdis par le grondement des moteurs de l'appareil qui se posait juste au-dessus d'eux. Smith avisa une porte défendant visiblement l'accès d'un escalier conduisant à la terrasse, essaya la poignée, jura furieusement en constatant que la serrure était bloquée.

Akamatsu le repoussa d'un coup d'épaule, dégaina son colt Cobra, ouvrit le feu sur la serrure qui vola en éclats. Smith tira le battant, se rua dans le roide escalier, poussa une autre porte, déboucha sur la terrasse juste à temps pour voir s'éloigner l'hélicoptère. Il n'était encore qu'à une centaine de mètres, à bonne portée du rayon paralysant. Smith leva son arme, mais Akamatsu le stoppa d'un hurlement, désigna une paire de chaussures abandonnées au centre du carré que formaient les quatre torches toujours allumées.

C'était le seul moyen que Mie avait trouvé pour donner un début de piste à son époux.

Smith ramassa les chaussures, appela Yosho d'un geste, dévala l'escalier, se lança à corps perdu vers le rez-de-chaussée. Les deux hommes sortirent de l'immeuble, foncèrent vers la Malibu.

— Witturst ! lança Akamatsu, il faut…

Puis, il s'interrompit en voyant que le G'man faisait ronfler sa radio de bord, s'approcha encore, entendit l'appel que Witturst lançait sur les ondes :

— Hélicoptère Atomos de type indéterminé, partant du centre-ville et s'éloignant vers l'ouest. Mie Azusa se trouve à bord ! Laisse la chasse à terre, Ralf ! Repérage radar avant tout ! Ce zinc ne doit pas nous mettre dans le vent ! Je répète…

Beffort lui signifia de se pousser, donna à Akamatsu le temps de s'installer à l'arrière, et démarra sur les chapeaux de roues en direction de l'ouest, tandis que Witturst continuait d'alerter *628 D.V. As.* et les stations locales…

---oOo---

De l'autre côté du bloc, dans la 16e Avenue, Radetich comprit aussi vite que Witturst ce qui se passait en voyant les feux de l'hélicoptère, mais eut une réaction très différente.

Il démarra en trombe, franchit le carrefour en catastrophe, grilla trois feux rouges, et fila vers l'ouest comme un obus, sans cesser de surveiller le ciel. C'était une poursuite impossible, un acte irréfléchi, mais Radetich ne fut pas surpris de retrouver les feux de l'hélicoptère en sortant de la ville. Cependant, il les perdit rapidement de vue, continua néanmoins, tout en écoutant les indications que donnait son poste de radio. L'appareil était signalé sur Wildorado. Radetich enfonça la pédale d'accélération au plancher. Si quelqu'un devait découvrir l'endroit où se rendait l'hélicoptère de Mme Atomos, ce serait lui !

---oOo---

L'appareil se posa après un vol de quinze minutes, roula doucement en direction d'un bâtiment plongé dans l'obscurité, s'immobilisa dans ce qui semblait être une cour de ferme. Mie distingua un tracteur, un camion bâché, puis six hommes arrivèrent. Ils portaient des lampes-torches

puissantes, ouvrirent la double porte d'un hangar, y poussèrent l'hélicoptère.

— Nous descendons, fit M^me^ Atomos. Bob, tu conduiras M^me^ Beffort à la « Chapelle ».

M^me^ Atomos sauta à terre et s'éloigna. Amstrong fit descendre Mie, la conduisit vers le bâtiment sans lui lâcher le bras de ses doigts de fer. Sans chaussures, Mie ressentait douloureusement les aspérités du terrain, fut soulagée de sentir sous ses pieds le contact uni d'un sol bétonné. Amstrong la poussa devant lui sans ménagement. Ils traversèrent une salle déserte, pénétrèrent dans une salle plus vaste d'où un terrifiant remugle se dégageait.

À la lueur pauvre de misérables veilleuses, Mie entrevit plusieurs rangées de lits superposés où dormaient des hommes noirs. La chaleur était suffocante, et la plupart des hommes étaient nus. Le long d'un mur, il y avait un râtelier garni de fusils de guerre et de mitraillettes. À terre, de la paille, de la boue séchée, des débris de repas…

La première section de la future armée Atomos !

Amstrong ouvrit une porte qui donnait directement dans la salle, expédia Mie d'une bourrade et dit :

— Voilà la « Chapelle », madame Beffort. La fenêtre est garnie de barreaux. De l'autre côté de ce mur, il n'y a qu'un fossé empli de purin. Par-là, dans ce dortoir dégoûtant, une cinquantaine d'hommes se reposent toujours pendant que les autres travaillent. Par ici, on manque de femmes. À votre place, j'éviterais d'attirer leur attention…

Il sortit, ferma la porte à clef, s'éloigna à pas feutrés.

Mie fit le tour de sa nouvelle prison que les ténèbres lui dissimulaient. Elle se heurta à une table, à une chaise, trouva finalement un lit où elle s'allongea. La fenêtre était fermée, et la jeune femme fut très vite en nage. Elle retira son manteau, sa jupe, s'allongea de nouveau.

Elle s'assoupissait, quand des grattements et des murmures l'alertèrent. Cela provenait de derrière la porte au battant fendu en plusieurs endroits. Des rais de lumière filtraient à travers les fentes. Mie se dressa sur un coude, entrevit des ombres mouvantes, entendit des rires sourds, puis la porte craqua sous une forte poussée…

Mie se colla au mur, en espérant que la porte tiendrait.

De l'autre côté du battant, il y avait tout un troupeau de brutes assoiffées de chair fraîche…

---oOo---

Louis Radetich roulait à l'estime. La radio ne lançait plus que des messages anodins, car les radars avaient perdu la trace de l'hélicoptère depuis quelques instants. Radetich n'aurait su dire ce qui le poussait, mais il avait la certitude que l'appareil s'était posé.

La zone où Radetich évoluait était déserte, sillonnée de petites routes secondaires peu ou pas fréquentées. En fait, c'était l'endroit rêvé pour une base Atomos. Pour mieux se concentrer, Radetich éteignit son poste. Il stoppait souvent, coupait son moteur, descendait, écoutait.

La nuit était silencieuse, sombre, et il perçut très nettement un bruit de moteur qui s'emballait. Le grondement augmenta d'intensité, et des phares tracèrent leur sillon sur le champ voisin, virèrent, se fixèrent sur la mauvaise route. Radetich grimpa en voiture, fila à l'abri d'un petit bois, revint vers la route au pas de course. Le camion apparut, passa en ronflant, s'éloigna. Il était bâché, mais Radetich avait eu le temps de voir deux ou trois visages noirs émergeant de la grosse toile.

Cela ne signifiait rien, et un autre que Radetich aurait abandonné. Lui décida de laisser sa voiture là où elle se trouvait, et partit sur la route de terre battue, en direction du point où le camion avait lancé son moteur. Sur lui, il portait deux pistolets de tir et douze paquets de cartouches.

CHAPITRE VIII

Le départ du camion était le résultat d'une faute sensationnelle commise par Bob Amstrong. Après avoir enfermé Mie dans la « Chapelle », il avait rejoint M^me^ Atomos déjà installée dans son petit P.C. souterrain, à triple issue, climatisé et insonorisé. Là, elle disposait du téléphone, d'un poste E.R. suffisamment puissant pour toucher le Q.G. de « New Africa » situé en Louisiane, et, à l'extrémité d'un tunnel de secours, elle avait garé une rapide voiture de sport qui, en cas d'alerte sérieuse, lui permettrait de passer au Nouveau-Mexique en moins de vingt minutes.

Amstrong sonna, attendit qu'un voyant vert lui donne la permission d'entrer, poussa la porte et se trouva face à sa maîtresse.

— Alors, Bob ?

M^me^ Atomos portait une chemise de nuit diaphane, et son regard brillant fit comprendre à Amstrong que les heures suivantes seraient récréatives. Lorsque M^me^ Atomos était dans ces dispositions d'esprit, Amstrong pouvait afficher une certaine décontraction. Il s'assit, alluma une cigarette, croisa nonchalamment les jambes et répondit :

— Mie est dans la « Chapelle », mais les hommes sont déjà après sa porte. Si vous la laissez là, elle passera un mauvais moment !

— Pas si mauvais que cela, murmura M^me^ Atomos en s'étirant pour faire poindre son agressive poitrine. Combien sont-ils, dans le dortoir ?

— Une cinquantaine.

L'œil de M^me^ Atomos fulgura, et elle s'humecta les lèvres d'une langue agile. Des pensées érotiques lui noyaient le cerveau, faisaient légèrement vibrer ses mains. Quand elle ne tuait pas, M^me^ Atomos devenait incroyablement sensuelle.

— Bob, venez ici…

Amstrong se leva, écrasa sa cigarette dans le plus proche cendrier, prit sa maîtresse dans ses bras. M^me^ Atomos l'embrassa, le mordit, et souffla, dans un dernier éclair de lucidité :

— Vous avez mis à l'abri le producteur de froid, n'est-ce pas, Bob ?

Le corps d'Amstrong se transforma en barre d'acier. Il se dégagea, se dressa, les yeux hors de la tête, resta muet avec, sur le visage, une expression horrifiée. Du coup, M^me^ Atomos oublia les brûlants désirs qui lui chauffaient le cœur.

— Qu'avez-vous, Bob ?

Amstrong respira fort, et lâcha :

— Le producteur de froid est resté chez Arthur Bergmann !

— Quoi ?

M^me^ Atomos bondit, le gifla à la volée.

— Imbécile ! Sale nègre ! Cochon puant !

Amstrong était anéanti. Il secoua le front, tenta de se trouver des excuses :

— Je maintenais Mie pour qu'elle ne crie pas, et…

M^me^ Atomos le gifla de nouveau, avec rage, bouche tordue par la colère. Ainsi, et malgré sa chemise de nuit transparente, elle devenait repoussante. Amstrong crut sa dernière heure venue quand M^me^ Atomos saisit un gros Lüger, puis elle se calma brusquement, baissa son arme, sourit férocement, et dit d'une voix onctueuse :

— Vous allez retourner là-bas, Bob. Prenez une dizaine d'hommes armés et un véhicule. Si vous revenez sans le producteur de froid, j'ordonnerai que l'on vous pende. Allez !

Amstrong courba la tête et sortit sans un mot.

Quelques minutes plus tard, à bord du camion bâché, il passait devant Louis Radetich en lui donnant, par la même occasion, une précieuse indication sur l'emplacement du camp d'entraînement abritant Mie et M^me^ Atomos.

---oOo---

Dans la Malibu, Beffort, Akamatsu et Witturst venaient de pénétrer dans Wildorado. Une certaine animation régnait encore dans la petite ville, mais, en raison de l'heure, les rues se vidaient insensiblement. Les gens regardaient la télé, et les lumières commençaient à s'éteindre dans les magasins.

Beffort arrêta la voiture sur une hauteur, actionna la manette d'émission de son radiotéléphone.

— Ici, « Masque Jaune ». Avez-vous du nouveau, *628 ?*

— Rien, répondit aussitôt Ralf Stuton. Les radars ont complètement paumé l'hélicoptère qui a pu se poser ou poursuivre son vol en rase-mottes. Mais, il n'ira pas loin !

— Pas la peine qu'il aille loin ! gronda Beffort. Il suffit qu'il crache M^me^ Atomos auprès d'une voiture, d'une gare ou d'un aéroport, et le tour est joué ! Faites donner « Dragon Vert » ! Dites à Owen Bernitz de lâcher Amarillo ! Désormais, notre action va se poursuivre dans un rayon de cent kilomètres autour de la ville…

— Bien compris, je transmets ! Position ?

— Wildorado. Je grenouille entre cette dernière ville et la sortie ouest d'Amarillo. Terminé, *628 !*

Beffort coupa, resta en réception et reposa le micro sur son support. Il vira sur Akamatsu qui scrutait une carte détaillée du secteur de Wildorado, comté d'Oldham, l'interrogea du regard. Yosho fit une grimace.

— Le plus clair, dit-il, c'est que nous nous rapprochons tout doucement du Nouveau-Mexique. En outre, ce point du Texas possède une énorme valeur stratégique. En un rien de temps, l'on peut atteindre l'Oklahoma, le Kansas et le Colorado !

Witturst grogna, et fit aigrement :

— Si la mère Machin peut filer dans quatre États voisins en deux coups de cuillère à pot, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! Serais pas épaté qu'elle dispose d'un autre refuge dans la région.

Beffort relança le moteur de la Malibu, fit demi-tour.

— Où allez-vous, Smith ? demanda Akamatsu.

— Au hasard. Ce comté est bourré de fermes, sillonné par un tas de petites routes secondaires… M^me^ Atomos adore ce genre d'endroits.

Akamatsu resta muet.

Witturst s'adossa confortablement.

L'un et l'autre pensaient que chercher M^me^ Atomos, en comptant uniquement sur le hasard, équivalait à retrouver la fameuse aiguille dans une botte de foin.

---oOo---

Radetich progressait prudemment. Il avait sous les yeux la masse sombre d'un vaste bâtiment qui n'avait rien d'extraordinaire par lui-même, mais que des silhouettes immobiles – visiblement en sentinelles – dotaient d'une allure de camp retranché. Radetich se déplaça silencieusement, découvrit une nouvelle perspective des lieux. Maintenant, il comprenait que la propriété était divisée en trois parties indépendantes.

Cela formait une étoile à trois branches dont une cour pavée était le centre. Entre chaque branche, deux hommes armés déambulaient. Malgré les lourds et épais rideaux qui les obstruaient, certaines fenêtres laissaient filtrer de minces rais de lumière. En les comptant, Radetich n'avait aucune peine à imaginer qu'un grand nombre de personnes vivaient sous le toit plat du bâtiment sud.

Grâce au ciel nuageux, il progressa encore sans se faire repérer, parvint à ramper entre deux sentinelles, se colla enfin au mur gris du bâtiment est. À présent, Radetich avait une arme en main et la seconde dans sa ceinture. Il savait parfaitement qu'on ne lui ferait pas de quartier, était déterminé à tirer avant de discuter. Bien entendu, il n'avait pas la certitude que ce camp était l'œuvre de M^me^ Atomos, mais, à ce sujet, son nez le démangeait curieusement.

Comme une ombre, il longea le mur gris sur lequel sa silhouette ne pouvait se détacher, trouva sous ses doigts le contact rugueux d'une grande porte aux battants de bois. Tous sens en éveil, Radetich tira à lui l'un des battants qui céda avec un grincement ténu mais passablement inquiétant en raison du silence ambiant. Radetich pivota, épia un instant les deux sentinelles, se rassura en constatant quelles continuaient leurs inlassables va-et-vient.

Il tira un peu plus le battant, sentit venir à lui une tenace odeur d'huile chaude, entra sans plus d'hésitation, repoussa le pan de son pardessus. Son briquet ne jeta qu'une brève lueur, mais ce fut largement suffisant pour révéler la présence d'un gros hélicoptère. Radetich rangea le briquet, s'accorda quelques secondes de répit. Maintenant, il pouvait agir en utilisant deux écoles. Un : il revenait sur ses pas, regagnait la voiture et alertait le dispatching de sa découverte, ce qui provoquerait à coup sûr un débarquement en force, un vacarme obligatoire, et la fuite probable de M^me^ Atomos toujours sur le qui-vive. Deux : il demeurait dans la place, trouvait l'antre de M^me^ Atomos, la tuait, et avertissait *ensuite 628 D.V. As.*

Instinctivement, et par haine, Radetich adopta d'emblée la seconde solution. Il avait juré la mort de M^me^ Atomos devant les tombes fraîches de sa femme et de ses six enfants…

Radetich franchit le seuil du hangar en sens inverse, se retrouva dans la nuit et le froid. Il referma le battant, avança en longeant toujours le mur. Plus loin, presque à l'extrémité du bâtiment, il découvrit un accident de terrain dont il se servit pour gagner la construction sud. Reptilien, il effectua un bond rapide, plongea, se colla au sol et ne bougea plus.

Derrière lui, il y eut un échange de conversation, un claquement de culasse, un long et insupportable silence. Puis, les deux sentinelles se séparèrent, reprirent leur ronde. Radetich laissa fuser l'air de ses poumons, progressa en rampant, se releva enfin dans l'ombre plus dense du bâtiment sud.

Immédiatement, une rumeur à peine audible frappa ses oreilles. À l'intérieur de la construction, plusieurs hommes palabraient en étouffant autant que possible le bruit de leurs voix. Radetich fit deux pas, glissa un œil par l'interstice d'un rideau, vit une vingtaine de Noirs groupés autour d'une lampe à acétylène. Tous fixaient une porte que deux autres Noirs tentaient de forcer. À l'attitude, à l'expression et aux mimiques obscènes de ces hommes nus, Radetich pensa soudain à Mie Azusa-Beffort, dut s'avouer qu'il l'avait tout à fait oubliée.

Pourtant, la jeune femme se trouvait fatalement dans l'un des trois bâtiments.

Radetich s'éloigna, gagna l'angle de la construction, faillit plonger dans une fosse emplie de purin. Il la contourna, distingua une fenêtre garnie de barreaux. L'intérieur de la pièce était sombre mais, par les fentes d'une porte située au second plan, Radetich voyait distinctement les lueurs blanches et très caractéristiques de la lampe à acétylène. Toujours en usant de précautions, Radetich revint vers le mur où il trouva le soutien d'un étroit débordement de terre pour glisser jusqu'à la fenêtre dont il agrippa les barreaux. Une fois calé, il frappa légèrement la vitre du canon de son arme, ne fut que modérément surpris, mais très heureux, de voir le visage de Mie apparaître à trente centimètres du sien.

La jeune femme passait un sale moment, cela se voyait à son expression, mais trouva néanmoins la force de sourire. Radetich lui demanda d'ouvrir la fenêtre. Mie lui fit comprendre par signes que c'était impossible, que les montants étaient solidement bloqués. Dans de telles conditions, une

conversation utile devenait naturellement impensable. Comme Radetich ne pouvait s'attaquer aux hommes groupés de l'autre côté de la porte, il ne lui restait qu'un moyen pour permettre à Mie de défendre sa vie – sinon son honneur – en attendant que des secours arrivent.

Radetich entoura la crosse de son arme d'un mouchoir, demanda à Mie d'amortir le choc. La jeune femme opina, disparut, revint très vite et appliqua son manteau contre la vitre que Radetich heurta sèchement de sa crosse. Cela fit peu de bruit, provoqua une cassure en étoile, centrée d'un trou rond de six à sept centimètres de diamètre. Mie recueillit les débris dans le manteau qu'elle posa à ses pieds, et Radetich élargit la brèche en brisant chaque lamelle par pression, laissa tomber les morceaux tranchants dans la fosse à purin.

L'opération avait été pratiquement silencieuse, et le dialogue qui s'engagea ne le fut pas moins.

— Voici une arme, murmura Radetich, et deux boîtes de munitions. Mais n'attendez pas le dernier moment pour canarder cette bande de sauvages.

— Merci, Louis. Comment êtes-vous ici ?

— Pas le temps de vous expliquer… M^me^ Atomos est-elle dans ce camp ?

— Elle y était tout à l'heure, mais, depuis que je suis enfermée dans cette pièce, j'ignore ce qu'elle est devenue.

Par-dessus l'épaule de Radetich, elle apercevait les deux sentinelles dont les silhouettes se dessinaient sur l'horizon. Elle frissonna.

— En restant, vous courez un risque mortel, Louis. Où sont les autres ?

Les dents de Radetich brillèrent dans le noir.

— Je suis seul. J'étais venu avec l'intention d'abattre M^me^ Atomos, mais je dois assurer votre sécurité avant tout. Ma voiture n'est pas très loin d'ici… Défendez-vous pendant que je lance un appel général.

Mie lui serra la main.

— Faites attention, Louis, dit-elle avec émotion.

Radetich émit un petit rire sans joie, disparut du cadre de la fenêtre, regagna la terre ferme. Il se coula le long du bâtiment, en direction de l'ouest. Il n'avait pas la prétention de reprendre le même chemin pour repartir, ni l'imprudence d'affronter de nouveau les deux sentinelles que son dernier rush avait sans doute sensibilisées. Quitte à couvrir deux fois plus de terrain, il préférait carrément contourner le camp.

À l'intérieur des lignes gardées par les sentinelles, il effectua un large crochet qui le porta sans incident à l'angle du bâtiment nord. Ayant à peu

près repéré les lieux et l'emplacement des sentinelles, il progressait désormais plus rapidement, avec plus de confiance, mais, malheureusement, sans la profonde méfiance qui lui avait permis d'accomplir son exploit. Puis, l'urgence de sa mission le poussait en avant. La vie de Mie était entre ses mains, ainsi que la capture de M^me^ Atomos. C'était beaucoup de responsabilités pour un seul homme. Radetich rasa le mur du bâtiment nord, arriva à la hauteur d'une porte qui s'ouvrit brusquement en l'inondant de lumière. Il était victime de l'accident le plus stupide qui soit, mais son manque de formation des commandos « Dragon Vert » devait tôt ou tard lui être fatal. Il entendit un hurlement d'avertissement, tira, tua son homme, mais un martèlement de pas et des appels retentirent de tous côtés. Radetich fonça, arme à la hanche, piqua droit sur le hangar.

D'un coup, le camp s'éveillait, et un petit projecteur éclaira le terrain de sa lumière rasante, se posa sur Radetich qui plongea. Il entendit des détonations, le miaulement des balles, pivota sur le ventre et rendit le projecteur aveugle d'une seule balle.

À dix mètres du hangar, il fut sur la porte d'un élan, tira le battant, se glissa dans l'entrebâillement, prit position. De cet endroit, il couvrait pratiquement toute la cour, abattit deux Noirs téméraires qui se ruaient idiotement, façon kamikaze. Leur chute stoppa temporairement les hostilités, et un grand calme retomba sur le camp. Radetich estima la chose illogique, puis éclata de rire. L'hélicoptère était derrière lui, avec son réservoir de carburant prêt à exploser !

Cela expliquait tout, mais ce calme ne durerait pas. Dès que M^me^ Atomos prendrait l'affaire en main, la situation de Radetich deviendrait précaire. Néanmoins, tant qu'il resterait en vie, il obligerait les autres à tirailler, et cela pouvait être bénéfique, si quelqu'un entendait les détonations. Le camp était isolé, mais pas autant qu'il aurait dû l'être. La force « Dragon Vert », les G'men et les policiers devaient vraisemblablement sillonner la région, puisque l'hélicoptère avait disparu au-dessus de Wildorado.

Radetich vida son chargeur afin d'inciter les autres à la riposte, mais personne ne lui répondit et il commença réellement à se faire du souci. On le savait seul, cerné dans le hangar, disposant d'une puissance de feu limitée et d'un stock de munitions évidemment insuffisant. En l'état actuel des choses, il était inoffensif, et la tactique la plus élémentaire conseillait de le laisser pourrir dans son coin. Sans eau, sans vivres, il ne tiendrait pas longtemps si une intervention extérieure ne le tirait pas de ce mauvais pas.

Puis, il ne pourrait veiller nuit et jour.

On tâterait le terrain de temps à autre, d'une manière discrète, et, s'il dormait, ce serait d'un sommeil qui se transformerai ! en nuit éternelle.

Radetich réapprovisionna son pistolet, coula un regard pensif vers l'hélicoptère en se demandant comment il lui serait possible de l'utiliser. Puis, un mouvement lui tira l'œil, et il devina un groupe d'hommes qui s'installait de part et d'autre du bâtiment nord. Un moment passa dans le silence, et des bruits de pas retentirent derrière le hangar.

Maintenant, il était pris au piège et, bien qu'indemne, pouvait se considérer comme un mort en sursis.

CHAPITRE IX

Depuis la « Chapelle », Mie entendit les hurlements, les détonations, puis, les Noirs qui tentaient de forcer sa porte détalèrent comme des lapins. Des chocs métalliques apprirent à la jeune femme que le râtelier se vidait, et, dehors, des pieds nus claquèrent sur les pavés disjoints de la cour.

À cause de la vitre brisée, l'air et les bruits parvenaient sans obstacle jusqu'à l'étroite pièce. Collée à la fenêtre, le poing crispé sur le pistolet de Radetich, Mie attendait, le cœur battant.

Il y eut une accalmie, une nouvelle série de coups de feu, puis le silence retomba définitivement sur le camp. Mie devina que Radetich n'avait pas été pris et qu'il s'était réfugié dans le bâtiment où se trouvait l'hélicoptère. Cela se voyait aux groupes cernant ce bâtiment qui était devenu le centre de l'attention générale. En outre, aux précautions que prenaient les hommes de M^me^ Atomos, il était clair que Radetich représentait un danger. Donc, et bien qu'étant réduit à l'impuissance, il ne devait pas être blessé et pourrait, le cas échéant, agir efficacement.

Un long moment s'écoula sans rien amener de nouveau, et un objet métallique dérapa de nouveau sur la serrure de la porte de la « Chapelle ». Mie quitta la fenêtre, s'approcha du battant à pas de loup, risqua un coup d'œil à travers l'une des fentes du panneau supérieur. Autour de la lampe à acétylène, ils n'étaient plus que quatre, mais leur détermination à s'emparer de Mie ne faisait aucun doute. Ils avaient déposé leurs armes en retrait, à même le sol, ne s'intéressaient plus qu'à la serrure que l'un d'eux tentait de forcer. Le crochet dont ils se servaient émit un tintement sec en frappant malencontreusement le métal, gratta bruyamment la serrure.

— Doucement, Sam, doucement… Pas la peine de la réveiller.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tout le monde s'occupe de l'autre type…

— Elle peut crier. Si elle crie, M^me^ Atomos l'entendra, et ce sera notre fête. Va doucement, ça va marcher… Après, on refermera la porte, et ni vu ni connu !

Mie recula doucement, enfila sa jupe, son manteau, et s'étendit sur le lit. Elle pensait que son pistolet risquait d'alerter les autres quand elle tirerait. Elle l'enroula dans un pan du drap de dessus, ajouta la couverture en tampon devant le canon. En fait de silencieux, il y avait plus perfectionné, mais la jeune femme savait par expérience que cela serait assez bon pour étouffer les détonations. Seulement, le système immobilisait en partie son arme. Si elle ne touchait pas ses cibles d'entrée, elle n'aurait pas le temps de redoubler. Les hommes seraient sur elle immédiatement, la désarmeraient, la cloueraient sur le lit en l'empêchant de hurler…

Mie préféra ne pas y penser, riva son regard à la porte.

Le crochet fouillait la serrure inlassablement, mais celle-ci tenait bon. Pourtant, elle était d'un modèle ancien et il fallait que l'opérateur fût vraiment novice pour ne pas en venir plus aisément à bout. Derrière le battant, les autres s'énervaient, parlaient inconsciemment plus haut. Malgré la précarité de sa position, Mie se prit à sourire. Ces chocs et ces murmures auraient tiré un mort de son sommeil !

Puis, le pêne céda en claquant, et le sourire de Mie s'effaça. La minute de vérité approchait.

Les hommes se firent silencieux, le battant pivota lentement et, dans la pénombre, la lueur de la lampe à acétylène traça sur le sol un triangle qui allait en s'élargissant au fur et à mesure que le panneau se déplaçait. Mie ne bougea pas, redressa simplement le canon du pistolet.

Un homme passa la tête, scruta la semi-obscurité. Ses dents étincelèrent, et il entra en faisant signe à ses amis que la voie était libre. Les trois autres se coulèrent dans la pièce et le dernier repoussa le battant. Entre ses cils, Mie surveillait leurs mouvements tournants. Ils n'étaient qu'à deux mètres, nus comme des vers, puant la sueur et suintant de désir.

— Allez, Sam !

Mie ouvrit le feu, presque à bout portant, pressant la détente à toute vitesse, pratiquement sans viser, entendit l'impact mou des projectiles pénétrant les chairs, puis on lui arracha son arme, et une masse gluante s'abattit sur elle. Elle retint son hurlement, ne put empêcher un genou de se glisser entre ses cuisses. Elle lutta contre la bouche qui cherchait ses lèvres,

mit la main dans un liquide gluant, faillit perdre connaissance en comprenant qu'elle se battait avec un cadavre.

Écœurée, elle se dégagea, vit, à la clarté de la lampe à acétylène, qu'elle était couverte de sang. Ses balles avaient fait mouche au premier essai. Trois de ses agresseurs avaient été tués sur le coup. Le quatrième s'était rué sur le lit alors que la mort était déjà en lui, avait succombé entre les jambes de Mie…

Dehors, rien ne bougeait, preuve que le drame était passé inaperçu. Mie se rajusta, gagna le dortoir, choisit une mitraillette, bourra ses poches et sa ceinture de six chargeurs et se dirigea vers la porte. Elle fit un arrêt sur le seuil, retira son manteau qu'elle remit simplement sur ses épaules sans enfiler les manches. Ainsi, la mitraillette se trouvait cachée, et elle gardait sa liberté de mouvements.

Elle respira profondément, attendit que le tremblement qui agitait ses mains disparaisse. Quand elle jugea avoir recouvré son calme, elle ouvrit la porte, sortit, et se mit tranquillement en marche, au pas, d'une allure naturelle, en direction du bâtiment où Radetich se terrait.

Quelques lampes brillaient de-ci de-là, mais la cour demeurait relativement obscure, et elle avait parcouru la moitié de sa route lorsqu'on décela sa présence. Un coup de feu claqua. La balle passa au large, et une voix lança aussitôt :

— Ne tirez pas ! Prenez-la vivante !

Invisible, M^me^ Atomos donnait ses ordres par le truchement d'un mégaphone ! Mie sourit, contente de s'être estimée à sa juste valeur d'otage de choix, poursuivit sa marche tout en baissant le cran d'arrêt de la mitraillette.

Une dizaine d'hommes se déployèrent, vinrent vers elle en se tenant prudemment courbés, conscients de se placer dans le champ de tir de Radetich, mais s'arrangeant pour que Mie s'y trouve également.

— Attention ! hurla Radetich.

D'un mouvement souple, Mie écarta son manteau, leva son arme et lâcha deux rafales qui firent le vide devant elle et provoquèrent la stupeur. Mettant à profit ce temps mort, elle courut tout en tiraillant de la hanche, crachant feu et flammes, hachant tout ce qui se trouvait alentour. Des hommes tombèrent encore, des vitres volèrent en éclats, mais personne ne riposta.

Haletante, elle pénétra en trombe dans le hangar, fut soutenue par Radetich alors qu'elle trébuchait. Il l'aida à reprendre son équilibre, la secoua un peu.

— Lâchez cette arme, Mie. Vous êtes à l'abri !

Elle s'aperçut qu'elle claquait des dents, que sa main restait soudée à la détente de la mitrailleuse. L'épreuve avait été rude, et elle avait descendu une dizaine d'adversaires, portait sur elle le sang de ses victimes, n'avait dans les narines que l'odeur âcre de la poudre…

— *Okay !* dit Radetich, calmez-vous, c'est fini. Asseyez-vous et prenez cette cigarette.

Elle obéit machinalement. Il lui donna du feu, la regarda tirer une profonde goulée.

— Vous êtes une dure, Mie, chapeau !

Elle sourit enfin, se détendit imperceptiblement, sourit un peu plus en constatant qu'elle était assise sur un bidon couvert d'huile. Son manteau était fichu, mais elle s'en était tirée avec les honneurs…

— Pas de bobo ? s'enquit Radetich, fixant le vide.

Elle secoua la tête.

— Ils étaient morts avant de me toucher… Sans vous, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Merci, Louis.

Il lui tourna le dos, inspecta la cour par l'entrebâillement de la porte. Maintenant, on avait éteint toutes les lumières et, à part les corps jonchant les pavés, personne ne se montrait. Radetich écouta, n'entendit aucun bruit. Le camp devait être plus isolé qu'il ne l'avait supposé car, après les rafales que Mie avait lâchées, il était impossible que le voisinage n'eût pas été réveillé. Donc, il n'y avait pas de voisinage…

— Qu'allons-nous faire, Louis ?

— Attendre, à moins que vous ne sachiez piloter cette machine ? fit Radetich en désignant l'hélicoptère.

Mie secoua négativement le front. Radetich sourit.

— Cela n'a pas d'importance, je plaisantais, car, de toute façon, on se serait opposé à notre tentative. En fait, notre situation ne s'est pas améliorée. Nous sommes réunis, voilà notre seul gain.

Mie montra la mitraillette, déposa les six chargeurs pleins sur une caisse.

— Avec cela, nous pouvons tenir longtemps.

— Nous n'avons ni vivres ni eau…

Mie haussa les sourcils.

— Vous voyez trop loin, Louis. Smith nous aura retrouvés avant peu !

Radetich le souhaita, mais n'y croyait pas.

---oOo---

Mâchonnant son éternel mégot de cigare éteint, le gros et puissant Owen Bernitz se dirigeait à petite allure vers la route n° 66. L'instant était celui qui suivait l'appel de *628 D.V. As.* retransmettant les consignes de Beffort, et intimant aux forces « Dragon Vert » de poursuivre les recherches dans un rayon de cent kilomètres autour d'Amarillo.

En tant que chef de « Dragon Vert », Bernitz avait dû distribuer à ses hommes les secteurs de prospection avant de se mettre lui-même en route pour l'Ouest. À l'instant précis, il sortait à peine d'Amarillo, se trouvait sur l'autoroute de dégagement à quatre voies reliant la ville à la route n° 66 proprement dite.

La circulation était faible, sinon nulle, et ce fut sans doute pour cette raison que Bernitz remarqua le camion venant en sens opposé, sur la voie n° 4. À première vue, ce n'était qu'un véhicule comme un autre, et Bernitz allait le lâcher des yeux, lorsque la vive clarté d'un lampadaire courbe illumina violemment la cabine. Ce ne fut qu'un éclair, mais Owen Bernitz identifia instantanément la face sombre d'Amstrong.

C'était surprenant, inattendu, contre toute logique. Se sachant traquée, M^me^ Atomos ne pouvait pas avoir envoyé en ville son plus proche collaborateur alors que, le matin même, elle avait pris d'incroyables risques pour le sortir des cellules du F.B.I. ! Cela sema le doute dans l'esprit de Bernitz, et l'empêcha de baisser la manette d'émission de sa radio pour lancer un appel sur les ondes.

Tout bien pesé, il s'agissait peut-être d'une ressemblance frappante, puis, de la voie 1 à la voie 4, il y avait une certaine distance qui, de nuit, n'améliorait pas la vision.

Cependant, Bernitz n'était pas le genre d'homme à se poser trop longuement des questions. Quand quelque chose le démangeait, il lui fallait en avoir le cœur net. Il accéléra, vira à la plus proche bretelle, emprunta le tunnel et revint sur Amarillo à une allure supersonique. À présent, il était sur la même voie que le camion, mais ce dernier ne l'avait naturellement pas attendu.

Bernitz accéléra encore, grogna de dépit en pénétrant dans Amarillo. Le camion avait filé pour une destination inconnue et, pour le retrouver, ce ne

serait pas du gâteau. Bernitz roula au hasard des rues, des avenues, empruntant malgré lui un itinéraire classique, finit par apercevoir une paire de feux rouges sur la longue perspective de la 8e Avenue Nord…

Il se rapprocha sans trop respecter le code de la route, poussa un soupir en reconnaissant le fameux camion bâché. Ce dernier descendit vers le sud par Buchanan Street, tourna délibérément dans la 15e Avenue, et Bernitz commença à boire du petit lait. Bien que n'ayant pas participé à l'action qui s'était terminée par l'envol de l'hélicoptère, il avait attentivement suivi l'affaire en écoutant sa radio de bord, n'ignorait pas que l'ex-appartement de Mme Atomos était gardé par des policiers, se demandait avec curiosité ce qu'Amstrong espérait en revenant en des lieux qu'il aurait dû éviter comme la peste…

Le camion s'immobilisa le long du trottoir, devant le no 214 où le stationnement était autorisé, et Amstrong en descendit, pénétra directement dans l'immeuble. Bernitz stoppa à son tour, assez indécis sur la conduite à tenir. S'il arrêtait le boy de Mme Atomos, serait-ce faire preuve de plus d'intelligence que de le suivre lorsqu'il regagnerait son refuge ?

Owen se posait la question, quand un second Noir, qui était probablement le chauffeur du poids lourd, prit pied sur le trottoir. Il jeta autour de lui un coup d'œil inquisiteur, ne vit rien de suspect, entra dans la maison…

Quelques minutes passèrent, et la bâche se souleva. Deux autres Noirs firent leur apparition, sautèrent à terre et disparurent dans l'immeuble. Pensif, Owen Bernitz ne bougea pas.

Si les quatre hommes comptaient visiter l'ex-appartement de Mme Atomos, ils se heurteraient aux policiers chargés de le garder. Cela produirait des étincelles, des dégâts, et Owen n'aurait qu'à se baisser pour ramasser les morceaux. Il jeta son mégot, alluma un cigare neuf – ce qui était un acte rare – et patienta. Pas longtemps, à peine quinze minutes, au bout desquelles les quatre Noirs entrèrent dans son champ de vision.

Amstrong et le chauffeur avaient les bras ballants, mais les deux autres portaient une sorte de caisse qu'ils déposèrent dans le camion avant d'y monter et de laisser retomber la bâche. Puis, le camion démarra, vira au bout de l'avenue, fit un détour et se retrouva dans la 8e Avenue Nord. Un peu éberlué, Owen suivait à quelques encablures. Il n'y avait pas eu de détonations ni d'agitation, à croire que les gens de Mme Atomos n'avaient fait qu'entrer et sortir après avoir palabré dans le couloir.

Cependant, la mystérieuse caisse était là pour prouver le contraire. Devant, le camion allait son petit bonhomme de chemin, restant sous la limite de vitesse autorisée, parfaitement à sa droite, semblant effectuer une livraison tardive dans quelque banlieue lointaine…

Bernitz eut alors une réminiscence. Il actionna la manette de son poste, passa en émission.

— J'appelle *628 D.V. As.* Ici, Bernitz…

— J'écoute, Owen, répondit aussitôt Ralf Stuton. Du neuf ?

— Un peu, fiston ! Je suis sur la piste d'un camion qui trimbale Amstrong et un tas de mal blanchis ! Dis donc, il se présente sous quelle forme, le machin à refroidir ?

— Pas de certitude à ce sujet. Le marchand de journaux, qui assista au départ de M^me^ Atomos ce matin, a simplement dit qu'Amstrong et Costello ont chargé une caisse dans la camionnette.

— Dans *mon* camion, dit Bernitz, il y a également une caisse.

Tout en roulant, il raconta la scène à laquelle il venait d'assister, fut mis en communication avec Smith Beffort que Stuton relayait depuis son dispatching de Pleasant Valley.

— *Hullo,* Owen ! aboya Beffort, qu'est-ce qui vous a empêché de nous prévenir plus tôt ?

— La prudence, *boss !* Vous avez entendu mon histoire ?

— J'ai entendu ! Bon sang ! Il fallait donner l'alerte dès que vous avez repéré ce camion ! Cette caisse, comme vous dites, est certainement le producteur de froid. Si j'ai bien compris, Amstrong ramène l'appareil à M^me^ Atomos. S'il y parvient, elle disposera d'une arme redoutable !

Bernitz ne se démonta pas.

— Exact. Mais, s'il n'y parvient pas, vous ne saurez peut-être jamais en quel endroit votre femme est retenue prisonnière ! Moi, je peux vous expédier Amstrong, son camion et tout le fourbi dans le décor ! Mais, après ?

Une fois de plus, Beffort se trouvait aux prises avec le redoutable problème consistant à choisir entre l'intérêt général et l'intérêt particulier. Autrement dit, il fallait faire un choix rapide entre la vie de Mie et celle des milliers d'Américains que M^me^ Atomos avait promis de réfrigérer pendant le soir du Réveillon.

Comme il restait muet, Bernitz proposa :

— Il y a un moyen de tout arranger. Vous me laissez pister ce camion jusqu'au terme de sa course. En même temps, je vous renseigne sur ma position, si bien que nous serons tous à pied d'œuvre pour lui faire sa fête quand…

Bernitz s'interrompit, car son pare-brise venait de se désintégrer. Il reçut en plein visage des débris de verre, un coup de vent s'engouffra dans la voiture, et il fut contraint de se cramponner à son volant pour ne pas filer au fossé.

— Owen ? cria Beffort.

Mais Bernitz était trop occupé pour répondre. Le camion le canardait durement, et les rafales hurlaient à ses oreilles avant de se perdre dans la nuit. Les autres, celles qu'il n'entendait pas, martelaient la carrosserie, perforaient le radiateur, claquaient sur le moteur avec des bruits de marteau.

Un pneu éclata, un autre suivit, et la voiture effectua un spectaculaire tête-à-queue avant de s'immobiliser sur la berme. Sonné, très épaté d'avoir survécu à ce tir de barrage, Bernitz alla tout bonnement s'asseoir sur la terre glacée.

Quand il songea à prévenir Beffort, ce fut pour trouver sous sa main un poste de radio transformé en passoire. Il leva sur la route un œil découragé. Aussi loin que sa vue portait, le camion était maintenant invisible.

CHAPITRE X

L'homme s'approcha de M^me^ Atomos, lui dit qu'Amstrong la demandait au téléphone. La terrible femme descendit dans son repaire, rafla le combiné reposant sur la table.

— Bob ? Que se passe-t-il ?

— J'ai l'appareil, patronne, mais nous avons été obligés de nous débarrasser d'une voiture qui nous suivait depuis Amarillo. Je vous appelle depuis une cabine de station-service située sur la route soixante-six. Que dois-je faire ?

— Rentrez au plus vite !

— Je ne sais pas si c'est bien indiqué, fit Amstrong, qui paraissait mal à l'aise. Le type qui nous suivait ressemblait comme un frère à Owen Bernitz, et sa voiture était équipée d'un poste radio… S'il a indiqué notre position, d'autres « Dragon Vert », et peut-être Smith Beffort en personne, nous attendent sûrement plus loin.

M^me^ Atomos grinça des dents. Elle avait assez à faire avec Mie et Radetich sans devoir tenir à bout de bras cet imbécile d'Amstrong ! Elle devait tout décider, tout superviser ! Ah ! il était bien passé, le temps du Grand Cerveau !

— Vous avez des consignes prévues pour être exécutées en cas d'ennuis, Bob ! Consultez votre petite liste et agissez en conséquence ! Où que vous soyez, il y a un sympathisant de l'*O.A.A.M.A.* à proximité. Mais, avant tout, mettez le producteur de froid à l'abri ! Ensuite, vous changerez de véhicule et reviendrez ici avec vos hommes. À bientôt.

Elle raccrocha, remonta au rez-de-chaussée et reprit place derrière les persiennes blindées d'où elle épiait le hangar à l'aide de jumelles de nuit.

En rejoignant Radetich, Mie lui compliquait terriblement la vie. Sans elle, M^me^ Atomos se préparerait actuellement à faire sauter le hangar, quitte à sacrifier l'hélicoptère.

Maintenant, elle ne pouvait réduire Radetich à l'impuissance sans risquer de tuer Mie. Or, si les choses tournaient au vinaigre, la vie de Mie prolongerait sans aucun doute celle de M^me^ Atomos.

— Tom, faites prendre position à vos meilleurs tireurs. Distribuez des fusils à lunette qu'ils tiendront braqués sur l'entrebâillement de la porte. Radetich se montre parfois. La prochaine fois que sa tête apparaîtra, je veux le voir mort !

Tom tourna les talons. M^me^ Atomos le stoppa d'un claquement de langue.

— Dites à vos tireurs de ne pas se tromper, n'est-ce pas ? S'ils me tuent M^me^ Beffort, ils seront écorchés vifs ! Quant à vous, il vaut mieux ne pas en parler…

Tom avala sa salive, opina, s'en alla réunir ses huit meilleurs tireurs auxquels il donna des fusils de guerre munis d'une lunette de précision. Il leur transmit les consignes, et les menaces de la patronne, leur laissa carte blanche pour se poster où bon leur semblait.

De derrière sa porte, Radetich saisit quelques mouvements aux abords de l'autre bâtiment, vit deux ou trois silhouettes se jeter au sol, mais l'obscurité et la distance l'empêchèrent d'en distinguer plus. D'ailleurs, cela le laissait froid. Tant que personne ne tenterait un assaut en règle contre le hangar, rien ne saurait vraiment l'inquiéter.

— Quelle heure est-il ? demanda Mie.

Radetich recula à l'abri du battant, jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre-bracelet.

— Bientôt 23 heures, et nous sommes toujours à la date du 19 décembre.

Mie secoua le front.

— C'est bien de le préciser, Louis. J'ai l'impression que des mois se sont écoulés depuis ma visite chez *Bolls & Lingston !* Comment est-ce, dehors ?

— Le calme plat, fit laconiquement Radetich.

Mie écouta. Le silence était incroyable, seulement troublé par les rafales encore timides d'une bise mordante venant du nord. Si cela continuait, les nuages seraient balayés avant peu et, au clair de lune, l'assaut que redoutait Radetich prendrait des allures de suicide collectif.

Mie ne comprenait pas l'inhabituelle patience de M^me^ Atomos, le dit à Radetich qui se contenta d'un haussement d'épaules.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle se presse ? Nous sommes cernés dans ce hangar, et nos amis ignorent totalement ce que nous sommes devenus.

Il eut un sourire amer.

— Je suis responsable de cet état de choses. Lorsque j'ai compris que cet endroit abritait M^me^ Atomos, j'aurais dû tout de suite contacter notre dispatching ! La haine est toujours mauvaise conseillère…

Mie ne commenta point. La situation ne pouvait être modifiée, et il était parfaitement ridicule de regretter les actes passés. Puis, elle comprenait Radetich. Après l'assassinat de sa famille, il ne pouvait se comporter normalement. Mie savait ce qu'il ressentait car, à la suite du décès de son propre fils, elle s'était elle-même lancée à la poursuite de M^me^ Atomos en oubliant le reste du monde.

Radetich examina le hangar, désigna l'unique fenêtre à tabatière ménagée dans le toit.

— Je me demande si…

— Ne vous demandez rien, coupa Mie. Si vous essayez de sortir par-là, ils vous tueront. Oubliez-vous que le bâtiment est complètement encerclé ? De plus, il est probable que des guetteurs ont été placés sur le toit.

— Ce n'est pas certain, dit Radetich, les yeux levés. Puis, je ne crois pas que le bâtiment soit entièrement cerné. Il y a des hommes derrière le hangar, mais la partie opposée de la construction doit être déserte. En rampant sur le toit, il me serait possible d'atteindre une zone non surveillée, de sauter à terre et de quitter l'enceinte du camp. Vous savez, Mie, ma voiture n'est qu'à quelques centaines de mètres.

La jeune femme lui posa la main sur le bras.

— Ne faites pas cela, Louis, je vous en conjure. Ici, nous ne courons pas de danger immédiat, et je suis persuadée que Smith ne tardera pas à retrouver votre piste.

— Comment ?

— Quelqu'un finira bien par apercevoir votre voiture.

Radetich eut un signe négatif.

— Aucune chance. Je l'ai dissimulée dans le bois quand le camion d'Amstrong est passé. Elle est invisible de la route et le restera même quand le jour naîtra. Je vous laisserai la mitraillette, et vous serez pratiquement intouchable…

— C'est trop risqué !

— Qui ne risque rien n'a rien, Mie. Regardez. Je peux atteindre cette fenêtre à tabatière en grimpant le long de la poutre centrale. Ensuite, ce sera un jeu d'enfant !

Maintenant, Mie hésitait. Elle objecta cependant :

— Et s'il y avait des guetteurs sur le toit ?

— J'abandonnerai, promit Radetich.

Il vérifia son pistolet, se défit de son pardessus et dit :

— Surveillez la cour, voulez-vous ? Au cas où ils me repéreraient, vous pourrez me couvrir afin que je puisse revenir jusqu'à la fenêtre. Prête ?

Mie s'empara de la mitraillette, se posta auprès de la porte et répondit qu'elle était prête. Radetich grimpa en s'aidant des aspérités du mur, monta sur la poutre, s'avança rapidement vers la fenêtre à tabatière. De loin, le toit lui avait donné l'impression d'être en terrasse, mais, à présent, il constatait qu'il était légèrement en pente. La fenêtre à tabatière s'ouvrait précisément du côté opposé à l'autre bâtiment, et Radetich espérait que le faîte de la toiture, bien que peu précisé, suffirait à le cacher aux regards ennemis.

Il dégagea la fermeture ancienne, à crémaillère, souleva lentement le battant vitré et jeta un coup d'œil sur le toit absolument désert.

— Personne ? s'enquit Mie à voix basse.

Radetich leva le pouce pour lui indiquer que tout allait bien, lui fit un petit signe d'adieu, et se glissa sur le zinc sans rabattre complètement le montant vitré qui, en position verticale, aurait probablement dépassé de l'arête du toit.

En rampant, Radetich s'éloigna, soutenant de son corps le montant qui ne demandait qu'à se refermer. Puis, il retira ses jambes, retint le montant du bout du pied, le laissa doucement retomber. Ce n'était rien mais, malgré le froid vif, Radetich était déjà en sueur. Heureusement, le zinc rendait sa reptation aisée. Là-dessus, son corps glissait facilement, et tout aurait été parfait si les boutons de son veston n'avaient crissé contre le métal. Mais le bruit demeurait relativement discret, était en partie couvert par les sifflements du vent soufflant maintenant avec force.

Sous cette bise glaciale, les guetteurs noirs devaient claquer des dents. Ils étaient mal équipés, peu habitués au froid, et cette interminable attente nocturne avait sans doute émoussé leur attention. Compte tenu de toutes ces circonstances, Radetich évaluait ses chances à la cote de 60 p. 100. Il continua sa lente progression, se rapprocha insensiblement de l'extrémité est du bâtiment…

En cet instant, et à cause des difficultés rencontrées depuis qu'il s'était introduit dans le camp, Radetich déplorait de ne pas avoir accepté le pistolet paralysant proposé par Smith Beffort quelques semaines auparavant. Avec une telle arme, il aurait depuis longtemps fait le vide autour de lui, silencieusement, invisiblement, et surtout sans tuer.

Au bout de dix minutes, Radetich arriva à l'extrémité de la toiture. Il avait mené à bien une partie de son plan, laissant en arrière le gros des forces Atomos hypnotisées par la porte du hangar, n'ayant plus devant lui qu'une vaste zone ténébreuse qu'il estimait accueillante. Cependant, pour se perdre dans cette nuit, il devait parvenir à descendre du toit sans se faire intercepter. Regagner le sol ne présentait pas de gros obstacles. Sauter d'un premier étage en se laissant pendre dans le vide était à la portée du premier venu.

L'important, c'était de tromper la surveillance des gardes qui pouvaient rôder alentour.

Radetich se laissa glisser jusqu'à la gouttière, risqua un coup d'œil circonspect vers la terre battue, la campagne toute proche. Les environs paraissaient déserts, mais, en regardant en direction du hangar, Radetich distingua la lueur de plusieurs cigarettes. Donc, et ainsi qu'il l'avait prévu, M^me^ Atomos se contentait du bouclage du hangar, estimant certainement que le toit était inaccessible…

Cela laissa soudain Radetich rêveur. À moins d'ignorer l'existence de la fenêtre à tabatière, il était incroyable que la terrible femme eût laissée ouverte une telle voie de fuite. Cette certitude frappa Radetich d'inertie. En raisonnant froidement, c'est-à-dire en évitant de prendre ses désirs pour des réalités, il devait admettre que le chemin du toit conduisait probablement à la mort. En discutant avec Mie, il avait, une fois de plus, sous-estimé l'organisation Atomos.

Radetich rata sa chance en restant immobile. Sachant ce qu'il savait, il aurait dû faire demi-tour sans attendre. Au lieu de cela, il continua d'épier la nuit et, ne voyant et n'entendant rien, finit par se persuader que son imagination le poussait au pessimisme. Comme toute médaille, son précédent raisonnement possédait un revers non négligeable. En fait, et puisque M^me^ Atomos ne vivait pas dans les lieux, pourquoi aurait-elle connu l'existence de la fenêtre à tabatière ?

D'autres la connaissaient, évidemment. Cependant, quand M^me^ Atomos ordonnait, qui aurait eu le culot de lui dire qu'elle se trompait ?

Radetich commençait à éprouver les atteintes du froid. Il décida de risquer le tout pour le tout, balança ses jambes du côté de la façade aveugle, se suspendit par les mains, lâcha tout et prit souplement contact avec le sol…

---oOo---

Mie se retrouva bien seule après le départ de Radetich. Elle lutta contre la sensation de découragement qui la gagnait, essaya de faire diversion en mobilisant son attention sur la surveillance de la cour. Mais, de ce côté, rien ne bougeait, et le temps se mit à couler avec une lenteur désolante.

Néanmoins, au fur et à mesure que les minutes fuyaient, Mie se rassurait à propos de Radetich. S'il avait été découvert par la garde noire de M^me^ Atomos, il y aurait eu des coups de feu, des cris. Donc, le silence était rassurant.

Une demi-heure passa ainsi, puis un glissement provenant du toit fit lever la tête à la jeune femme. Elle abandonna l'entrebâillement de la porte, se posta sous la fenêtre à tabatière, vit un buste s'y encadrer. Elle ne voyait qu'une ombre, un bras, mais, curieusement, ne reconnaissait pas la silhouette familière de Radetich. La gorge sèche, elle appela :

— Louis ?

Là-haut, à travers la vitre souillée, l'ombre imposa le silence d'un geste impératif, fit comprendre que la fenêtre se trouvait fermée de l'intérieur, qu'il lui était impossible de revenir par ses propres moyens. Mie se demanda pourquoi Radetich ne lui répondait pas, n'en comprit la raison que lorsqu'un nuage, enfin chassé par le vent, dévoila un rayon de lune qui révéla crûment le visage noir penché sur la lucarne.

L'homme réalisa tout de suite le danger, tenta de reculer, mais la rafale de Mie lui fit sauter le crâne en pulvérisant à jamais la vitre. Son corps roula sur la pente, s'écrasa derrière le hangar dans un bruit mou…

Mie bondit à la porte, l'atteignit à temps pour mitrailler un groupe d'assaut qui se dispersa sans demander son reste, et en laissant quelques cadavres de plus sur le pavé.

Sur le toit, plus aucun bruit. Dans la cour, le calme complet. Mie réapprovisionna son arme, balaya le bâtiment d'en face afin d'extérioriser sa rage. Elle brisa quelques autres vitres, laboura du plâtre, retira son index de la détente en songeant qu'elle épuisait vainement ses munitions, s'assit sur la caisse. Louis Radetich avait été tué et, désormais, elle ne pouvait

compter que sur elle-même. Mais, comment empêcherait-elle ses paupières de se fermer lorsque la fatigue s'emparerait d'elle ?

En capturant et en assassinant Radetich, M^me^ Atomos venait de remporter une indéniable victoire, et Mie était, en quelque sorte, dans le creux de sa main. La jeune femme ferma les yeux, par lassitude, les ouvrit brusquement en entendant la voix de M^me^ Atomos parlant dans son mégaphone.

— Mie Azusa, comme vous devez déjà le savoir, Louis Radetich est tombé en notre pouvoir. Contrairement à ce que vous avez sans doute pensé, nous ne l'avons pas exécuté. Il se trouve à mes côtés, en bonne santé, et il ne tient qu'à vous qu'il la conserve. En effet, si vous ne vous rendez pas avant cinq minutes, votre ami sera torturé. Nous commencerons par lui crever l'œil droit. Après un nouveau délai de cinq minutes, et en admettant que vous résistiez toujours, nous lui crèverons l'œil gauche…

M^me^ Atomos marqua un silence pour mieux faire apprécier la portée de ses paroles, puis, elle reprit :

— De toute façon, vos chances de voir arriver des secours sont inexistantes. Une unique route pourrait éventuellement conduire vos amis jusqu'à nous, mais, en prévision d'une surprise toujours possible, nous avons barré cette route avec des panneaux de signalisation la déclarant interdite pour cause de travaux. Maintenant, je déclenche mon chronomètre. Il est exactement vingt-trois heures quarante-cinq. Sachant que vous n'avez pas de montre, je vous donnerai le temps qu'il vous restera toutes les soixante secondes. Réfléchissez bien ! Si Radetich devient aveugle, ce sera par votre faute !

Elle se tut, et l'insupportable silence retomba une fois de plus sur le camp. Mie savait qu'elle se rendrait. Même si M^me^ Atomos devait ensuite la tuer ainsi que Radetich, elle ne pouvait, pour l'instant, agir autrement. Pourtant, auparavant, elle se devait de tenter quelque chose. Cinq minutes ! C'était infiniment trop court !

Mie passa la mitraillette en bandoulière, grimpa au mur en s'aidant des aspérités et, ainsi que l'avait fait Radetich un moment plus tôt, monta sur la poutre.

— Une minute ! lâcha M^me^ Atomos.

Mie fit le vide dans son esprit, avança vers la fenêtre à tabatière et, parce que le cadre n'avait plus de vitre, se retrouva très vite sur le toit. Elle rampa, en se maintenant à l'abri du faîte de la toiture…

— Deux minutes ! fit M^me^ Atomos.

Mie ne prenait pas autant de précautions que Radetich, car elle avait la certitude qu'on ne lui tirerait pas dessus, et fut à l'extrémité du bâtiment en un temps record…

— Trois minutes !

Mie venait de gagner une vingtaine de mètres, apercevait l'autre bâtiment sous un angle nouveau. Un angle dont M^me^ Atomos et ses hommes n'avaient aucune raison de se méfier. On se garde par rapport à la position qu'occupe l'ennemi, et rarement de ses flancs. Or, Mie était précisément parvenue sur le flanc de l'adversaire…

— Quatre minutes !

Mie localisa approximativement l'endroit d'où M^me^ Atomos lançait son décompte. Elle leva sa mitraillette, en braqua le canon. Au prochain et dernier avertissement, elle ouvrirait un feu d'enfer sur la direction présumée de…

Il y eut un cri, le bruit d'une bousculade que le mégaphone amplifia, et la voix de Radetich hurla :

— Ne vous rendez pas, Mie ! Ils m'ont déjà crevé les yeux ! Je préfère mourir ! Ne vous rendez pas !

Puis, un coup de feu claqua et Radetich se tut.

Livide, Mie se laissa glisser un peu plus bas.

Cette fois, Louis Radetich était mort, et plus rien ne lui interdisait de jouer sa propre carte…

CHAPITRE XI

Les yeux crevés, bâillonné, maintenu par deux hommes, Radetich avait réussi à se libérer, à empoigner M^me^ Atomos au cou. Malgré l'atroce douleur qui le secouait, Radetich avait hurlé son avertissement après avoir arraché son bâillon, tout en étranglant M^me^ Atomos qui ne pouvait se dégager de cette formidable étreinte.

Finalement, l'un des hommes avait libéré sa patronne en logeant une balle dans la tête de Radetich…

Maintenant, M^me^ Atomos récupérait en se tenant la gorge, essayant de chasser les étoiles qui dansaient devant ses yeux, se demandant où Radetich avait puisé la force dont il venait de faire preuve… Elle s'était décidée à le garder auprès d'elle, au cas où Mie aurait contesté qu'il fût toujours en vie, mais Radetich avait fait échec à son plan, si bien que la situation restait ce qu'elle était.

M^me^ Atomos se secoua, consciente d'être le point de mire des hommes qui l'entouraient, appela Tom d'un geste.

— Grenades lacrymogènes, coassa-t-elle.

Elle avait l'impression que son larynx était broyé, ses cordes vocales à jamais lésées, et quelque chose craquait d'inquiétante façon lorsqu'elle déglutissait. Elle tendit l'index vers le hangar.

— Sortez-la du bâtiment coûte que coûte… Si elle continue de nous mitrailler, le bruit des détonations finira par attirer Smith Beffort et ses gens… Mais, ne la tuez pas !

Elle chuchotait, aphone, et Tom devait tendre l'oreille pour comprendre ses instructions.

— Quand vous la tiendrez, poursuivit M^me^ Atomos avec effort, vous la conduirez au sous-sol. Ceux qui l'auront capturée pourront s'amuser avec elle… Allez.

Tom s'éloigna, revint avec un sac de grenades lacrymogènes, les distribua à cinq de ses meilleurs hommes et en conserva deux en main. Il tenait à être le premier participant au viol de M^me^ Beffort.

---oOo---

Mie venait de toucher terre. Elle se releva, reprit sa mitraillette, se coula le long du mur. Sans chaussures, elle ne faisait pas le moindre bruit, mais ses pieds étaient de glace.

Sans sortir de l'ombre du bâtiment, elle examina avec une certaine angoisse le terrain découvert qu'elle aurait à franchir. Environ cinquante mètres avant l'amorce de la route et l'orée du petit bois. Une heure plus tôt, avant que le vent ne chasse les nuages, la chose eût été plus facile. À présent, la lune brillait de tout son éclat, révélait le moindre détail du paysage nocturne et, pour passer sans être vue, il lui faudrait bénéficier d'impondérables tout à fait imprévisibles.

Elle demeura immobile, incapable de se décider, entendit un léger brouhaha en provenance de l'autre bâtiment. Elle se pencha, vit des lueurs dansantes s'éloignant en direction du sud. Grâce au clair de lune, elle vit également que ce commando de six hommes restait hors de vue du hangar. Elle ne devina pas le but de la manœuvre, mais comprit que cela créait une diversion qu'elle ne pouvait laisser passer.

Elle se déplaça à reculons, prit du champ en s'efforçant de conserver l'angle du mur comme écran entre elle-même et l'autre bâtiment, gagna quinze mètres au bout desquels son angle mort fut réduit à zéro par rapport aux hommes placés derrière le hangar. À ce stade, et dans l'impossibilité d'échapper en même temps à tous les regards, il ne lui restait plus qu'à se ruer en avant.

Elle le fit courageusement, sprinta sans se retourner, arriva au rideau d'arbres sans que retentisse le cri d'alarme qu'elle redoutait, fit une pause pour reprendre son souffle. Si elle en sortait, ce serait grâce à Radetich qui, par deux fois, avait payé de sa personne. Pour conclure, il en était mort, et Mie n'avait pas le droit de rendre son sacrifice inutile en échouant dans sa tentative.

Elle se glissa entre les troncs, progressa le long de la mauvaise route. Les ronces s'accrochaient à ses vêtements, et ses pieds étaient en sang, mais elle avait atteint un état second qui la rendait insensible.

Du camp, lui parvinrent quatre ou cinq explosions très sèches qu'elle identifia aussitôt ; grenades lacrymogènes ! Du même coup, elle réalisa que la mission du commando consistait certainement à contourner le hangar par le sud, à grimper sur le toit afin de balancer les grenades par la fenêtre à tabatière sans vitre. Là encore, Mie estima que la chance avait été avec elle. Le commando aurait parfaitement pu choisir de passer par le nord…

Elle pensa qu'on ne tarderait pas à s'apercevoir de son absence, sortit du bois, et avança beaucoup plus aisément sur la route. Dans le quart d'heure suivant, elle devrait avoir découvert la voiture de Louis Radetich. Il avait dit qu'elle ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres, qu'elle était invisible depuis la route… et que personne ne saurait l'apercevoir, même en plein jour !

Donc, retrouver la voiture en de telles circonstances relevait du miracle. Mie y renonça, accéléra son allure, bien que le poids de la mitraillette commençât à la fatiguer, franchit une courbe et aperçut les feux du barrage dont avait parlé M^me^ Atomos. Une barrière rouge et blanche, quatre lanternes que le vent secouait, deux panneaux installés de part et d'autre de la chaussée…

Mie allait contourner la barrière, quand un ronflement de moteur la jeta dans le fossé. Elle faillit détaler en imaginant que M^me^ Atomos s'était lancée à sa poursuite, resta terrée en constatant que la voiture arrivait dans l'autre sens. Les phares se posèrent sur la barrière, et la voiture ralentit, stoppa devant Mie qui en vit descendre un Noir.

— Grouille-toi ! lâcha Amstrong d'une voix nerveuse.

À la lueur des phares, à celle du plafonnier que l'ouverture de la portière avait déclenchée, Mie vit que la voiture transportait cinq hommes. Six, en comptant celui qui déplaçait la barrière… Pas la mer à boire !

Mie ouvrit le feu sans sommation ni hésitation. À trois mètres, ce fut un massacre, et le plus dur fut de débarrasser la Cadillac des cadavres. Après quoi, Mie fit demi-tour en écrasant un peu ses victimes et lança la voiture en direction d'un lieu plus civilisé. Louis Radetich était mort, mais la disparition d'Amstrong et de ses compagnons le vengeait très largement…

Mie eut un sourire, accéléra dans une longue ligne droite, déboucha soudain sur une route large et lisse comme un billard. Une borne

kilométrique lui apprit qu'elle se trouvait sur la route 66, non loin de Wildorado, et à une trentaine de kilomètres d'Amarillo. Cela, et l'apparition d'un poste téléphonique routier, élargit encore le sourire de la jeune femme depuis trop longtemps sur les nerfs. Elle stoppa, descendit en conservant son arme, décrocha sans cesser d'épier la route secondaire par laquelle risquait de surgir un groupe Atomos.

À l'autre bout du fil, l'on toussa avant de réciter :

— Ici, la prévention routière. Quel est votre poste d'appel ?

— Soixante-neuf, dît Mie, et je ne suis pas en panne. Je me nomme Mie Azusa-Beffort, et je viens d'échapper à M^me^ Atomos. Avertissez le dispatching *628 D.V. As.* sans perdre de temps, voulez-vous ?

Le type ne s'exclama pas, ne s'énerva pas.

— Entendu, madame Beffort, ne bougez pas.

Malgré ce laconisme, Mie crut comprendre qu'on lui demandait de rester en ligne. Elle y resta donc, tout de même un peu déçue de ne pas avoir soulevé plus de curiosité chez son interlocuteur, écoutant un murmure de voix lointaines par le truchement de l'écouteur. Cela dura une petite minute, puis le type de la prévention revint en ligne.

— Madame Beffort ?

— Je suis là.

— Une voiture arrive sur vous. Elle vient de Wildorado, et vous devez voir ses phares. C'est votre mari qui la pilote. La voyez-vous ?

— La voici ! fit Mie. Merci…

Elle lâcha téléphone et mitraillette, courut vers la voiture, dans un réflexe assez puéril qui venait du cœur et où la raison n'avait rien à voir. La Malibu freina, Smith sauta en voltige, souleva sa femme dans ses bras. Ils n'échangèrent pas un mot, car leurs lèvres étaient soudées…

Dans la Malibu, Akamatsu et Bernitz comptaient les étoiles.

---oOo---

La camionnette pénétra dans le camp. M^me^ Atomos sortit en trombe du bâtiment, s'approcha de Tom qui ouvrait la portière.

— Ne me dites pas qu'elle s'est échappée !

Sa gorge allait mieux. Tom baissa le nez.

— Elle s'est échappée dans la voiture d'Amstrong, dit-il sourdement.

M^me^ Atomos se raidit.

— Où est Amstrong ?

Tom désigna la camionnette du pouce.

— Là-dedans, avec les autres. Mie Azusa les a massacrés à bout portant. Ils ne respiraient plus quand nous sommes arrivés, après les détonations…

M^me^ Atomos ne dit rien. Elle contourna la camionnette, demanda de la lumière, regarda sans bouger les six corps entassés. Amstrong était au-dessus. La rafale l'avait touché à la hauteur du cou, presque sous le menton, auquel sa tête ne tenait plus que par des lambeaux de chair…

Mâchoire soudée, M^me^ Atomos s'écarta. Elle n'aimait pas vraiment Amstrong, ressentait sa disparition comme un affront personnel. De surcroît, c'était Mie, son ex-Miss Atomos, qui avait pratiqué l'opération ! Un comble !

— Madame, se permit Tom, je crois qu'il faudrait évacuer le camp…

M^me^ Atomos opina. Il était évident que Mie ne tarderait pas à revenir avec des renforts. Quoi qu'il lui en coûtât, la terrible femme devait abandonner sa base. Pour elle, cela ne posait pas trop de problème. Pour sa garde noire, livrée à elle-même, sans moyen de transport, au cœur d'une région quadrillée par les forces de l'ordre, ce serait une autre histoire…

Mais M^me^ Atomos ne faisait pas de sentiment, espérait au contraire que la fuite d'une centaine d'hommes obligerait les gens de Smith Beffort à moins s'occuper d'elle. Elle ne serait d'ailleurs pas pour autant en sécurité absolue. Après avoir emprunté le souterrain, elle arriverait à une villa située à l'intérieur de la zone dangereuse. Naturellement, elle pourrait attendre là que l'orage s'éloigne, mais l'attentisme n'était pas de mise en un tel moment.

Puis, à la suite de la mort d'Amstrong et de ceux qui l'accompagnaient, elle ignorait en quel endroit avait été caché le producteur de froid !

Mie envolée, Amstrong disparu, le camp inutilisable, c'était beaucoup pour une journée, et M^me^ Atomos n'admettrait pas de perdre aussi l'unique exemplaire de sa nouvelle arme. Déjà qu'elle s'efforçait d'oublier l'échec de *Bolls & Lingston* et celui de son appartement de la 15^e^ Avenue…

— Je donne l'ordre, madame ? demanda Tom, qui voyait passer les minutes avec anxiété.

M^me^ Atomos le regarda sans le voir.

— Faites…

— Comment les hommes vont-ils partir ?

M^me^ Atomos eut un sourire pointu.

— Qu'ils se débrouillent ! S'ils n'avaient pas laissé s'enfuir M^me^ Beffort, nous n'en serions pas là !

Elle maîtrisa sa rage naissante, posa sur l'épaule du Noir une main amicale, chuchota.

— Je n'ai rien contre vous, Tom, et je vais vous le prouver en vous confiant l'hélicoptère. Avertissez discrètement le pilote, prenez qui vous voudrez pour compléter l'équipage, et tâchez de rejoindre le quartier général de « New Africa ».

Tom en tremblait d'émotion, et ce fut tout juste s'il ne ploya pas le genou pour baiser la main de la patronne ! Une lueur ironique au fond de la prunelle, M^me^ Atomos s'en retourna vers le bâtiment. Avec une centaine d'hommes errant dans la campagne et un hélicoptère tentant de prendre la tangente, Smith Beffort aurait fort à faire !

M^me^ Atomos descendit dans son P.C., s'installa devant le poste émetteur-récepteur, appela le Q.G. « New Africa ». Sur le plan des communications, « New Africa » n'était pas trop mal organisée car, depuis la Louisiane, on répondit presque aussitôt.

— Ici, M^me^ Atomos. Passez-moi le colonel Roberts.

Le « colonel » ne devait pas dormir, car il vint en ligne rapidement.

— Chez moi, dit M^me^ Atomos, rien ne va plus. Nous évacuons le camp 124 avant de le faire sauter. Amstrong a été tué. Auparavant, il avait caché le producteur de froid chez l'un de nos correspondants dont j'ignore l'identité. Renseignez-vous à ce sujet.

— Bien compris, madame, fit le colonel Roberts qui était responsable de sa propre nomination à ce grade. Puis-je me permettre de vous demander si nous pouvons toujours compter sur les dix millions de dollars ?

Mine de rien, il flanquait un gros pavé dans la mare. M^me^ Atomos pinça les lèvres.

— Vous les aurez, Roberts, à condition que je récupère le producteur de froid.

— Nos conventions…

— Taisez-vous ! Si vos hommes avaient été mieux entraînés, mieux équipés et mieux armés, rien ne serait arrivé ! Un colonel d'opérette, Roberts, voilà ce que vous êtes ! Et vous commandez une armée de traîne-savates ! Faites ce que je dis, et tout ira bien. Je vous rappellerai dans une heure. Cela vous laisse assez de temps pour contacter ceux qui détiennent le producteur de froid. Avez-vous compris ?

— J'ai compris, madame, j'ai compris. Ma réflexion n'était destinée qu'à…

Il allait s'excuser. M^me^ Atomos coupa, ramassa les deux pistolets paralysants qui représentaient son unique bénéfice de cette sombre journée, et régla le détonateur sur le chiffre 10. Ce qui signifiait que tout sauterait dans dix minutes, y compris les retardataires…

Mme. Atomos ferma les portes à double tour, souleva une trappe, prit une lampe électrique placée là en permanence, et s'engagea dans un puits de cinq mètres au fond duquel s'amorçaient les trois tunnels. M^me^ Atomos pressa un bouton qui fit automatiquement se refermer la trappe et, choisissant le tunnel sud, s'en alla d'un pas vif.

Elle fit un kilomètre, entendit un sourd grondement, sut que le camp 124 n'était plus que ruines. Puis, la terre trembla sous l'onde de choc et, loin en arrière, le tunnel s'effondra. Satisfaite, M^me^ Atomos se remit en marche, parcourut un second mille mètres en dix minutes, grimpa un escalier rudimentaire et déboucha dans la cave de sa villa par une autre trappe.

Elle évita de faire la lumière, monta au premier étage, ouvrit une fenêtre. Derrière la colline, l'incendie du camp 124 illuminait le ciel. Au sud brillaient les lumières de Umbarger, petite localité située sur la route n^o^ 60. Route menant directement au Nouveau-Mexique par Herefort, Friona et Farwell.

Mais, sans le producteur de froid, M^me^ Atomos était dans l'impossibilité de prendre cette route sans se mettre à dos l'organisation « New Africa » et l'*O.A.A.M.A. !* En définitive, elle n'était plus totalement indépendante ! C'était un état de choses qu'elle ne s'avouait qu'avec amertume. Mie ne disait que la vérité en prétendant que son prestige était en baisse. Chaque fois qu'elle intervenait contre les États-Unis, cela se traduisait par une défaite. Et, de défaite en défaite, elle demeurait incapable de reconstituer la fantastique puissance qui avait fait trembler le monde.

De plus, elle se retrouvait seule de nouveau, presque aussi démunie qu'après la destruction de l'île Atomia, comme si tout ce qui avait été réalisé entre-temps ne comptait pas. Rajeunie, en excellente santé, M^me^ Atomos se voyait acculée, ne réussissait plus rien, n'était pas loin de croire qu'un malin destin « compensateur » lui faisait payer l'affront que la science avait fait à dame nature en la transformant en jeune femme.

Pendant une bonne demi-heure, M^me^ Atomos nagea dans des idées noires, fixant la nuit, s'interrogeant en vain sur le sens qu'elle pourrait désormais

donner à sa vie. Elle luttait depuis des années pour venger les morts d'Hiroshima et de Nagasaki, tuait des Américains par wagons, mais cela n'empêchait pas les États-Unis de prospérer, exactement comme si M^me^ Atomos n'existait pas !

Au cours de cette petite heure, M^me^ Atomos comprit qu'elle était devenue une criminelle sans envergure, et que son but suprême ne serait qu'un rêve tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa puissance. Smith Beffort et sa femme, le F.B.I. et la force « Dragon Vert » représentaient le mur d'acier contre lequel elle s'écraserait tôt ou tard en poursuivant dans cette voie aberrante.

Il lui fallait tracer une croix sur « New Africa », sur l'*O.A.A.M.A.,* faire retraite pour mieux se reprendre, reculer pour mieux attaquer !

M^me^ Atomos prit sa décision et respira plus librement. Elle abandonnait tout et, pour commencer, n'appellerait pas le Q.G. de « New Africa » en Louisiane…

À une heure du matin, ce 20 décembre, M^me^ Atomos monta dans sa rapide Javelin et prit la route du Nouveau-Mexique.

Hiroshima ! Nagasaki !

Si elle échappait aux recherches dont elle était l'objet, elle deviendrait l'impératrice du Mal !

CHAPITRE XII

Dès Umbarger, M^me^ Atomos sut que son passage au Nouveau-Mexique ne s'effectuerait pas dans un fauteuil. Selon toute évidence, Smith Beffort avait fait le nécessaire pour bloquer les routes conduisant aux États voisins, car la 60 était barrée par la police juste après la petite localité.

M^me^ Atomos stoppa la Javelin sur le bas-côté, éteignit les phares et les veilleuses, prit le loisir de réfléchir. Là-bas, les policiers n'avaient pas bougé. Leur rôle consistait à interdire le passage, et ils n'avaient pas à intervenir à l'intérieur du périmètre où M^me^ Atomos et sa bande étaient cernés.

Avec ses pistolets paralysants, M^me^ Atomos pouvait faire le vide devant elle. Seulement, cela équivaudrait à donner une piste aux hommes de Beffort. Présentement, personne ne savait quelle était sa position, et la logique voulait même qu'elle eût embarqué dans l'hélicoptère. Ce dernier devait déjà être repéré, cadré par les radars. Sous peu, l'aviation de chasse interviendrait. L'hélicoptère serait fatalement descendu en flammes, et les enquêteurs seraient en présence d'un certain nombre de cadavres carbonisés. Avec un peu de chance, l'on pourrait croire que l'un de ces cadavres inidentifiables était le sien.

Mais, d'autre part, M^me^ Atomos n'avait pas le droit de rester sur place. Il lui fallait progresser à tout prix, sous peine d'être interpellée et reconnue par une patrouille, ce qui déclencherait la bagarre et qui, à retardement, produirait les effets qu'elle répugnait à provoquer. Puis, dans quelques heures, le jour se lèverait…

M^me^ Atomos examina les réservoirs de ses armes. Celui du pistolet pris à Old Lucky était presque vide, mais celui de Mie Azusa-Beffort n'avait pas

été entamé. Le but de la redoutable femme se trouvait au Mexique. Avant d'y parvenir, elle prévoyait que Smith lui donnerait du fil à retordre. Puisque la bagarre était inévitable, autant la commencer sans tarder.

M^me^ Atomos relança le moteur, mit pleins phares, démarra en boulet de canon. La chicane n'avait rien d'un mur. Simplement deux barrières réfléchissantes, supportant un panneau lumineux où s'inscrivaient les mots « Stop, police », mais gardées par une dizaine de cop's solidement armés, disposant de plusieurs voitures et du classique duo motorisé. Cela était impressionnant, le fut davantage quand les canons des fusils se pointèrent sur la Javelin dont la ruée était trop sauvage pour être honnête. M^me^ Atomos eut un involontaire petit rire, expédia un coup de rayon sur le barrage, passa lentement entre les chicanes, saluant de la main les cop's paralysés pour soixante minutes.

Le premier round n'avait été qu'une formalité, mais le combat risquait de s'animer avant le gong final. M^me^ Atomos fixa l'accélérateur au plancher, traversa Dawn sans rencontrer âme qui vive, continua vers Herefort situé à environ 80 kilomètres du Nouveau-Mexique. Elle parcourut une ligne droite comme une fusée en route pour la Lune, négocia un virage, fut à moins de trois cents mètres d'un deuxième barrage, judicieusement implanté sur une portion étroite de la chaussée. Les dents de M^me^ Atomos grincèrent en même temps que les freins de la Javelin, et ses yeux s'écarquillèrent sous la clarté violente d'un projecteur donnant le coup d'arrêt. Puis, le projecteur s'éteignit, et un tas de clignotants et de « Stop ! Police ! » illuminèrent une barrière mobile à balancier, trois cars de police, une nuée de cop's, et, au-delà d'une zone d'identification, une autre barrière mobile !

Cette fois, M^me^ Atomos se heurtait à une opposition infiniment plus sérieuse. Elle comprit qu'elle ne passerait pas et qu'un demi-tour, même fulgurant, déclencherait un feu d'enfer contre la Javelin. Sans idée, elle braqua instinctivement sur la droite, sauta un petit fossé, se retrouva roulant dans une prairie en pente raide.

Une sirène hurla, une mitrailleuse cracha, tandis que le projecteur balayait le terrain, puis la Javelin franchit le sommet de la bosse, se lança dans une descente en faisant voler des mottes de terre dure. Tout allait trop vite, et M^me^ Atomos ne contrôlait plus rien, réagissant par réflexe chaque fois qu'un obstacle se présentait, mais ne put éviter une triple rangée de barbelés que la Javelin entraîna avec elle, dans un vacarme stupéfiant,

arrachant les pieux de soutien qui bondissaient derrière la voiture comme des casseroles à la queue d'un chien.

Puis, les barbelés se rompirent brusquement, libérant la Javelin qui continua sa course folle à travers champs et bosquets, évitant des arbres, des fossés, des haies vives, et rejoignant providentiellement une petite route goudronnée étroite, sinueuse, qui s'en allait n'importe où. Traumatisée, M^me^ Atomos pensa tout de même à éteindre ses lumières. Le clair de lune suffisait à ne pas piquer vers le fossé, mais était trop faible pour révéler les indications portées sur les bornes de signalisation routière. En fait, M^me^ Atomos ne savait plus si elle revenait sur l'est ou continuait vers le Nouveau-Mexique !

Elle traversa un bourg endormi dont le nom ne lui dit rien, s'engagea sur une ligne droite, vit un phare mouvant s'encadrer dans son rétroviseur. Compte tenu des événements, il ne pouvait s'agit que d'un motard de la police, plus astucieux que ses collègues, ou plus veinard. M^me^ Atomos accéléra, prit des risques, rata un virage en épingle à cheveux qu'elle termina dans le décor. Un décor déboisé, au sol gluant sur lequel les roues de la Javelin patinèrent à en faire flamber le moteur. Terminé, rideau !

M^me^ Atomos descendit, pistolets au point, consciente d'être mal équipée pour la guérilla. Manteau de fourrure, talons hauts, minijupe ! Horreur ! À travers bois et fourrés, elle serait vite mise en pièces…

Mais le fougueux motard vint trancher les hésitations de M^me^ Atomos en débouchant du virage à allure réduite. Le rayon paralysant le pétrifia sur sa machine qui poursuivit en ligne droite, se coucha non loin de la Javelin, entre deux arbres, moteur hurlant. M^me^ Atomos coupa le contact, abandonna son manteau de fourrure avec un petit pincement au cœur, commença à déshabiller le policier.

La moto, elle connaissait…

Vingt minutes plus tard, un motard pénétra dans Friona. À moins de le regarder sous le nez, il était impossible d'imaginer que le casque, les grosses lunettes et les vêtements de cuir dissimulaient la plus grande criminelle de tous les temps ! M^me^ Atomos s'orienta, braqua vers Bovina, laissa partir le monstre à deux roues. Maintenant, en plus des pistolets paralysants, elle disposait d'un 38 spécial qu'elle avait étrenné pour tuer le policier avant de jeter son corps dans un trou profond. Les morts ne parlant pas, et même si l'on découvrait la Javelin, il faudrait de longues heures avant que Beffort et ses gens ne soupçonnent la vérité.

D'ici là, M^me^ Atomos aurait fait du chemin. Peut-être pas autant qu'elle se le figurait, car le carburant commençait à clapoter entre ses cuisses, signe évident que le réservoir se vidait allègrement ! Or, M^me^ Atomos se voyait mal faisant le plein à une pompe ! Un motard à la voix fluette, cela ne se pouvait pas !

La moto la mena jusqu'à Wilsey, hoqueta, et s'arrêta tout bêtement dans une petite rue déserte et silencieuse. M^me^ Atomos la cacha sous un porche, s'en alla au hasard et en traînant les pieds, à cause des 42 qui remplaçaient ses escarpins. Comme cela, elle ne passerait pas inaperçue. C'était rageant, d'être piéton à 20 kilomètres du Nouveau-Mexique ! Il était 3 h 30 du matin, et l'alerte devait avoir, depuis longtemps, sonné aux oreilles de Beffort, « Dragon Vert » et compagnie. Si l'on ne savait pas que M^me^ Atomos jouait les motards, on était du moins persuadé qu'elle évoluait dans un secteur restreint.

Un feu clignotant apparut, et M^me^ Atomos se jeta dans un renfoncement, regarda passer la voiture de police qui roulait lentement, jetant de brefs coups de projecteur sur les zones d'ombre. Apparemment, on la cherchait à l'intérieur d'un cercle qui irait en se rétrécissant…

M^me^ Atomos se coula dans un autre rue lorsque les feux arrière de la voiture eurent disparu, avisa une enseigne terne : *Hôtel Serina…* Dans la nuit et à cette heure, c'était une aubaine ! M^me^ Atomos avança, entra dans le hall, vit un réceptionniste somnolant derrière son comptoir. Sans l'éveiller, elle le paralysa, ferma la porte, monta vers les chambres.

Devant la porte de la chambre n^o^ 6, il y avait deux paires de chaussures, dont une de femme. M^me^ Atomos l'essaya, sourit, car elle correspondait à sa pointure, et toqua délibérément à la porte. On dormait bien, car elle fut contrainte d'insister avant qu'une voix pâteuse ne s'informe de ce que l'on voulait…

— Police ! ronfla M^me^ Atomos. Contrôle d'identité.

L'imitation était mauvaise, mais, à cette heure, le locataire n'avait pas une bonne oreille. Il grogna, se leva, vint ouvrir et fut paralysé avant de s'étonner. M^me^ Atomos l'appuya à la cloison, entra, referma…

— Qu'est-ce que c'est, John ?

Assise dans son lit, la jeune femme ouvrit la bouche pour un cri que le rayon paralysant lui bloqua dans le gosier, resta ainsi, bouchée bée, l'air idiot. M^me^ Atomos donna un peu plus de lumière, fouilla l'armoire et la valise. Elle fit main basse sur un très joli ensemble beige qui lui allait

comme un gant, compléta sa tenue par un manteau de vison, un très élégant chapeau à voilette, chaussa des demi-bottes fourrées.

La voilette n'allait pas avec le reste, mais serait très utile pour estomper les traits de M^me^ Atomos.

Elle prit les papiers d'identité au nom d'Isa Tuckson, une carte grise et des clefs de voiture et, faute de pouvoir les tuer sans éveiller tout l'hôtel, ficela ses victimes après leur avoir enfoncé une serviette dans la bouche.

Ceci fait, elle fit l'obscurité dans la chambre, en ferma la porte à clef, descendit en emportant la valise qui lui donnerait mieux l'apparence d'une voyageuse. En bas, le réceptionniste dormait toujours. Comme il dormait déjà à l'arrivée de M^me^ Atomos, il ne se souviendrait de rien.

M^me^ Atomos ouvrit la porte qu'elle laissa ainsi, chercha autour de l'hôtel et trouva assez vite la voiture dont le numéro d'immatriculation correspondait à celui de la carte grise. Une Oldsmobile de l'année, type « Suprême », qui démarra au quart de tour, et s'élança souplement sur la route n^o^ 60.

Dix kilomètres plus loin, M^me^ Atomos vit un troisième barrage de police apparaître dans la lueur de ses phares. Elle s'y attendait plus ou moins, ressentit néanmoins un vide au creux de l'estomac.

Elle continua sur sa lancée, leva le pied au signal « Stop ! Police », s'engagea dans le couloir de contrôle, une main sur la crosse d'un pistolet paralysant, prête à tout, même à l'imprévisible, stoppa devant la chicane. Un sergent s'avança, salua. M^me^ Atomos baissa sa vitre.

— Que se passe-t-il, sergent ?

L'autre tenta de transpercer le secret de la voilette, eut son regard dévié par une cuisse généreusement offerte. Il était jeune, sensible à ce genre de spectacle, oublia tout ce que la voilette avait de suspect à 4 heures du matin…

— Vos papiers, je vous prie.

La main gauche de M^me^ Atomos plongea dans le sac, tendit une carte d'identité. Le sergent la prit, demanda la carte grise de la voiture que M^me^ Atomos exhiba aussitôt. Le sergent vérifia les plaques de la voiture, devant et derrière, ouvrit le coffre et l'inspecta longuement.

M^me^ Atomos vit s'approcher un autre policier, nota que les autres hommes restaient à leur poste, le doigt sur la détente, comprit que sa liberté ne tenait qu'à un fil.

— Voulez-vous descendre, madame ? Nous devons fouiller votre voiture.

L'autre policier était lieutenant, avait les cheveux gris, l'œil vif, l'air extrêmement méfiant. M^me^ Atomos portait le 38 spécial et un pistolet sous son vison. Elle n'eut que le temps de glisser l'autre dans son sac, fut contrainte de mettre pied à terre, car le lieutenant ouvrait la portière. Debout entre les deux chicanes, sous la clarté froide des lampes de campagne, elle se sentait nue.

Sur un signe du lieutenant, deux cop's se mirent à fouiller la voiture avec soin, façon douaniers. M^me^ Atomos releva le col de son manteau, rentra la tête. Le froid était vif, accompagné d'une bise glaciale qui justifiait son geste.

Le sergent revint, repassa sans mot dire les papiers au lieutenant qui les examina attentivement. Puis, il regarda M^me^ Atomos et demanda :

— D'où venez-vous ?

— De Wilsey…

Le lieutenant posa une main négligente sur la crosse du 38 qu'il portait à la ceinture.

— Comment se fait-il que les autres barrages n'aient pas signalé votre passage ? Vous habitez Abilene. Pour atteindre Wilsey, vous deviez obligatoirement…

— Qui a dit que je venais directement d'Abilene ? coupa fraîchement M^me^ Atomos, malgré son inquiétude grandissante. Je quitte à peine l'hôtel *Serina* où j'ai loué une chambre hier soir. Renseignez-vous, lieutenant. Le réceptionniste dormait quand je suis sortie, mais il vous confirmera que mon nom figure sur son registre, ainsi que celui de mon mari.

— Pourquoi votre mari n'est-il pas avec vous ?

— C'est précisément parce qu'il était souffrant que nous sommes descendus au Serina. Je me rends à un enterrement qui aura lieu à dix heures dans la banlieue de Bernardo… Comme il s'agit de mon père, vous comprendrez la raison qui me pousse à voyager de nuit, n'est-ce pas ?

Cela n'avait l'air de rien, mais expliquait le chapeau et la voilette…

— Rien dans la voiture, mon lieutenant.

Ce dernier rendit les papiers.

— Vous pouvez reprendre votre voyage, madame Tuckson. Je vais prévenir le poste de Farwell… Vous aurez moins d'explications à fournir.

— Merci, murmura M^me^ Atomos.

Elle remonta en voiture, claqua la portière, contourna la chicane, accéléra en regardant le barrage de police s'éloigner dans son rétroviseur. Elle avait

eu une chance insolente, fantastique, et cela la mit de bonne humeur.

Hiroshima ! Nagasaki ! Cela pouvait se chanter…

---oOo---

L'hélicoptère avait été descendu par la chasse au-dessus de *Palo Duro Canyon,* et les secours n'avaient effectivement retrouvé que des cadavres carbonisés. Seulement, personne n'avait songé un seul instant que M^me^ Atomos fût au nombre des victimes. On la savait trop intelligente pour confier sa précieuse vie à un appareil voué à la destruction.

La garde noire, formée d'éléments disparates, cavalait à travers la campagne en essayant de dépister les chiens lâchés à ses basques. Les hommes n'avaient rien eu de plus pressé que de jeter leurs armes, et Owen Bernitz, qui en avait arrêté une dizaine, disait d'eux :

— Des pauvres mecs, tout juste assez c… pour trouver intelligent le bouquin du père Mao !

Ceci dit, M^me^ Atomos n'était pas tirée d'affaire, car les téléscripteurs crépitaient salement entre Amarillo et Lubbock, depuis Santa Fe jusqu'à Albuquerque. Par radio, par téléphone, on suivait les traces abondantes de M^me^ Atomos.

Dans la Malibu, Smith, Mie, Akamatsu et Witturst venaient à peine de sortir de l'hôtel *Serina,* fonçaient en direction du Nouveau-Mexique. Ils arrivèrent au barrage de Farwell. Smith stoppa la Malibu, sauta à terre.

— Smith Beffort, se présenta-t-il.

Le lieutenant et le sergent rectifièrent la position.

— Parlez-moi donc un peu de M^me^ Tuckson ? demanda Smith avec une douceur menaçante.

Le lieutenant lut qu'un pépin allait lui rester en travers du gosier.

— Elle est passée aux environs de quatre heures. Ses papiers et ceux de sa voiture étaient en règle.

— Vous avez naturellement vu son visage ?

— Elle était en deuil, et une voilette…

— C'était M^me^ Atomos, lieutenant ! M^me^ Atomos en chair et en os ! Elle roulait dans une Oldsmobile « Suprême », elle portait un ensemble beige, un manteau de vison et des demi-bottes fourrées ! Grâce à vous, elle a maintenant une heure trente d'avance ! Pour vous, cela ne représente que quatre-vingt-dix minutes, mais, pour une femme comme elle, cela équivaut à une bonne journée !

Il était furieux, aurait palabré longtemps, si Mie ne l'avait ramené sur terre.

— Smith ! L'on vient de retrouver l'Oldsmobile à Elida, au Nouveau-Mexique, à deux cents kilomètres de la frontière !

Beffort laissa le malheureux lieutenant, reprit sa place au volant, entendit *628 D.V. As.* qui disait :

— Le moteur était encore tiède et, dans le même temps, un certain Owers signalait le vol de sa voiture, une Ford « Fairlane » blanche… Tout le secteur est sous surveillance, et l'on contrôle toutes les voitures circulant sur la 70. Vous m'avez compris, « Masque Jaune » ?

— Bien reçu, Ralf, répondit Smith. Où êtes-vous ?

— Je viens de sortir de Hereford…

— Continuez comme ça, et rameutez « Dragon Vert » ! Si M^me^ Atomos passe au Mexique, nous ne la reverrons pas !

Il coupa l'émission, lâcha la Malibu dont le compteur accusa rapidement des pointes à 240.

Non, M^me^ Atomos n'était pas tirée d'affaire !

CHAPITRE XIII

M^me^ Atomos pénétra dans Roswell à 8 heures du matin, et, au lieu d'abandonner la blanche Ford « Fairlane » dans un parking, elle la confia à un garagiste pour révision complète.

Ainsi, la voiture échapperait pour quelques heures à ses poursuivants. Très en forme, M^me^ Atomos n'en conservait pas moins des yeux derrière la tête. Elle avait remarqué des mouvements de police un peu partout et, à vrai dire, était assez surprise d'avoir effectué une si longue route sans ennui. Cependant, elle aurait parié que cela ne durerait pas. Sur la longueur d'onde de la police, on allait donner son signalement, si cela n'était déjà fait, et ce qui avait été un fameux déguisement deviendrait aussi voyant qu'une affiche. Ce n'est pas tous les jours, et surtout pas en semaine, qu'une jeune femme se promène à pied avec une voilette à son chapeau…

Cette voilette fut le premier objet que M^me^ Atomos jeta dans un égout. Le chapeau suivit, à l'angle de l'autre avenue, puis, M^me^ Atomos trouva refuge jusqu'à 9 heures dans un coin sombre de la gare routière.

Personne ne faisait spécialement attention à elle, ce qui signifiait que le grand public n'était pas encore informé par les journaux ou la radio. C'était indubitablement une manœuvre de Beffort qui, sachant qu'elle-même pouvait être à l'écoute, préférait la tenir dans l'ignorance des pièges qu'on lui préparait. C'était de bonne guerre, de très bonne guerre, car M^me^ Atomos était assurément gênée par ce manque d'information.

À 9 heures, Roswell s'anima. Ce fut l'ouverture des bureaux et des magasins, et plusieurs cars long-parcours quittèrent la gare routière. M^me^ Atomos en fit autant, se mêla à la foule qui préservait son incognito, entra dans un magasin. Elle y trouva de quoi s'habiller de pied en cap,

changea complètement d'allure en faisant l'acquisition d'un tailleur et de chaussures « sport » qu'elle garda sur elle. À un autre rayon, elle acheta un solide manteau, fit emballer la fourrure et les vêtements de M^me^ Tuckson dans un carton et regagna la rue.

Plus loin, elle se défit du carton en le confiant à une consigne, pénétra dans un grand magasin du centre, dépensa une nouvelle liasse de dollars pour un nécessaire de maquillage d'acteur professionnel, une raquette de tennis dans sa housse, et une petite valise portant le sigle de la P.A.A.

En ce qui concernait M^me^ Atomos, traquée mais disposant de fortes sommes en liquide, le proverbe japonais prétendant que : *Jigokou no sata mo kané chidaï* gardait toute sa valeur(7).

À 10 heures, M^me^ Atomos se perdait dans la foule de la gare centrale, descendait aux toilettes, louait une salle de bains-repos pour 120 minutes et 4,20 dollars, et s'y enfermait.

Seule, dans une ambiance climatisée et insonorisée, elle se paya le luxe d'un bain très chaud, se sécha soigneusement, ouvrit le nécessaire de maquillage et entreprit de se transformer en jeune femme de race noire. En cela, elle n'innovait pas, rééditait tout bonnement la manœuvre qui lui avait si bien réussi lors de sa fuite de San Juan Capistrano(8). La chose lui prit une bonne heure au bout de laquelle le miroir lui renvoya l'image d'un corps parfaitement noir. Satisfaite, M^me^ Atomos s'habilla, roula ses longs cheveux sous un béret coquin et chaussa son nez de lunettes légèrement teintées.

À 11 h 45, elle sortit de la gare centrale. Sa tenue, sa raquette et la petite valise lui donnaient l'apparence d'une sportive en déplacement. Seulement, en cas de contrôle, M^me^ Atomos ne pourrait présenter aucune pièce d'identité. Il lui fallait donc agir avec circonspection, ne pas prendre trop de risques, mais sans pour autant tomber dans l'excès contraire. Qui n'avance pas recule. Sous peine de se faire coiffer par le caprice d'un hasard vengeur, M^me^ Atomos se devait de poursuivre son chemin vers le Mexique.

Dehors, des crieurs circulaient en brandissant une édition spéciale « Atomos ». Le visage de l'ennemie publique n^o^ 1 occupait toute la première page, son signalement complet était sur la page 2, tandis que la 3 et la 4 racontaient en détail ses exploits depuis son départ du camp 124. Cette fois, Smith Beffort lâchait les chiens !

M^me^ Atomos déambula, lisant le journal, entra dans un drugstore, écouta la radio qui informait la population que les routes étaient barrées en direction du sud, que le passage de la frontière États-Unis-Mexique ne

serait pas facile, etc. Puis, *en toute dernière minute,* un *flash* annonça que la Ford « Fairlane » blanche venait d'être découverte dans un garage de Roswell…

M^me^ Atomos avala son Coca, resta soudée à son tabouret. Les choses allaient vite, excessivement vite, et les gens de Beffort n'avaient pas les deux mains dans le même gant.

La radio diffusa un petit air sirupeux, et un speaker nerveux se mit à interroger le garagiste ayant signalé qu'il détenait la Ford.

— Monsieur Prewitt, dites à nos auditeurs comment M^me^ Atomos est entrée dans votre garage…

— À toute allure, et j'ai tout de suite pigé qu'il y avait du louche, là-dessous. Mais, j'étais loin de penser que…

— Pourtant, vous me disiez à l'instant que cette femme avait une allure inquiétante ?

— Ouais ! Ses yeux…

Écœurée, M^me^ Atomos s'en alla sans attendre la suite, avec sa raquette et sa petite valise à bout de bras. Elle hésita un instant, se décida pour l'action immédiate, héla un taxi et se fit conduire à l'aéroport. D'entrée, elle sut qu'elle ne parviendrait pas à prendre place dans un courrier régulier. L'aéroport était bourré de cop's, de G'men, contrôlant sévèrement tous les voyageurs sans distinction d'âge, de sexe et de race. M^me^ Atomos fit demi-tour, acheta un plan de la ville et le consulta longuement. Après quoi, elle monta dans un bus qui traversa la localité du nord au sud et stoppa en terminus, non loin de l'aéro-club privé qui intéressait la fugitive.

M^me^ Atomos s'y rendit à pied, éprouvant la sensation de ne jamais avoir été aussi vulnérable, et, mis à part les pistolets paralysants, sans aucun des gadgets à tuer qui avaient jusqu'alors résolu à son avantage les cas désespérés. Pour une femme de son envergure, c'était dur.

Il était 12 h 55 quand elle franchit les limites de l'aéro-club dont le parking ne contenait que deux voitures. Là, régnait le calme ; et le silence, compact, était celui d'une proche banlieue à l'heure des repas. M^me^ Atomos marcha vers le bureau, sonna et poussa la porte ainsi qu'il était indiqué de le faire, se trouva en présence d'un solide gaillard bronzé et dont le regard reflétait tout le bleu du ciel.

— Vous désirez ?

M^me^ Atomos posa sa valise, glissa sa main dans sa poche, empoigna la crosse du 38. Ce faisant, elle n'oubliait pas de sourire, ni de bomber la

poitrine. Comme le type ne semblait pas hostile à la couleur de sa peau, elle jugea superflu d'adopter le ton petit-nègre qu'adorent les Blancs du Sud.

— J'ai un championnat à Los Alamos, et les éliminatoires débutent à 15 heures. Possible de louer un avion-taxi ?

Le type eut l'air surpris.

— C'est toujours possible, mais vous y seriez à temps en prenant un avion de ligne, et cela vous coûterait moins cher.

— Je viens de l'aéroport. Plus de place disponible…

Le type leva un œil vers la pendule, passa ses doigts en peigne dans ses cheveux.

— Je vois…

— Qu'est-ce que vous voyez ? fit M^me^ Atomos sur un ton un peu trop sec. J'ai de quoi payer. Voulez-vous travailler, oui ou non ?

Les Noirs avaient évolué au cours de ces dernières années, mais restaient néanmoins bien élevés, avec une sorte d'humilité atavique qu'une autre génération ne parviendrait pas à effacer tout à fait. Cette fille devait être quelqu'un dans le monde du tennis pour bêcher de cette façon. Puis, elle était rudement bien roulée. Le type sourit.

— Ce n'est pas cela, *miss.* Disons que vous tombez mal. Je suis seul ici, et les pilotes ne reviendront que vers 14 heures. Pour arriver à Los Alamos dans les délais, ce sera juste.

M^me^ Atomos réussit à conserver son sourire, eut un coup de menton vers le parking.

— Vous roulez toujours avec deux voitures ?

— L'autre est celle du mécano.

— C'est parce que je suis noire, n'est-ce pas ?

— Ne soyez pas idiote ! Je vous donne ma parole qu'il n'y a que le mécano et moi sur ce terrain ! Attendez que les pilotes reviennent, et l'on vous conduira où vous le désirez !

Le 38 fixa son petit œil sournois sur l'homme.

— Je n'attendrai pas, *boy,* assura M^me^ Atomos. Appelez votre mécanicien. Qu'il vienne ici sans tarder. Servez-vous du téléphone, et ne dites pas un mot de trop, j'ai l'index très sensible.

L'autre secoua la tête avec incrédulité.

— Tout ça pour aller jouer au tennis ! Vous n'êtes pas un peu cinglée, *baby ?*

M^me^ Atomos retira son béret, ses lunettes. Elle montrait ses yeux bridés, ses cheveux lisses.

— Ne m'avez-vous pas déjà vue quelque part ?

Le type se leva lentement. Il ne souriait plus, était même un tantinet pâlichon. La couleur de peau n'était pas la bonne, mais, ceci admis, tout le reste collait parfaitement avec le signalement de M^me^ Atomos.

— Vous êtes madame…

— Je suis, coupa-t-elle. Ce mécano, c'est pour bientôt ?

L'homme décrocha le téléphone, forma un numéro de deux chiffres sans lâcher de l'œil le 38 braqué sur lui, et dit très lentement, et clairement :

— Jo ? Tu peux venir un instant ?… Non, juste un truc à te faire signer… Oui, tout de suite.

Il raccrocha, resta figé.

— Asseyez-vous, conseilla M^me^ Atomos, et ne jouez pas les héros lorsque votre copain entrera. Marié ?

— Oui…

— Des enfants ?

— Trois…

— Alors, pensez à eux avant de faire une bêtise. Une bonne assurance vie ne remplacera jamais un papa, ni un mari.

Dehors, le gravier crissa sous un pas énergique. M^me^ Atomos se glissa contre le mur, côté ouvrant de la porte, cacha l'arme dans les plis de son manteau. Jo entra sans frapper, s'essuyant encore les mains sur un chiffon, referma du talon.

— Avec tes papiers, Jack, tu commences à…

Il vit l'expression de son ami, pivota, fit un pas en arrière en découvrant M^me^ Atomos et le 38.

— Reste tranquille, Jo. C'est M^me^ Atomos.

Cette dernière fut contente de l'effet que son nom produisait. Elle dit :

— Voilà, je veux aller au Mexique par le plus court chemin et dans les plus brefs délais. Nous allons sortir. Et ne me dites pas que vous n'avez pas au moins un appareil en état de décoller. *Go !*

Elle s'effaça, laissa passer les deux hommes, suivit à trois mètres tandis qu'ils contournaient le hangar. Elle avait laissé valise et raquette dans le bureau, mais venait de remettre son béret et ses lunettes. En début de piste, une dizaine d'appareils de tourisme étaient alignés.

Les deux hommes se dirigèrent sans hésiter vers l'un d'eux et stoppèrent. L'avion était un bimoteur cinq places, neuf, type 1006 de chez Wrach. Le mécanicien dévisagea M^me^ Atomos.

— Il se pilote d'un doigt. Je l'ai vérifié ce matin, et j'ai fait le plein. Avec ça, vous serez au Mexique en moins de deux heures.

M^me^ Atomos eut son désagréable sourire pointu.

— *Nous* serons au Mexique en moins de deux heures, rectifia-t-elle, et *vous* piloterez d'un doigt ! Allez ! Montez !

Ils échangèrent un regard, grimpèrent vivement. Avec M^me^ Atomos, il valait mieux ne pas discuter, car elle fabriquait des cadavres plus vite qu'une machine à coudre fait des coutures.

M^me^ Atomos les fit reculer vers le poste de pilotage, monta à son tour, claqua et verrouilla la porte. Elle venait de réussir la première partie de son plan sans rencontrer d'opposition, et c'était de bon augure. Cela baignerait sans doute dans l'huile jusqu'à la frontière du Mexique. Les vols n'avaient pas été interdits sur le Nouveau-Mexique, ce qui n'était pas sans surprendre quelque peu M^me^ Atomos, et il n'y avait aucune raison pour qu'une interdiction intervienne prochainement.

M^me^ Atomos s'empara d'une carte, traça la ligne de vol du bout de l'ongle, passa la carte à Jack qui s'était installé aux commandes, et précisa :

— Vous suivrez cette route jusqu'à Nogales.

Là, nous sauterons au Mexique, puis vous mettrez le cap sur la côte. Lancez les moteurs.

Les moteurs ronflèrent.

M^me^ Atomos n'avait plus devant elle que 970 kilomètres et deux heures de vol pour se retrouver à l'abri…

---oOo---

À 13 h 38, soit une dizaine de minutes après le décollage du Wrach 1006, la station centralisatrice de Socorro fut avisée qu'un avion non identifié venait de passer au nord de Las Cruces.

Pas de réponse radio, ni plan, ni autorisation de vol.

Avion en infraction avec les lois de la navigation aérienne, signalé comme tel, et, en raison des circonstances exceptionnelles créées par la présence de M^me^ Atomos, immédiatement déclaré à Smith Beffort qui réagit au quart de tour.

— C'est elle ! Witturst, demandez des précisions à Socorro. Yosho, contactez l'U.S. Air Force. Il me faut un supersonique sur-le-champ !

Le bureau F.B.I. de Roswell entra en ébullition, mais une vingtaine de minutes furent nécessaires avant que l'on sache exactement de quoi il retournait. Finalement, Beffort apprit que l'avion, appartenant à un aéro-club de la ville, se dirigeait vers le Mexique à une vitesse de croisière avoisinant les 450 kilomètres à l'heure. Le directeur et le mécanicien de l'aéro-club étant portés manquants, l'on pensait que M^me^ Atomos n'avait pas raté l'occasion de se procurer deux otages dont la présence serait garante de sa propre sécurité.

Tuer M^me^ Atomos, c'était une chose. Sacrifier deux innocents pour atteindre ce but en était une autre…

La Malibu se rua vers la piste d'envol, stoppa à proximité du chasseur-bombardier que l'Air Force avait mis à la disposition de Beffort. Puis, la voix de Stuton se fit entendre dans le haut-parleur du poste de bord :

— Au dernier pointage, le 1006 semble avoir adopté une ligne de vol sud-ouest qui le mènera au Mexique par Douglas ou Nogales. À l'écoute, « Masque Jaune » ?

Beffort rafla le radiotéléphone.

— *Okay, 628 D.V. As. !* Ces deux types, sûr qu'ils sont dans le zinc ?

— Quatre-vingt-dix chances sur cent, rétorqua Stuton. Ils étaient encore à l'aéro-club vers 12 h 30, et n'avaient pas à s'éloigner. Un taximan déclare avoir piloté une jeune femme de race noire jusqu'à l'aéroport. Il se souvient particulièrement d'elle, car elle portait une raquette de tennis. Or, une raquette et une petite valise de la P.A.A. ont été retrouvées dans le bureau de l'aéro-club.

— Quel rapport avec M^me^ Atomos ?

— Dans la valise, il y avait un nécessaire de maquillage comprenant un pot de crème noire presque vide…

Beffort et Mie échangèrent un coup d'œil. La fille en question pouvait être M^me^ Atomos. Mais il pouvait également s'agir d'une complice, appartenant à « New Africa » ou à l'*O.A.A.M.A.,* chargée de détourner l'attention sur le Wrach 1006 !

Avec M^me^ Atomos, il était toujours très difficile de savoir quelle était la vérité. En l'occurrence, la dernière communication de Ralf Stuton créait un doute au lieu de confirmer la présence de M^me^ Atomos dans le bimoteur. Smith précisa à Stuton qu'il embarquait dans le chasseur-bombardier, donc

que « Masque Jaune » ne répondrait plus, et que les informations devraient lui parvenir par le canal de l'Air Force.

— Et « Dragon Vert » ? demanda Stuton.

— Que Bernitz et ses gars continuent leurs recherches ici. En approchant du Wrach, nous saurons si c'est vraiment M^me^ Atomos qui est à bord. Dans l'affirmative, Bernitz pourra abandonner. Attendez mes instructions. Terminé.

Il coupa, descendit de la Malibu et marcha vers le chasseur-bombardier en entraînant Mie, Akamatsu et Witturst dans son sillage. Mie se porta à sa hauteur.

— Smith, j'espère que vous n'oubliez pas le type d'armes dont elle dispose ?

— Pistolets paralysants, je sais.

— Le rayon porte à cinq cents mètres ! Si notre chasseur entre dans sa zone d'influence, et que M^me^ Atomos soit dans le Wrach…

Elle laissa sa phrase inachevée, mais tous comprirent très clairement que le chasseur-bombardier s'écraserait au sol si M^me^ Atomos paralysait ses occupants.

Smith écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Il existe un risque, mais nous devons le courir. Nous n'allons pas laisser filer M^me^ Atomos, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question, et il n'attendit pas de réponse pour grimper dans le supersonique. Désormais, et quoi qu'il arrive, les dés étaient jetés.

CHAPITRE XIV

M^me^ Atomos fit un pointage, eut un mince sourire. Le 1006 approchait de la frontière et la survolerait dans une à deux minutes. Aussi loin que sa vue portait, le ciel était vide, mais l'alerte serait donnée dès que l'avion pénétrerait en espace aérien mexicain. Cela était inévitable, prévu, et M^me^ Atomos estimait que ce serait un moindre mal.

Déjà, elle touchait au but.

Elle changea de fauteuil, se posta derrière Jo et dit :

— Faites fonctionner votre radio, *boy.* Inutile de donner notre indicatif. Appelez « M.W.O. 99 » pour « M.A. 66 ».

Elle avait échangé le 38 contre un pistolet paralysant, se tenait suffisamment en retrait pour éviter que l'un des deux hommes ne tente de la neutraliser. D'ailleurs, son attitude déconseillait ce genre d'entreprise. Jo actionna la radio, passa le message à plusieurs reprises, fit signe que son appel restait sans réponse.

M^me^ Atomos se crispa légèrement.

— Essayez encore !

Le mécanicien recommença vainement, insista pendant deux minutes, secoua négativement la tête. Il espérait que M^me^ Atomos n'entendrait pas les hurlements que poussait « M.W.O. 99 », se penchait en avant pour éloigner ses écouteurs de la sinistre femme. Mais ses espoirs furent balayés d'un coup.

— Laissez-moi la place, et allez vous asseoir sur le dernier siège.

Jo se débarrassa du casque, se leva, prêt à tout, changea immédiatement d'avis. Le canon du pistolet restait braqué sur lui, et M^me^ Atomos s'était mise hors de portée. Elle lui dédia un éclatant sourire.

— Restez donc tranquille, *boy*. Je ne tiens pas spécialement à vous tuer, et ne m'en fournissez pas le prétexte. Quand j'aurai quitté votre avion, vous serez libre de rentrer chez vous. Allez vous asseoir gentiment.

Jo gagna le dernier siège, s'assit, et M^me^ Atomos pressa la détente de son arme. Il y eut un bref éclair, un très faible grésillement. Jack se retourna, très pâle.

— Vous l'avez tué !

— Non. Il restera paralysé pendant une heure. Je ne peux pas m'occuper du poste et vous surveiller tous les deux en même temps, n'est-il pas vrai ?

Elle frôla le pilote, se glissa sur l'autre siège, coiffa le casque. Rageur, Jack amorça un piqué, éclata de rire quand M^me^ Atomos le menaça de son arme.

— Allez-y ! Comme cela, nous nous écraserons sans coup férir !

Il fit ressource au ras de la montagne, vira sur l'aile. Il venait brusquement de découvrir sa puissance.

— Vous ne savez pas piloter ! cracha-t-il, et vous n'avez pas de parachute pour quitter le zinc en vol ! Qu'est-ce qui m'empêche de me poser sur le terrain de Nogales ?

— Vous devenez gênant, dit calmement M^me^ Atomos.

— Possible, mais avouez que je vous pose un problème ?

M^me^ Atomos haussa les épaules, reprit le 38, et tua son homme d'une balle dans le crâne. Jack s'effondra lentement, et M^me^ Atomos l'aida à tomber en le tirant à elle. Puis, elle se mit aux commandes, reprit de l'altitude et le bon cap. Où cet imbécile avait-il été chercher qu'elle ne savait pas piloter ? Sa dernière évasion du piège de Riverside avait été relatée par tous les journaux ! Et, à présent, elle avait un parachute.

M^me^ Atomos brancha le pilote automatique, tira le cadavre au fond de la carlingue, revint à sa place. Maintenant, l'avion était dans le ciel mexicain et, bizarrement, aucun chasseur d'interception ne s'était encore manifesté. C'était anormal.

Une sourde inquiétude monta en M^me^ Atomos. Elle examina soigneusement le ciel, ne vit rien, et cela l'inquiéta davantage au lieu de la rassurer. Smith Beffort n'était pas homme à se laisser abuser par le moyen primaire qu'elle avait employé pour fuir de Roswell. Actuellement, M^me^ Atomos avait la certitude que le 1006 faisait l'objet d'une surveillance étroite.

On ne l'avait pas attaqué en raison de la présence des deux hommes à son bord, mais on attendait qu'il se pose. Or, ceci ne faisait absolument pas l'affaire de M^me^ Atomos ! Elle se concentra, regarda de nouveau le ciel, finit par distinguer un minuscule point brillant naviguant au-dessus d'elle par trois quarts arrière ! Alors, elle comprit que cet avion la cherchait mais ne l'avait pas encore détectée !

Le 1006 devait se confondre avec la montagne, la forêt très dense en cette région. En outre, le piqué imprévu que le 1006 venait d'effectuer par caprice de Jack avait dû le faire sortir du cadre des radars. En poursuivant à basse altitude, M^me^ Atomos augmenterait ses chances.

Elle se mit à jouer à saute-mouton avec les sommets déchiquetés, recoiffa le casque, lança son message :

— Ici, « M.A. 66 » ! J'appelle « M.W.O. 99 » !

Instantanément, la réponse fusa :

— « M.W.O. 99 » écoute ! Pourquoi avez-vous interrompu vos émissions, « M.A. 66 » ?

— Incidents techniques, renvoya M^me^ Atomos. Êtes-vous en mesure de me prendre en charge ?

— Nous vous attendons depuis hier. Tout est prêt. Mais vous naviguez trop loin du point X. 35 où nous avons prévu de vous récupérer ! Sur votre carte, vous pouvez voir que vous avez dévié sur Santa Ana. Rectifiez par rapport à X. 35.

— C'est fait. Descriptif ?

— Piste sur herbe de huit cents mètres bordée d'arbres de toutes parts. Il faut venir par l'est, afin de profiter au maxi du freinage de la pente.

L'homme avait l'accent japonais, s'exprimait en anglais par habitude. M^me^ Atomos reprit sa langue d'origine pour poursuivre le dialogue…

---oOo---

Haut dans le ciel, à bord du chasseur-bombardier, Smith Beffort avait annulé l'ordre d'approche dès que la voix trop connue de M^me^ Atomos avait résonné dans ses écouteurs.

Il avait fait signe à ses compagnons que le 1006 transportait effectivement leur terrible ennemie s'était appliqué à suivre la suite de la conversation. Maintenant, à cause de l'initiative de M^me^ Atomos parlant en japonais, il n'y comprenait plus rien. Il arracha le casque, le passa à Akamatsu. Ce dernier prit l'écoute, fronça les sourcils.

— C’est le silence, dit-il.

— Elle parlait dans votre langue !

— Peut-être, mais elle s’est tue…

Smith frappa la paume de sa main de son poing fermé.

— Bon sang ! Je suis certain que sa dernière phrase donnait une indication qui nous fera gravement défaut au moment crucial ! J’ai simplement compris qu’elle devait se poser en un mystérieux point X. 35 et que l’atterrissage ne serait pas facile, à cause d’une piste de huit cents mètres…

Le pilote pivota vers lui.

— Elle pourra se poser, mais pas nous ! Avant qu’il ne soit trop tard, il faut l’abattre, *sir !*

— Et tuer deux innocents par la même occasion !

Le pilote se retourna. Très loin, au ras des montagnes, il apercevait le Wrach 1006 qui poursuivait paisiblement sa route en direction du sud-ouest. Par rapport au chasseur, le 1006 était une tortue. En une seule passe, le pilote était persuadé de le descendre en flammes.

Smith suivit son regard.

— Ne vous excitez pas, commandant. M^me^ Atomos ne peut nous échapper. Elle sera à court de carburant avant nous et, si elle se pose, elle sera cernée par la police mexicaine.

— La forêt est grande, grogna le pilote.

— Certes, mais si elle ne peut en sortir, je m’estimerai satisfait. Le principal consistant à l’empêcher de nuire, ce premier but sera atteint. Ensuite, quitte à mobiliser toute l’armée mexicaine, nous la retrouverons.

Akamatsu grimaça.

— Elle a des complicités, Smith ! Et il s’agit, selon toute évidence, de gens organisés. Ils ont la radio, un terrain secret, probablement le moyen de cacher M^me^ Atomos aussi longtemps qu’il le faudra. Je me demande si vous ne devriez pas demander l’avis de James Edward Evans…

— À quel propos ?

Akamatsu regarda le vide.

— Les deux otages de M^me^ Atomos seront exécutés quand le 1006 touchera terre. Dans ces conditions, peut-être vaudrait-il mieux anticiper en faisant d’une pierre…

— Non ! trancha Smith. J’ai reçu mission de défendre les Américains, pas de les utiliser pour servir mes plans contre M^me^ Atomos ! Tant que je

déciderai, personne ne touchera à ce bimoteur !

Il se pencha, scruta le sol à l'aide de jumelles. La route n° 15 traçait son étroit ruban à travers la brousse, et le rio de Sonora sinuait plus au sud. À l'ouest, mais encore assez loin, c'était le golfe de Californie. Une région où Mme Atomos avait semé l'épouvante quelques années auparavant, lorsqu'elle était maîtresse de la Cité Atomos, d'un millier de serviteurs équipés de cerveau-moteur…

De cette époque, la redoutable femme avait dû conserver un refuge gardé et entretenu par des gens dévoués à sa cause, et son retour sur les bords du golfe de Californie ne devait rien au hasard. C'était en quelque sorte un retour aux sources, car il était évident que l'*O.A.A.M.A.* devait ignorer l'existence de groupuscules indépendants. Néanmoins, cela prouvait que Mme Atomos s'était réservé une échappatoire, qu'elle laissait derrière elle deux organismes – « New Africa » et l'*O.A.A.M.A.* – qui devraient désormais ne plus compter sur sa puissance destructrice.

Une certaine agitation tira Beffort de sa méditation. Il se retourna, vit que le radio lui présentait un message.

— En direct de Washington, fit le radio.

Beffort déplia le message, serra les dents à sa lecture.

« *Ordre de la Maison-Blanche, en accord avec le gouvernement mexicain autorisant mission au-dessus de son territoire : abattre sans tarder l'avion Wrach 1006. Stop. Ne tenir aucun compte des otages. Stop. Rapport immédiat. Stop. Washington, 15 h 30 G.M.T. Stop.* » Sans mot dire, Smith passa le message au commandant, et ce fut aussitôt le branle-bas de combat.

---oOo---

Mme Atomos repéra le point X. 35, termina de boucler les courroies de son parachute, faillit hurler en découvrant soudain l'éclair argenté d'un appareil militaire fonçant sur elle comme un aigle sur sa proie. Elle vira, plongea, vit passer des traçantes, sentit le 1006 vibrer sous les impacts, eut la sensation que tout basculait.

Cela dura une fraction de seconde, puis la vision de Mme Atomos redevint claire. Le 1006 continuait de tenir l'air et, au flanc de la montagne, le chasseur à réaction amorçait déjà le virage de sa seconde passe. Mme Atomos baissa les yeux sur le terrain X. 35, qui ressemblait à une clairière, vit un homme lui faire de grands appels du bras. Il entendit revenir le chasseur, sauta à l'abri des arbres. Mme Atomos s'obligea au calme,

regarda arriver le chasseur comme on regarde venir la mort. Elle ne pourrait peut-être pas éviter l'attaque mais, et c'était une certitude, le chasseur ne pourrait éviter d'aller virer au diable !

M^me^ Atomos compta 40 secondes, poussa le manche quand le chasseur s'illumina de lueurs orangées. Il y eut un fracas de tôle pilonnée, et le 1006 se cabra, tandis que son moteur de gauche explosait, flambait. L'altimètre indiquait 400 mètres. Le chasseur passa en trombe.

M^me^ Atomos ouvrit la porte, sauta, se sentit partir comme une pierre. Elle compta encore jusqu'à dix, tira la poignée, et son parachute s'ouvrit en claquant, tandis que le paysage se stabilisait. Elle descendait vers la clairière, mais le chasseur virerait sous peu. En bas, l'homme gesticulait de plus belle, et ses cris montaient jusqu'à M^me^ Atomos… Simultanément, le chasseur amorça un vaste cercle, et le 1006 glissa sur l'aile, vers la montagne, dans un nuage de feu et de fumée noire que le vent chassa sur le parachute. M^me^ Atomos continua de descendre, entra dans le rideau de fumée, entendit les réacteurs du supersonique hurler non loin, mais la rafale qu'il lâcha alla se perdre dans le néant.

Incrédule, M^me^ Atomos ne crut à sa chance que lorsque ses pieds touchèrent terre. Elle boula tout de suite, roula avec délectation dans l'herbe sèche, fut agrippée par deux bras puissants, et une voix dit en japonais :

— Laissez-moi faire, madame !

Elle se trouva dégagée des courroies en un rien de temps, fut soulevée, collée à une poitrine rugissante. L'homme fonçait à toute allure en direction de la forêt, haletant, grognant comme une bête, développant une force phénoménale. M^me^ Atomos fut giflée par des branches basses, entendit une fantastique explosion, plongea au sol avec son porteur que le souffle de la bombe venait de déséquilibrer. Puis, une pluie de débris gicla autour d'eux, et une autre bombe explosa plus loin.

— Suivez-moi !

La fumée se dissipait. M^me^ Atomos courut sur les traces de son sauveteur, traversa un ruisseau, un sentier, courut de nouveau sur une voie-plus large. L'homme la stoppa brutalement, la plaqua au sol, se coucha sur elle tandis que l'enfer ravageait la forêt, déchiquetant les arbres, tranchant les branches hautes qui tombaient en chuintant. Hébétée, M^me^ Atomos repoussa un peu l'homme qui l'étouffait, voulut parler, resta bouche ouverte en voyant tout prendre feu.

— Napalm !

Soulevée d'un bras, M^me^ Atomos reprit ses esprits pour comprendre qu'elle courait de nouveau. L'homme la traînait littéralement derrière lui, jurait effroyablement, la soulevait pour sauter un talus, repartait en gueulant sa rage. Perdue, M^me^ Atomos tentait de suivre, mais ses jambes commençaient à plier sous elle. Ses vêtements étaient en loques, elle n'avait plus de chaussures, plus d'armes, et des larmes lui coulaient des yeux. Elle rassembla ses forces, hurla :

— Arrêtez !

Et, miraculeusement, tout ce cirque infernal cessa. M^me^ Atomos pénétra dans la nuit, le calme, écarquilla les yeux quand une petite lueur dansante creva les ténèbres. Puis, le cercle de lumière grossit, s'étala, emplit toute la caverne, révéla un lit de camp, des rayons surchargés de vivres, des fusils de guerre alignés contre le mur de granit. Dans un angle, il y avait un poste émetteur-récepteur. Dans l'autre angle, une table et trois chaises. Enfin, il y avait l'homme.

Un Japonais, immense, tout bardé de muscles…

M^me^ Atomos se laissa choir sur le lit, s'étendit, ferma les yeux et demanda :

— Qui es-tu ?

— Asadori, madame. C'est avec moi que vous avez conversé par radio, tout à l'heure.

— Shhh !… Où sommes-nous ?

— Au poste X. 35, madame.

Il était respectueux, le colosse, mais, à sa façon de s'exprimer, l'on devinait chez lui une certaine culture. M^me^ Atomos ouvrit un œil intéressé. Elle était à moitié nue, et les vêtements d'Asadori avaient durement souffert de la course démente à travers la forêt. Encore pleine d'émotion, M^me^ Atomos examina mieux son sauveteur.

— Merci, Asadori, je te dois la vie.

Le géant s'inclina, mains en coupe, et dit :

— Merci à Dieu. Il a permis à un pauvre jardinier de sauver la plus belle fleur de sa serre.

C'était joliment tourné. M^me^ Atomos gloussa, et une petite flamme s'alluma au fond de son regard noir. D'un geste, elle invita le Japonais à venir plus près.

— Quand faudra-t-il partir d'ici ?

— Ce soir, madame, à la nuit. Le chasseur-bombardier va sans doute continuer à pilonner la forêt, et l'armée ainsi que la police mexicaine fouilleront la brousse. En outre, je sais que plusieurs hélicoptères stationnent à Santa Ana et Hermosillo. Tout cela va entrer en action, et il se peut que des chiens soient employés afin de prospecter la brousse sentier après sentier. À moins de vouloir mourir, il faut rester dans notre abri. Si vous avez faim, je puis vous donner à manger. Si vous avez soif, je suis prêt à vous faire du thé. En bref, madame, je suis à votre service.

M^me^ Atomos baignait dans l'huile. Elle se souleva sur un coude, posa sur la poitrine du géant sa main aux ongles courbes et murmura :

— J'ai faim et soif, Asadori, mais, auparavant, je suis extrêmement désireuse de te prouver ma reconnaissance. Viens.

L'homme ne s'y trompa pas. M^me^ Atomos savait trouver les inflexions qui convenaient, dans ce cas. Il s'inclina de nouveau.

— Madame, vous faites de moi le plus heureux d'entre vos serviteurs.

M^me^ Atomos sourit. Elle aimait.

Asadori se pencha, caressa M^me^ Atomos avec une douceur stupéfiante, lui retira ses loques une à une, veillant à s'attarder sur les endroits sensibles du corps magnifique qui lui était offert, puis, s'allongea enfin sur le lit…

M^me^ Atomos grogna de plaisir, colla sa bouche à celle du Japonais, et, en toute simplicité, se donna à lui.

Un sucre.

CHAPITRE XV

Dans les débris du 1006 qui s'était écrasé au flanc de la montagne, on avait retrouvé deux cadavres à moitié carbonisés. Aux premières constatations, l'on sut que l'un d'eux avait été assassiné d'une balle dans le crâne. L'autre ne portait pas de blessure, semblait s'être laissé brûler sans réagir.

Sur la piste d'atterrissage X. 35, le parachute utilisé par M^me^ Atomos gisait comme une fleur fanée, courroies tranchées comme au rasoir. Alentour, ce n'étaient que trous de bombes, arbres déracinés, monticules de terre. Un paysage lunaire…

Smith, mains aux poches, contemplait tout cela d'un œil désabusé. La forêt grouillait de soldats, de policiers, et, dans le ciel, les hélicoptères patrouillaient sans arrêt. Loin, des chiens aboyaient vainement. À cause du napalm, des trous de bombes, du sol ravagé, ils étaient incapables de suivre une trace, tournaient en rond autour de la clairière, et partaient parfois sur la piste d'un gibier qui n'avait rien à voir avec M^me^ Atomos.

Mie prit le bras de son mari.

— Nous sommes perdants, n'est-ce pas, Smith ?

— Washington est perdant, rectifia-t-il. Les gens de la Maison-Blanche vont se gargariser et proclameront leur réussite. En réalité, personne ne saurait dire sans crainte de se tromper si M^me^ Atomos est morte ou vivante.

Witturst cracha. Il était furieux.

— Elle est vivante ! décréta-t-il. Elle avait prévu de sauter, pas de se poser avec son zinc, et tout était préparé pour la recevoir au sol !

Akamatsu alluma une cigarette.

— Sans ce rideau de fumée, elle était à notre merci. Il faut tout de même reconnaître qu'elle bénéficie toujours d'une chance insolente…

Son découragement perçait sous les mots, et il ne tentait pas de le cacher. L'heure tournait. Des centaines de chercheurs prospectaient la brousse, mais rien ne venait confirmer ou démentir la mort de M^me^ Atomos.

Enfin, vers 17 h 10, un groupe de policiers conduit par un capitaine émergea de la lisière. Le capitaine s'avança, posa un sac devant Beffort et dit :

— Voici ce que nous avons récolté.

Smith ouvrit le sac, dévoila une paire de chaussures, deux pistolets paralysants, un 38 spécial de la police, des lambeaux de vêtements maculés, brûlés par endroits. Mie se baissa, reconstitua presque entièrement un tailleur et une moitié de manteau…

— Aucune tache de sang ! dit-elle avec étonnement.

Beffort ricana.

— Elle a été déshabillée, déchaussée, désarmée, mais ni la mitraille ni le napalm n'ont eu raison d'elle ! Maintenant, je donnerais ma tête à couper qu'elle est à l'abri à des kilomètres d'ici ! Et la nuit tombe…

Mie se releva, tenant d'autres lambeaux de vêtements qui n'appartenaient visiblement pas à M^me^ Atomos. Le tissu en était plus rugueux. Mie présenta une manche de chemise, arrachée à la couture d'épaule, l'éleva entre deux doigts. Akamatsu émit un petit sifflement.

— Le type qui portait cette chemise n'est pas un petit garçon ! Regardez, Smith, mes deux bras y tiendraient presque !

— Un colosse, *hey* ? grogna Witturst. Manquait plus que cela ! M^me^ Atomos va peut-être attaquer les U.S.A. avec une armée de géants ? N'empêche qu'un gaillard de cette taille ne doit pas passer inaperçu…

Akamatsu plissa le front et estima :

— Il mesure probablement plus de deux mètres. Smith, ne croyez-vous pas que ceci représente un indice ?

Beffort eut un geste d'indifférence.

— Ida Brown, Costello et Amstrong étaient connus de nos services. Nous escomptions qu'ils nous conduiraient à M^me^ Atomos. Or, ils sont morts, et M^me^ Atomos court encore !

Mie fronça les sourcils, dévisagea son mari.

— Vous n'en savez rien, Smith. Son cadavre repose peut-être au fond d'un trou de bombe recouvert de débris ! Vous l'imaginez très loin et

vivante alors qu'elle repose peut-être en bordure de cette forêt !

Smith sourit.

— Cela fait beaucoup de « peut-être », Mie. En fait, nous sommes devant l'inévitable problème : M^me^ Atomos est-elle morte ou vivante ? Personnellement, et compte tenu de nos précédentes expériences en la matière, je crois en sa survie.

Il leva la tête vers le ciel qui devenait sombre.

— Quoi qu'il en soit, la nuit va nous empêcher de poursuivre notre enquête. Retournons à Santa Ana. Ici, nous sommes inutiles.

Ils prirent place dans l'hélicoptère que les autorités mexicaines avaient mis à la disposition de Beffort, et l'appareil décolla.

À Santa Ana, Smith téléphona au bureau central du F.B.I. et fut rapidement en ligne avec J.E.E. qui s'enquit :

— Où êtes-vous, Smith ?

— Santa Ana, hôtel *Magdalena,* fit laconiquement Beffort.

— M^me^ Atomos ?

— Envolée…

Evans grinça des dents. Il avait vainement essayé de s'opposer à la décision de Washington, s'était durement heurté au secrétaire du Président. Il pensait sérieusement à démissionner, sursauta lorsque Smith lâcha :

— Dès mon retour, je signerai ma démission.

Le ricanement de J.E.E. lui fit monter la moutarde au nez.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Evans ? C'est amusant, de voir des années d'efforts réduites à néant par une bande de minus qui…

— Stop ! Je démissionne également ! aboya Evans.

La ligne fut soudainement silencieuse. Enfin, Beffort dit :

— Alors, si nous abandonnons tous deux, autant dire que M^me^ Atomos sera pratiquement sans opposant. D'ici que nos remplaçants fassent leurs classes, il coulera de l'eau sous les ponts !

— C'est très exactement ce que je me suis dit après avoir recouvré mon calme, Smith. En sortant de la Maison-Blanche, j'étais prêt à tout plaquer. Je me suis vu au bord d'un lac, pêchant le brochet ou la truite. C'était très agréable, et cela dura jusqu'au moment où mon imagination me montra une horde Atomos armée de désintégrateurs…

— *Okay !* N'en jetez plus ! trancha Beffort.

— Vous avez commencé ! Écoutez, Smith, je pense que la Maison-Blanche se mêle de nos affaires pour la première fois depuis l'apparition de

M^me^ Atomos. Ceci, parce que le Président est nouveau et qu'il veut faire un peu de zèle. Quand il sera submergé par les affaires du pays, il n'aura plus le loisir de songer à nous. Il lui faudra éviter la crise cardiaque avant tout, à moins qu'il ne s'agisse d'un attentat à ses jours… Bref, vous continuez ?

— Je.

Evans poussa un soupir de soulagement.

— Parfait. Restez au Mexique avec votre équipe et retrouvez-moi M^me^ Atomos. Elle ne peut être loin. Les routes sont surveillées, et, comme il n'y en a pas des masses dans cette région, votre tâche devrait se simplifier.

— C'est vous qui le dites !

— Je ne parle pas dans le vide, Smith. Le gouvernement mexicain prend la chose à cœur, agit sérieusement, style organisation des J.O., et nous savons que nos voisins peuvent se montrer efficaces lorsqu'ils le veulent. L'armée se concentre dans cette province de Sonora, et il y aura bientôt des milliers d'hommes aux trousses de M^me^ Atomos ! À mon sens, vous n'avez jamais eu autant d'atouts dans votre jeu ! Là-bas, M^me^ Atomos ne peut se perdre dans la foule, les rues ou les immeubles ! Pas de voiture rapide, pas d'avion ! Il ne lui reste que les autocars et le train ! Mais, si elle essaie, sa peau ne vaudra plus un clou !

— Vous avez mangé du cheval, *hey ?*

— Et vous des nouilles, mon vieux ! Mettez-vous en travail, Smith. Je suis sûr que vous aboutirez ! Bonsoir !

Il raccrocha en vitesse afin d'avoir le dernier mot, mais cela n'empêcha pas Smith Beffort de hausser les épaules. En son âme et conscience, il savait que M^me^ Atomos échapperait une fois de plus à toutes les recherches.

---oOo---

Evans n'avait pas menti en prétendant que le gouvernement mexicain mettait le paquet. De Santa Ana à Hermosillo, et de Bahia Kino à Desemboque, des milliers de soldats quadrillaient effectivement la région, secteur par secteur, tenaient les routes, les sentiers, grenouillaient en forêt et escaladaient les montagnes.

Les localités se trouvaient en état de siège, et les civils, informés par radio, restaient chez eux. L'armée avait reçu des consignes pour tirer sans sommation sur tout individu ne portant pas l'uniforme, venait malheureusement d'abattre quelques paysans de retour des champs…

Dans la caverne, M^me^ Atomos et Asadori achevaient tranquillement de dîner. L'amour n'avait été qu'un entracte, et le Japonais s'était, aussitôt après, remis au garde-à-vous. M^me^ Atomos aimait de plus en plus les façons de son garde du corps, mais, à cause du temps qui coulait, commençait naturellement à sortir ses griffes.

— Il est presque minuit, Asadori, et tu avais dit que nous partirions à la nuit.

Le colosse s'inclina.

— Prenez patience, madame. Nous nous préparerons dès que la station de l'île nous donnera le signal. Si je ne me trompe pas, cela ne devrait pas tarder.

M^me^ Atomos grignota un biscuit sec, se versa une cinquième tasse de thé, leva les yeux lorsqu'un voyant rouge se mit à clignoter sur le cadran du poste récepteur. Asadori se déplaça avec une souplesse surprenante chez un homme de son gabarit, baissa une manette. Il y eut un silence, une espèce de chuintement bref, puis Asadori coupa la réception.

— Que se passe-t-il ? s'enquit M^me^ Atomos.

— Message en accéléré, expliqua le Japonais sans s'émouvoir. À San Esteban, ils doivent savoir que l'armée et la police sont à l'écoute…

Il effectua un certain nombre de manœuvres, lança un magnétophone.

— Maintenant, dit-il, le message va passer en normal.

Le magnétophone produisit un triple signal correspondant aux clignotements du voyant lumineux, et une voix dit clairement en japonais :

— *Station de l'île San Esteban à poste X. 35. Préparez-vous en tenue numéro quatorze de campagne. Une voiture viendra vous recueillir à 0 h 15. Elle ne pourra rester devant le poste que quelques secondes, sous peine de graves ennuis. Je répète : tenue de campagne numéro quatorze. 0 h 15. Terminé.*

Asadori coupa, fonça sur une vaste armoire que M^me^ Atomos n'avait pas remarquée, car elle était incluse dans la paroi granitique, et il fit coulisser une lourde porte. En trente secondes, deux uniformes de l'armée mexicaine s'abattirent sur le sol.

— Je pense que celui-ci doit être à votre taille, madame. Voulez-vous l'essayer ? Il suffira de rouler vos cheveux sous le casque pour que l'illusion soit parfaite.

Tout en parlant, il s'habillait lui-même, décrochait deux fusils réglementaires de l'armée. M^me^ Atomos se vêtit. L'uniforme était un peu

grand, mais cela pouvait aller. Elle noua les lacets des gros godillots, roula ses longs cheveux sous le casque, se leva.

— De quoi ai-je l'air, Asadori ?

— D'un jeune soldat, madame.

Il lui tendit un fusil.

— Il est chargé, précisa-t-il, en cas de nécessité…

— Rassure-toi, je saurai m'en servir.

Ils attendirent que vienne 0 h 12, et Asadori éteignit la lampe à pétrole, prit M^me^ Atomos par le bras, la guida dans l'obscurité. M^me^ Atomos entendit un claquement, un glissement feutré, se retrouva dehors, sous le ciel étoilé. La nuit était pleine de grondements de moteurs, d'aboiements, et d'invisibles projecteurs balayaient sans trêve la forêt.

Asadori plaqua M^me^ Atomos au roc, manœuvra la culasse de son arme et murmura :

— Une voiture vient dans notre direction. Soyez sur vos gardes, ce n'est peut-être pas la nôtre.

M^me^ Atomos écarquilla les yeux, distingua le ruban plus visible d'une petite route, fut frappée en plein visage par l'aveuglante clarté d'une paire de phares. Asadori leva son fusil.

— Stop ! San Esteban ! cria une voix japonaise.

D'un élan, la jeep grimpa jusqu'à eux.

— Montez à l'arrière !

M^me^ Atomos fut soulevée comme une plume par Asadori, se posa sur un siège inconfortable. Asadori bondit, et la jeep démarra sans plus attendre. M^me^ Atomos vit deux hommes sur les sièges avant. Celui qui conduisait était déguisé en simple soldat, mais son voisin portait des galons et un uniforme de capitaine. La jeep semblait appartenir au matériel roulant de l'armée de terre, était équipée d'une mitrailleuse pivotante de 12,7 mm et d'un poste de radio E.R. dont l'antenne courbe se balançait à chaque cahot.

M^me^ Atomos tira mentalement son chapeau au docteur Miwa, auquel elle avait confié la direction de la station de San Esteban trois ans auparavant. Il l'avait remarquablement réceptionnée, dans des conditions difficiles, avait su s'adapter aux circonstances en un minimum de temps. Ainsi, l'utilisation de la jeep et des uniformes était une trouvaille ! Au milieu de l'armée mexicaine, c'était le meilleur moyen de passer inaperçu !

La jeep roula pendant une bonne heure sans rencontrer d'opposition, sortit de la forêt, et s'engagea résolument sur la route n^o^ 15 qui longe

pratiquement toute la côte ouest du Mexique de Nogales à Mexico. Dans Hermosillo, il n'y avait que de la troupe et des véhicules militaires. La jeep traversa la ville, piqua vers le sud, s'engagea sur la route n° 16 reliant Hermosillo à Bahia Kino.

La n° 16 se terminait à l'océan, mais, auparavant, il fallait encore traverser la petite agglomération de Costa Rica où des contrôles militaires pouvaient exister. M^me^ Atomos se demanda ce qui se produirait si une patrouille demandait un ordre de mission au conducteur de la jeep, se le demandait encore quand la voiture pénétra en ville.

Pas de barrage, pas de contrôle. Des embouteillages d'hommes et de matériel, un énorme désordre… La jeep passa avec une facilité relative, quitta les limites de Costa Rica, fila derechef en direction de Bahia Kino. M^me^ Atomos respira un peu plus librement, glissa un coup d'œil sur Asadori soudé à son fusil, veillant devant, veillant derrière, déterminé à défendre sa maîtresse jusqu'à la mort. Depuis le départ de la caverne, il n'avait pas articulé un mot. Extraordinaire !

Sur les sièges avant, les deux autres n'étaient pas plus bavards, tenaient leurs yeux grands ouverts.

M^me^ Atomos eut la sensation que le docteur Miwa avait su conserver à son organisation une vraie structure Atomos. Elle l'avait négligé, Miwa. Elle avait eu tort.

Quinze minutes passèrent encore, et la jeep entra dans Bahia Kino, vira vers le sud avant l'océan, se faufila dans un chemin sinueux et raboteux. Asadori se détendit, se pencha.

— Nous arrivons, madame, le bateau est au bout du chemin.

La jeep dégringola une pente, roula sur une plage, tous feux éteints, stoppa au bord des vagues. M^me^ Atomos suivit Asadori qui la souleva afin de lui éviter de se mouiller les pieds, prit contact avec le pont d'une vedette rapide. Un Japonais s'inclina devant elle, la fit descendre dans une cabine étroite, mais confortable.

M^me^ Atomos vit la jeep repartir, et Asadori parut.

— La jeep doit regagner son unité pour ne pas éveiller les soupçons, expliqua-t-il. Rien ne doit permettre à vos ennemis de suivre votre piste.

La vedette lança ses moteurs, déjaugea puissamment, se rua vers la haute mer. Elle contourna la pointe sud de l'île Tiburon, fila sur l'île San Esteban qu'elle rejoignit en moins de dix minutes. Asadori aida M^me^ Atomos à

prendre pied sur un quai, la guida jusqu'à une voiture qui stationnait non loin de là, ouvrit la portière.

M^me^ Atomos monta, se trouva en présence du docteur Miwa, plus vieux Japon que jamais avec sa moustache blanche et sa peau laquée. Elle s'assit, sourit, tendit la main.

— Comment allez-vous, Miwa ?

Le vieil homme lui baissa les doigts, s'inclina.

— Mieux, depuis que vous êtes ici, madame Atomos. J'ai longtemps craint pour vous. À présent, plus rien ne peut vous arriver de mauvais.

La voiture démarra, vira en direction du centre de l'île. M^me^ Atomos alluma la cigarette que Miwa venait de lui offrir, souffla la fumée, et demanda :

— Vos travaux ?

Le vieil homme sourit faiblement.

— Je suis heureux de vous apprendre que j'ai fabriqué un nouveau cerveau-moteur, microscopique, pas plus gros qu'une tête d'épingle. En vérité, il tient dans le crâne d'un petit oiseau.

M^me^ Atomos se mit à rêver. Avec cette nouvelle arme, elle mettrait les États-Unis à genoux…

FIN

Dépôt légal : 4e trimestre 1969

Numérisé en mars 2016

1 *Voir :* L’empreinte de M^me^ Atomos.

2 *Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos.*

3 *Voir :* M^me^ Atomos change de peau.

4 *Voir :* La ténébreuse M^me^ Atomos.

5 *Pour une fois, Caroff n’a rien inventé. Vraie ou fausse, cette nouvelle est réellement due à Sherill.*

6 *L’équivalent de notre :* « *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* »

7 *Même les affaires de l’enfer peuvent être réglées par l’argent.*

8 *Voir :* L’empreinte de M^me^ Atomos.